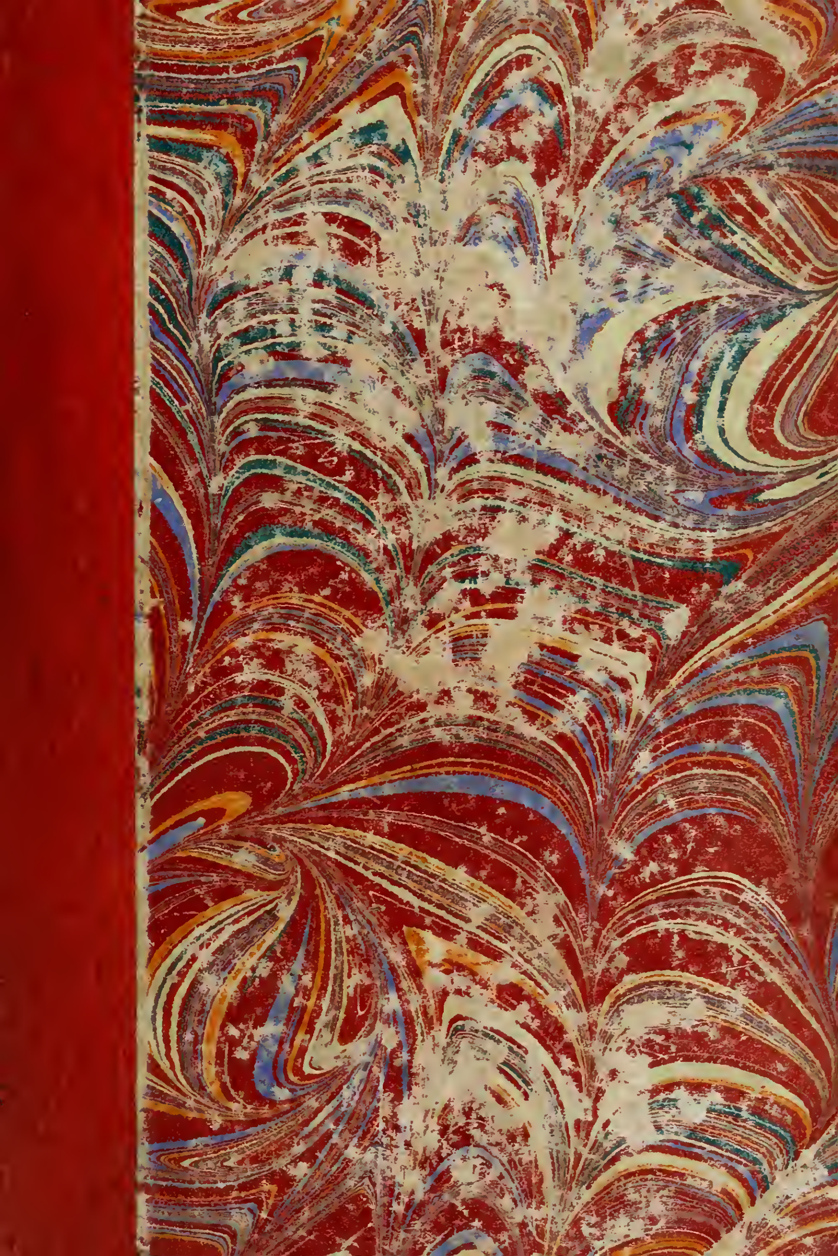


BJ
1632
.L4
1867
SMRS

PQ
Legouvé

80F

LES PÈRES ET LES ENFANTS

AU XIX[e] SIÈCLE

— LA JEUNESSE —

91

10400. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LES PÈRES
ET
LES ENFANTS

AU XIXe SIÈCLE

PAR

ERNEST LEGOUVÉ
Membre de l'Académie française

— LA JEUNESSE —



BIBLIOTHEQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL, 18, RUE JACOB
PARIS

Droits de traduction et de reproduction réservés

LES PÈRES

ET LES ENFANTS

AU XIXe SIÈCLE.

MESSIEURS LES JEUNES GENS.

I

La première partie de cet ouvrage a pu se résumer en un mot : *Messieurs les enfants.*

La seconde se caractérise bien plus nettement encore par *Messieurs les jeunes gens.*

L'empire toujours croissant de l'enfance crée, nous l'avons vu, de graves difficultés dans les familles.

L'émancipation précoce et mal réglée de la jeu-

nesse y produit des luttes bien plus funestes encore.

En effet, si dominateur que devienne un enfant par la tendresse ou la mollesse paternelle, son âge et la loi le condamnent en définitive à l'obéissance. Nous ne sommes pas en Amérique, où, à douze ans, un petit Yankee débute dans le commerce, élève des porcs, vend, achète, parcourt les marchés et échappe forcément à la subordination par la pratique de la vie active. Un père, en France, reste le maître absolu de son fils enfant. Il peut toujours vaincre sa résistance ou sa révolte, car il peut le séquestrer dans un collége, l'envoyer dans un pays étranger, l'enfermer même dans une maison de correction : lors donc qu'un enfant règne en tyran dans une maison, la faute en est au père; ce n'est pas la société qui le désarme, c'est lui qui n'emploie pas les moyens de gouvernement qu'elle lui donne; s'il est la victime de l'insubordination de de son fils, il en est en même temps l'auteur.

Tout autre est le caractère de l'indépendance des jeunes gens. En vain l'article 304 dit-il : « *Le fils reste jusqu'à vingt et un ans sous l'autorité paternelle,* » cette omnipotence n'est que relative. Aujourd'hui,

un père sensé hésite souvent à dire *je le veux*, de peur de ne pas être obéi.

Tout en effet prêche la désobéissance au jeune homme. C'est d'abord la loi qui l'autorise à s'engager dans l'armée à dix-huit ans sans le consentement de son père, et lui donne ainsi la première leçon d'indépendance, la première tentation des coups de tête. C'est ensuite le mouvement social, qui, ouvrant aux jeunes gens toutes les carrières publiques ou privées beaucoup plus tôt qu'autrefois, avance en eux l'heure de l'ambition et le désir de l'action personnelle. Dans un pays où l'on est quelquefois industriel ou commerçant à vingt ans, notaire, agent de change ou député à vingt-cinq, on ne peut pas rester mineur jusqu'à vingt et un. Enfin, c'est l'esprit général du temps, cet esprit d'égalité que les jeunes gens respirent, avec l'air même, dans les colléges, dans la famille, dans les théâtres, dans les réunions privées, dans les livres, dans les journaux, et qui se manifeste chez eux par trois dispositions principales : le dédain de l'expérience; l'impatience de la tradition, et la confiance en soi.

A ces faits généraux, s'en ajoutent d'autres plus particuliers et aussi importants.

Aujourd'hui, les fils et les pères ne sont presque du même avis sur rien. En politique, en philosophie, en littérature, en religion, le dissentiment entre eux est complet et manifeste.

Autrefois les fils cachaient ou atténuaient cette divergence d'opinions; aujourd'hui ils l'affichent, et volontiers l'exagèrent. Autrefois les fils croyaient bien que leur père avait quelquefois tort; mais aujourd'hui ils croient toujours avoir raison. Autrefois leurs sentiments respectifs différaient comme leurs âges; aujourd'hui ils diffèrent en sens inverse de leurs âges. Ce sont les pères qui sont jeunes, ce sont les fils qui sont mûrs. Ce sont les pères qui ont des illusions, ce sont les fils qui s'en moquent. Ce sont les pères qui croient à l'amour, ce sont les fils qui croient à l'argent. Ce sont les pères dont la fibre tressaille au seul mot des *bords du Rhin*, ce sont les fils qui traduisent patriotisme par chauvinisme.

On peut dire que le pouls des pères bat à quatre-vingt pulsations par minute; le pouls des fils n'en a guère que soixante : la fièvre a changé d'âge.

Je ne prétends pas poser là une règle absolue, j'y pourrais opposer moi-même de nombreuses

exceptions; mais en général, dans les classes aisées, les fils sont plus positifs, plus calculateurs que leurs pères, et un célèbre exilé a pu dire sans trop d'exagération : « C'est étrange! En France, je ne trouve de gens jeunes qu'à partir de quarante ans. » Il est pourtant une question où la jeunesse reste ou redevient la jeunesse : c'est la liberté. Rien de plus évident que le réveil des idées de liberté parmi les jeunes gens. Leur salut est là! Quand cette étincelle brille dans le coin d'une âme, soyez sûr que le foyer se ranimera bientôt tout entier. C'est à la liberté qu'on peut appliquer le mot de l'Évangile : Aimez-la, et vous aurez tout le reste par surcroît!

Mais, sur ce point encore, il y a antagonisme entre les pères et les fils; les pères libéraux sont monarchiques; les fils libéraux sont républicains.

Enfin, je trouve une autre cause de désaccord et de lutte dans une maladie sociale qui nous vient d'Angleterre, qui date de trente ou quarante ans à peu près, et qui a infecté une partie de la jeunesse, c'est la passion du comfort. Je rends grâce au développement du bien-être dans le peuple des villes et

des campagnes, car le bien-être chez l'ouvrier et le paysan signifie santé. Ce sont les murailles mieux blanchies, les vêtements plus chauds, la nourriture plus abondante, les maisons mieux entretenues, qui ont chassé les fièvres de nos villages, les épidémies de nos ateliers, de nos manufactures et de nos mansardes. Le bien-être a introduit sous le toit des classes populaires leurs trois meilleurs amis : l'air, le jour et l'eau !

Dans les classes aisées, rien de pareil. Avec le comfort y sont entrés les plus mortels ennemis de la jeunesse : car comfort y veut dire luxe, mollesse et oisiveté. Qu'est devenu le temps où le mot : une chambre de jeune homme, représentait un petit logis dans la maison de nos parents, au cinquième étage, avec un plafond lambrissé et parfois une fenêtre en tabatière? Pour nous chauffer, un poèle; pour travailler, une table de bois blanc; pour nous laver, un pot à l'eau et une cuvette en porcelaine grossière; pour nous regarder, un miroir de quelques centimètres dans un cadre de bois peint; pour enfermer nos habits, une commode bien incommode; pour garantir nos pieds du froid des carreaux, un morceau de tapis placé sous la

table; pour nous asseoir, trois chaises, et chez les plus riches, une vieille bergère.

Entrez aujourd'hui dans la chambre d'un jeune homme riche; il n'y a pas de quoi s'y asseoir, il n'y a plus que de quoi s'y coucher. Ce ne sont que fauteuils renversés, fauteuils à bascule, fauteuils à oreillers, larges divans à larges coussins, rideaux ouatés, cheminée doublée de calorifère, tapis épais comme une toison! Et quel cabinet de toilette! Suis-je chez une princesse du quartier Bréda, ou chez le fils d'un président de tribunal? Un outillage pour les mains à se croire devant la vitrine d'un coutelier! Vingt flacons d'essences diverses! Un système de brosses aussi ingénieux que compliqué: il y en a de recourbées en creux, il y en a de recourbées en relief! Il y en a de longues, il y en a de larges! il y en a de dures, il y en a de moelleuses! Toute la simplicité de la maison est réfugiée dans la chambre du père, voire de la fille! Même recherche pour la table. Certes, nous ne dédaignions pas jadis un bon dîner, et nous savions faire fête à une bouteille de vin; mais au moins nous ne nous y connaissions pas! Aujourd'hui, les jeunes gens sont gourmets, délicats, difficiles. Ils font de

l'amour du comfort un dilettantisme! Où est le mal? dira-t-on. Le mal, c'est qu'on ne travaille pas dans un fauteuil renversé! Le mal, c'est qu'on devient esclave d'un bon tapis et d'un bon mets! Le mal, c'est qu'on hésite à entreprendre un voyage dur, mais utile, parce qu'on ne peut pas traîner tout son attirail de coiffeur avec soi! Le mal, enfin, c'est qu'on en arrive à sacrifier même sa conscience à son cher comfort, et que dans toutes les questions de mariage, de profession, d'emplois publics, c'est-à-dire d'avenir, d'amour, de considération, de dignité, d'honneur, parfois, le bien-être, le tyrannique bien-être entre en lutte avec les plus strictes obligations, et qu'il en triomphe, car il s'appelle d'un nom plus puissant que le nom de la passion même, il s'appelle *l'habitude*. Oui! l'habitude, cette pâle compagne de la vieillesse, cette triste sœur de la manie, l'habitude règne parmi beaucoup de jeunes gens comme n'y règne pas l'amour. De là, des pères aux fils, mille reproches légitimes repoussés par mille réponses souvent amères; de là enfin mille débats incessants, sur le vrai champ de bataille de la famille, sur la question d'argent!

Autrefois, un père, même riche, se croyait géné-

reux quand il assurait à son fils, le logis, la table, et une somme annuelle de douze ou quinze cents francs. Il arrivait souvent sans doute que le budget se soldait par un déficit ou par un emprunt; les comédies du dix-septième et du dix-huitième siècle nous montrent tous les expédients des fils pour forcer la caisse paternelle à s'ouvrir; mais contraint ou volontaire, le don du père restait un don. C'était son bien qu'on lui prenait ou qu'il laissait prendre. Aujourd'hui, les fils se regardent volontiers comme co-propriétaires du bien paternel; ils comptent moins ce que le père donne que ce qu'il garde, et beaucoup d'entre eux trouveraient juste de cumuler les avantages du système américain et du système français, c'est-à-dire d'être indépendants comme les jeunes Yankees que leurs pères ne dotent pas, et pensionnés comme nos fils dont nous restons les caissiers, même quand nous ne sommes plus leurs maîtres.

II

Voilà un bien sombre tableau ! On ne me reprochera certes pas de l'avoir embelli. On ne m'accusera pas de cet opticisme aveugle, qui ne croit au bien que parce qu'il ne voit pas le mal, ou le nie. Oui ! je vois le mal ! je le vois tel qu'il est, profond, tenace ! Je le signale ! je le déplore ! Mais, ce devoir rempli, quel parti prendre ? Continuer à se lamenter et dire anathème à la famille moderne ? On n'empêche pas sa maison de brûler en criant : Ma maison brûle. Faire appel aux lois et à l'esprit de la famille d'autrefois ? On ne refait pas aujourd'hui avec hier. Que faut-il donc ? Regarder le danger, comme nous l'avons fait, en face, résolûment, et trouver, dans sa grandeur même, la force de le conjurer. Espérez contre l'espoir, *sperate contra spem*, a dit saint

Paul! Voilà le cri qui doit partir du cœur de tous les hommes dévoués aux idées du dix-neuvième siècle. Le mal qui travaille la famille une fois constaté, notre devoir est de nous pencher ardemment vers elle, non pas comme un anatomiste sur un cadavre, mais comme un médecin sur un malade et de chercher dans les profondeurs les plus intimes de son organisme, le principe vital qui doit la guérir.

Un fait me frappe tout d'abord. Dans les désaccords de la famille actuelle, quels sont les coupables? Les fils. Qui faut-il corriger? Les pères. En effet, tout le monde dit, et je dis avec tout le monde, que les fils sont mal élevés. Mais, qui les élève? les pères. Il faut donc élever les pères! Le progrès doit commencer par eux puisqu'il ne peut venir que d'eux. Ce progrès, cette éducation, en quoi consisteront-ils? D'abord, et avant tout, à convaincre les parents, qu'en dépit des désordres qui l'accompagnent, la transformation de la famille est légitime et utile, car elle n'est qu'un des côtés de la transformation générale de la société.

Je trouve ici, dès le début, pour adversaires, des

esprits sincèrement libéraux[1]. Ils nous disent : « Nous admettons l'esprit moderne dans la vie so- « ciale et publique, parce que, là, il régénère, mais « nous le repoussons dans la vie privée, parce que, « là, il ne fait que détruire! » A quoi je leur réponds, ou plutôt l'histoire leur répond : La famille et la société ont subi toutes deux les mêmes transformations. Ce sont les mêmes idées, les mêmes sentiments qui, depuis dix-huit cents ans, ont graduellement affranchi les roturiers et les fils. C'est au nom des mêmes doctrines qu'on a brisé le droit d'aînesse et le droit de corvée. C'est le même code qui a proclamé tous les citoyens égaux devant la loi et tous les enfants égaux devant le père. C'est le même esprit de justice qui a arraché les sujets à l'omnipotence du souverain et les fils à l'omnipotence paternelle. Enfin ces deux révolutions se résument toutes deux dans le même fait : l'avénement de tout être humain au titre de créature immortelle et libre! Pourquoi donc faudrait-il qu'aujourd'hui ce progrès se dédoublât? Pourquoi ces

1. Voir un article très-vif et très-spirituel de M. Cuvillier-Fleury. *Nouveaux mélanges et portraits littéraires*. Michel-Lévy. 1868.

deux réformes nées le même jour, poursuivant le même but, et qui y ont marché depuis dix-huit siècles sans s'arrêter ni se séparer jamais, doivent-elles aujourd'hui se disjoindre, et comment ce qui est un droit et un bienfait pour l'une peut-il être un péril et une usurpation pour l'autre?

En effet, aux yeux de tout observateur attentif, il en est de la famille comme de la société. En apparence, tout s'y décompose, mais, en réalité, tout s'y métamorphose. Ce n'est pas un édifice en démolition, c'est un édifice en reconstruction. Citons en la preuve la plus frappante : certes, il n'est personne qui puisse le nier ; l'autorité paternelle diminue, et c'est là un grand mal. Mais qui amène cette diminution? Deux causes : la prédominance de la tendresse dans le cœur des pères, la prédominance du sentiment d'individualité dans l'esprit des jeunes gens. Hé bien, la tendresse et l'individualité prédominantes sont-elles un mal absolu? Non! elles sont un *mal relatif*, c'est-à-dire un bien dont nous usons mal; ce sont, comme la liberté et l'égalité, deux instruments excellents, mais nouveaux et dont nous ne savons pas nous servir. Apprenons-en le maniement et

ils nous aideront à reconstituer cette autorité même qu'ils semblaient devoir renverser.

Je veux prendre pour exemple, le principe le plus contesté, peut-être parce qu'il est le moins compris, le principe d'individualité.

J'appelle individualité, non pas l'égoïsme qui concentre toutes ses pensées sur soi, non pas la personnalité envieuse qui compte comme souffrance tout bonheur arrivant aux autres, non pas même l'individualisme qui nous isole de nos semblables, mais ce sentiment intime, profond et sacré qui fait que chacun se sent quelqu'un et veut être quelqu'un[1].

Hé bien! que doit faire le père en le trouvant. Le comprimer? dans le cœur de son fils? Cette compression amènera, selon le caractère du fils, la révolte ou l'hypocrisie. Le laisser sans direction et livré à lui-même? Cette faiblesse pro-

1. Ce principe est le grand moteur du monde moderne. Il est l'âme de toutes les ambitions et de tous les progrès. Il est même le seul fondement solide de l'esprit d'association. Une association n'est féconde, que si tous les membres y apportent comme première mise de fonds une valeur individuelle, s'ils y comptent comme des chiffres et non comme des zéros. Autrement ce n'est pas une association, c'est un troupeau et un berger.

duira ce qu'elle produit aujourd'hui : l'outrecuidance, l'égoïsme et la mollesse.

Mais, au contraire, que le père cultive ce sentiment dans son fils, qu'il lui dise : « Tu aspires à l'indépendance ; tu veux, selon l'expression favorite de ton âge, *être ton maître!...* Soit ! mon seul but, en t'élevant, a été de t'apprendre à te passer de moi. Seulement, grande serait ton erreur, si tu croyais que cette indépendance n'a pas de chaînes, et que ce droit n'entraîne pas de devoirs. Rien de plus accablant que la possession de soi-même ! Tu es dans la position des nations qui veulent être libres. Prends-en donc les charges en même temps que les bénéfices, et apprends à quel prix on se gouverne soi-même ! » Alors, que ce père entre dans le détail de cette vie nouvelle ! Qu'il en montre au jeune homme toutes les difficultés et tous les déboires ! Qu'il lui en impose tous les sacrifices ! Qu'il la lui fasse pratiquer dans tout ce qu'elle a de rude et d'amer ! Qu'il lui enseigne enfin, sous toutes formes, cette saine et forte doctrine qui est la compagne nécessaire de toute liberté : *la doctrine de la responsabilité personnelle.*

Qu'arrivera-t-il alors? Que fera le jeune homme,

si, comme je le suppose, il a été préparé par toute son éducation à ce langage et à cet affranchissement? Il inaugurera peut-être ses premiers jours de liberté par quelques écarts, par quelques fautes; mais bientôt, sous la rude discipline de la vie, il sentira, sans abdiquer son droit sur lui-même, il sentira naître dans son âme deux sentiments connexes, la défiance de soi, la confiance en son père; et ce père ressaisira bien vite, comme conseiller et comme ami, je ne dis pas le pouvoir, il n'en veut pas lui-même, mais l'autorité dont il semble avoir fait le sacrifice.

Ici une distinction est nécessaire, et il importe de bien séparer deux choses fort dissemblables et que l'on confond toujours : l'autorité et le pouvoir.

Le pouvoir est un fait : il agit par la force matérielle ou par la voie légale, mais il n'a que la valeur d'un fait; ceux qui l'exercent n'ont pas besoin, pour l'exercer, de l'adhésion de ceux qui le subissent. Les uns pèsent, les autres plient, et le pouvoir est complet.

Tout autre nous apparaît l'autorité. Elle est chose morale; c'est sur les âmes qu'elle doit régner. Il lui faut le consentement de ceux qui se courbent

sous son empire; elle suppose la vertu dans celui qui l'obtient, et la vénération dans celui qui l'accepte. Sans doute, l'autorité a souvent besoin du pouvoir pour se manifester; mais loin qu'il lui suffise, elle ne se déploie peut-être jamais avec autant de majesté et de souveraineté que quand elle se passe de lui. Dieu répand les fléaux ou l'abondance sur la terre; Dieu renverse les empires ou élève les nations; voilà l'image de son pouvoir. Dieu touche et soumet les cœurs par la seule influence de l'amour qu'il inspire; il pénètre en nous et y règne, si je puis parler ainsi, par le seul rayonnement de ses perfections infinies; voilà l'image de son autorité. L'autorité et le pouvoir sont choses si différentes, que, certainement, de tous les souverains, le Grand Turc est celui qui a le plus de pouvoir et le moins d'autorité.

Ainsi, dans la famille, nul père ne déploya jamais un aussi grand pouvoir paternel que le marquis de Mirabeau, puisqu'il a pu, sans aucun motif sérieux, faire enfermer à Vincennes, pendant plusieurs mois, son fils âgé de trente ans, marié, et officier dans l'armée. Mais quel père eut jamais

moins d'autorité? Il régnait sur les actes, sur le corps, sur la vie extérieure de son fils; mais le point où s'adresse directement l'autorité, l'âme de son fils, lui échappait par la révolte.

Hé bien, ce n'est pas le pouvoir paternel qu'il faut reconstituer aujourd'hui, c'est l'autorité. Le code donne au père toute la puissance dont il a besoin[1]. Ce n'est pas à la loi qu'il doit demander le rétablissement de son influence, c'est à lui-même. Comment l'obtiendra-t-il? En la conquérant. Comment la conquerra-t-il? En la méritant. Qu'on se récrie contre un tel état de choses! Soit! Mais je défie qu'on le nie. Le temps des pères absolus est passé; le temps des pères constitutionnels est venu! Après tout, cette condition est-elle donc si dure? A quoi oblige-t-elle les pères? A se perfectionner toujours pour grandir toujours dans le cœur de leurs enfants! A veiller sur toutes leurs

1. Qu'on relise le Code. Droit absolu de direction jusqu'à vingt et un ans. Droit de correction judiciaire jusqu'à seize. Droit d'opposition au mariage jusqu'à vingt-cinq. Droit absolu et complet de refus de dot. Droit partiel d'interdiction Que veut-on de plus? Je ne me lasserai jamais de le dire, le père qui ne fera pas du pouvoir avec de tels instruments n'en fera avec rien.

paroles et sur tous leurs actes pour ne pas apprendre le mal à leurs enfants ! à agir enfin de telle sorte qu'ils soient aussi vénérés à force d'être connus, que les pères d'autrefois l'étaient souvent à force d'être ignorés ! Un tel rôle est difficile, j'en conviens ; mais qu'il ne soit pas noble, moralisateur, qu'il ne mérite pas, enfin, qu'on fasse tout effort pour le remplir, voilà ce que je ne saurais comprendre. La paternité en cela ne fait que subir la loi de toutes les grandes fonctions sociales d'aujourd'hui. Tout homme aujourd'hui qui gouverne quelque chose ou quelqu'un, a besoin d'un apprentissage nouveau, et se trouve en face de difficultés inconnues. Le souverain, le ministre, le juge, le maître, le prêtre ont une mission mille fois plus ardue aujourd'hui qu'autrefois ; car la fonction ne suffit plus pour honorer celui qui l'exerce, il faut que ce soit lui qui honore sa fonction. En est-elle amoindrie ou rabaissée pour cela ? Au contraire ! Une fonction s'élève en proportion des devoirs qu'elle impose, des vertus qu'elle suppose et des bienfaits qu'elle est forcée de répandre. Voilà pourquoi la paternité d'aujourd'hui me semble supérieure en principe à la paternité d'autrefois, et

voilà pourquoi aussi, en raison de sa supériorité même, elle est condamnée à des devoirs si difficiles et si nouveaux. Nous ne savons qu'à demi notre métier de parents, il faut l'apprendre.

Essayer un premier pas dans cet enseignement; prendre pour point de départ l'éducation des pères par les enfants et pour les enfants, voilà, en résumé, l'objet de la seconde partie de ce livre comme de la première. Je ne prétends pas avoir atteint le but, mais je crois utile d'y marcher, et j'ai été soutenu dans cette route difficile par le sentiment profond, éprouvé, pratiqué et perdu, hélas! des bonheurs immenses et salutaires attachés à une telle vie paternelle. Quand j'entends les pères se plaindre des difficultés de leur rôle de père, des chagrins de leur rôle de père, je ne puis me défendre de leur dire : Vous n'oubliez qu'une chose qui efface tous ces chagrins, qui rend douces toutes ces difficultés, c'est votre nom même de pères. Vos enfants vous tourmentent? vos enfants vous préoccupent? soit! mais vous avez des enfants! Avoir des enfants! cette chère parole ne se comprend-elle donc que quand on n'en a pas ou quand on n'en a plus! Pour moi je ne puis m'ex-

pliquer que ceux qui sont gratifiés par Dieu de cette félicité ineffable, se lamentent pour quelques ennuis attachés à sa possession, et ne trouvent pas, dans cette faveur même, la force d'en accepter toutes les charges, d'en remplir tous les devoirs, et d'en faire respecter tous les droits.

Je résume ma pensée en un mot.

Je ne veux ni des pères Goriot, ni des pères Cassandre, ni des pères camarades, ni des pères com plaisants. Je veux qu'un père soit obéi même avant qu'il commande, mais pour que son autorité existe, il doit retremper son droit divin dans le droit humain, c'est à-dire le fonder sur les services et les vertus.

Un mot encore avant de rendre la parole à celui dont j'écris le journal.

Quelques esprits graves et que j'honore, ont regretté de trouver dans ce livre parmi des dissertations sérieuses et au milieu de la discussion des principes, quelques faits particuliers, quelques scènes d'existence privée, ce que l'on a appelé des anecdotes. A cela je réponds, que je ne suis pas un philosophe dogmatique. Je tâche de présenter une image vivante de la vie paternelle d'aujour-

d'hui. Eh bien, la vie comprend les faits comme les idées. Souvent même, elle fait tout à coup éclater à nos yeux certains événements domestiques, qui sont une démonstration mille fois plus saisissante des idées générales, que les plus profondes abstractions. C'est à ce titre et dans cette mesure, que je me suis souvenu, en faisant œuvre de moraliste, de mon métier d'auteur dramatique. On nous demande souvent d'appuyer nos comédies sur l'observation psychologique et morale! Pourquoi serait-il défendu d'animer çà et là les livres de doctrine par quelques tableaux dramatiques; surtout si, comme j'ai tâché de le faire, on écarte avec grand soin toutes les combinaisons, tous les artifices nécessaires aux œuvres scéniques, pour n'emprunter au théâtre que le dialogue, et les situations simples quoique fortes que nous offre la vie de tous les jours.

Tel qu'il est, et sous cette forme peut-être un peu nouvelle, ce livre va mieux au but que je me propose, de convaincre par l'émotion autant que par le raisonnement, par l'exemple autant que par la leçon. Que les pères et les fils qui me liront, ne cherchent donc pas dans ces pages une

réponse méthodique à chacun des mille problèmes que soulève la question de la paternité moderne, mais la mise en lumière, vivante, pratique des principes de la société actuelle appliqués à la famille : surtout un *sursum corda* dans l'accomplissement des devoirs, comme dans l'exercice des droits, qui naissent pour eux de ces principes.

JOURNAL DU PÈRE.

LE TRAVAIL ET LA DOULEUR.

Je recommence aujourd'hui mon journal. Maurice a eu hier dix-huit ans. Pour son anniversaire, je lui ai donné, j'espère, une bonne leçon de courage. Ce qui m'irrite le plus dans la jeunesse actuelle, c'est la mollesse. J'ai donc élevé mon fils simplement, presque durement, et je l'ai fait sans peine; mais hier ma fermeté m'a coûté.

Il y a quelques jours, à la veille d'un examen

important, il fut saisi de fièvre et de vives douleurs de tête. Dès que la tête s'engage chez les personnes jeunes, le danger est parfois si proche et peut devenir si terrible, que l'effroi me prit, tout autant que ma femme. Le médecin ne nous rassura que le lendemain. Peu à peu, les symptômes inquiétants disparurent, mais la fatigue, la faiblesse, et même un reste de trouble fébrile persistèrent. Cependant le travail était là qui réclamait le convalescent. L'examen avait lieu le surlendemain. Il fallait ou l'ajourner, et détruire par cet ajournement de six mois, tout notre plan d'études de l'année, ou travailler malgré la douleur. J'hésitais : que lui conseiller? J'ai toujours eu, au milieu de ma tendresse pour cet enfant, un si vif désir d'en faire un homme, que je recherche volontiers pour lui l'obstacle et la lutte; mais ici je reculais devant la responsabilité d'un avis énergique. Les craintes de sa mère m'effrayaient. Les paroles du médecin ne me rassuraient qu'à demi. « Cette reprise de travail, me disait-il, est, je « crois, sans danger réel, mais à la double condi- « tion d'un vigoureux effort, et d'un effort volon- « taire. Sans un tel effort, votre fils ne pourra pas

« soulever le poids de fatigue douloureuse qui pèse « sur son cerveau; et si l'initiative ne venait pas de « lui, ses forces le trahiraient. J'ai souvent remar- « qué que l'âme qui s'élance spontanément vers un « grand péril ou vers un grand travail, entraîne le « corps et le soutient : mais rien de plus dangereux « que les énergies factices ou imposées; il ne faut « jamais donner à quelqu'un des conseils plus cou- « rageux que lui. Je me résume en deux mots, « ajouta le docteur : faites, si vous pouvez, que « votre fils veuille travailler, mais ne le faites pas « travailler... » Ce conseil était d'accord avec tous mes principes d'éducation. Je pris donc le parti que je prends toujours dans les circonstances critiques, c'est-à-dire, confier à mon fils les rênes de lui-même; lui montrer le but sans lui dire : « Vas-y; » susciter sa force d'action sans lui dire : « Agis; » enfin, lui mettre l'âme en état de courage, comme on la mettrait en état de grâce.

J'entrai donc dans sa chambre; il était couché, les yeux fermés, la figure assez pâle, la tête affaissée sur son oreiller. Sa mère travaillait à son chevet; je toussai légèrement pour l'avertir que j'étais là. Il ouvrit les yeux, et sa bonne et tendre

figure s'éclaira en me voyant, d'un sourire qui faillit m'ôter le courage.

« Que tiens-tu donc là? Un journal? me dit-il.

— Oui, un journal! repris-je en me raffermissant, un journal où j'ai lu hier un trait admirable, que je te lirai certainement quand tu seras mieux.

— Lis-le moi tout de suite, cela me fera oublier ma douleur de tête. »

Ma femme, avec cet instinct qui n'appartient qu'aux mères, pressentit confusément, à mon attitude, à mon regard, à l'accent de ma voix, qu'il ne s'agissait pas là d'une simple lecture, et me jeta un long coup d'œil interrogateur. Je feignis de ne pas le voir, et je commençai à lire :

« Il y a quelques jours, un médecin célèbre don-
« nait une consultation dans son cabinet. Le ma-
« lade semblait tout à la fois inquiet et irrité; le
« médecin le rassurait et le gourmandait. « Ce
« qui m'exaspère dans ma maladie, s'écriait le pa-
« tient, c'est bien moins la douleur qu'elle me
« cause, que l'obstacle qu'elle apporte à mes oc-
« cupations. Je lui pardonne de me faire souffrir,
« mais je ne lui pardonne pas de m'arrêter. —
« Pourquoi vous arrêtez-vous? reprit le docteur

« d'une voix calme. — Pour-quoi? pourquoi?...
« Parce que je suis très malade. — Je suis plus
« malade que vous, répondit le médecin, car je suis
« atteint mortellement, et je serai mort avant un
« mois. Cela ne m'empêche pas de faire mon mé-
« tier, et de vous donner une consultation. Eh
« bien, imitez-moi; reprenez vos occupations. Vous
« n'en mourrez pas huit jours plus tôt, et vous
« aurez fait ce que vous devez! »

« C'est admirable! s'écria mon fils, dont la tête s'était relevée, mais ce médecin était-il réellement mourant?

— Son convoi a eu lieu hier! »

Mon fils s'étonnait de tant d'énergie. Je repris :

« Ce qui me touche peut-être le plus dans ce trait de courage, c'est qu'il n'est pas aussi exceptionnel que tu pourrais le croire. L'histoire abonde en actes héroïques, en travaux sublimes accomplis au milieu de la douleur. Pascal a trouvé une de ses plus belles lois mathématiques pendant l'accès d'une rage de dents de deux jours. Rousseau a écrit un de ses livres parmi les tortures de la néphrétique. Molière vint expirer sur le théâtre

pour assurer à ses camarades une recette de plus. Richelieu poursuivait son travail de premier ministre au milieu de perpétuels vomissements de sang. Le maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoy, en litière, et tout en roulant dans sa bouche une balle de plomb pour apaiser la soif brûlante qui le dévorait. »

A mesure que je parlais, mon fils se redressait dans son lit, la vie reparaissait dans ses yeux, et la crainte éclatait dans ceux de sa mère.

« Continue, père ! continue ! »

Je continuai :

« Ne sais-tu pas le trait de cet amiral dont un boulet venait d'emporter les deux jambes ?

— Non ! Que fit-il ?

— Il fit plonger son corps, je devrais dire son tronc, dans un tonneau plein de son, pour arrêter l'hémorragie, et continua de commander jusqu'à ce qu'il mourut. Lord Chatam, dans un moment de crise politique, paraît à la Chambre des lords enveloppé dans sa robe de chambre de malade, prononce son plus beau discours et meurt à la dernière phrase. Charles-Quint, rongé de goutte, n'en continuait pas moins sa carrière de conqué-

rant, et l'on montre à l'Armeria de Madrid, à côté de son armure et du harnais de son cheval de bataille, sa litière de combat. Le grand Frédéric, chargé de travail et accablé de maladies, disait en se mettant à l'ouvrage : Il ne s'agit pas que je vive, mais que je fasse mon métier de roi.

— Le beau mot! s'écria mon fils, dont la physionomie reprenait peu à peu toute sa vivacité ordinaire.

— J'en sais d'autres qui le valent bien, répliquai-je avec plus d'énergie, et m'animant moi-moi-même à son émotion! Montluc, enfermé dans Sienne qu'il défendait contre les Impériaux, tombe gravement malade; les habitants, découragés par sa maladie et épuisés par les fatigues du siége, parlent de se rendre. Montluc l'apprend; il sort de son lit de moribond, il s'habille, au milieu de décembre, d'un brillant habit de gala, prend un verre de vin de Chypre dont il boit la moitié tandis qu'avec le reste il enlumine sa figure blêmie par la maladie, puis il paraît tout à coup au milieu des Siennois en s'écriant : « Le vieux Montluc est mort! Mais je vous en amène un tout jeune, tout vif, et qui vous conduira contre l'en-

nemi à la plus rude sortie que vous ayez jamais vue.... » Ce qu'il fit.

— Encore !... encore!... me dit mon fils.

— La biographie des hommes de guerre pourrait me fournir plus d'un nouvel exemple d'énergie au milieu de la souffrance, mais je ne veux pas que tu croies qu'ils aient seuls le privilége de ces victoires contre la maladie. Le pape Grégoire le Grand gouverne l'Église, pendant plusieurs années, de son lit de douleur. Saint Vincent de Paul, épuisé, paralysé, se faisait porter mourant près des malades, et soignait ceux qu'il allait précéder dans la mort. N'a-t-on pas vu, au dix-huitième siècle, Vauvenargues, phthisique et accablé à trente ans des infirmités de la vieillesse, poursuivre à travers toutes les tortures et toutes les défaillances son métier de penseur? De nos jours, un illustre historien, Augustin Thierry, n'a-t-il pas accompli son œuvre admirable au milieu des ténèbres de la cécité et des douleurs de la paralysie? Mais pourquoi aller chercher si loin et si haut d'éclatants modèles? Chaque jour n'est-il pas témoin de luttes avec la douleur, de triomphes remportés sur la douleur, mille fois plus admirables que ces

illustres héroïsmes, car ils n'ont ni la gloire pour récompense, ni la louange pour but, ni la passion pour soutien, et ils s'accomplissent obscurément, silencieusement, froidement pour ainsi dire, sous la simple et austère loi du devoir. Que fait tout le peuple des travailleurs? que font ces mineurs qui s'enfouissent dans l'atmosphère infecte des houillères? que font ces femmes qui portent à l'usine leurs corps épuisés par l'allaitement? que font ces enfants qui se traînent, hâves et lympathiques, à la manufacture? Ils travaillent malgré la douleur! Ils gagnent leur pain ou celui de leur famille au milieu de la douleur! Si l'on supprimait de la vie ce qui se fait au sein de la douleur et en dépit d'elle, on en supprimerait la moitié la plus utile, peut-être la plus belle! ce serait rayer souvent du même coup des langues humaines les mots sacrifice, dévouement, devoir... ce serait effacer la plus grande preuve de l'existence de l'âme et de sa supériorité sur le corps. »

Ma femme, à mesure que je parlais, avait laissé tomber sa tête sur sa tapisserie, et se taisait; mon fils, pour toute réponse, se jeta hors de son lit. Un quart d'heure après, il avait repris son travail; le

lendemain il passait vaillamment son examen, le jour suivant, il était guéri.

Cela m'a fait faire cette réflexion, à savoir, que les hommes se croient tour à tour beaucoup plus faibles et beaucoup plus forts qu'ils ne le sont réellement : plus forts quand il s'agit de leurs plaisirs, plus faibles quand il s'agit de leurs devoirs.

LES FILS PLUS INSTRUITS

QUE LEURS PÈRES.

I

On n'est pas vraiment père sans s'intéresser aux autres pères. Plus je vis avec mon fils, et plus je m'attache à toutes les autres âmes, et à toutes les autres destinées paternelles. Poussée par mon cœur, ma pensée pénètre dans toutes les familles, descend dans toutes les consciences : j'ai besoin de savoir ce qui se passe au fond de la vie et du

cœur de tous mes compagnons de devoir et de tendresse.

Nihil paterni a me alienum puto.

Rien de ce qui est paternel ne m'est étranger.

Il y a quelques jours, sous le coup d'une préoccupation de ce genre, j'allai frapper à la porte d'un juge grave et expert en fait d'éducation. Il est directeur d'une grande école municipale, et nul ne convient mieux à cette fonction par la droiture de l'esprit et la fermeté un peu rigide du caractère. J'entamai directement l'entretien.

« Depuis combien de temps êtes-vous directeur de cette école ?

— Depuis quinze ans.

— Quels élèves composent votre clientèle ?

— Des fils de petits marchands, d'artisans, de cultivateurs, d'employés inférieurs, de domestiques, de concierges, d'ouvriers.

— Quels objets embrasse votre programme d'études ?

— Les arts utiles, les langues vivantes, quelques connaissances littéraires.

— Il en résulte alors une grande inégalité d'instruction entre les enfants et leurs parents ?

— Très grande.

— Eh bien, quelle influence exerce cette inégalité sur les sentiments et les liens de famille ? »

Mon ami, qui jusque-là avait répondu nettement à toutes mes questions, s'arrêta. Une préoccupation sérieuse passa sur son front; puis il me dit :

« Vous touchez là une question bien délicate.

— Aussi suis-je venu à vous pour la résoudre.

— La résoudre? Je ne sais si je le dois.

— Pourquoi?

— Ce sujet ne préoccupe que votre esprit; il intéresse ma conscience. Pour vous, c'est pure affaire d'observation, de curiosité; pour moi, c'est un point de devoir pratique. Sávez-vous que vous êtes tombé droit sur un des problèmes moraux qui, depuis douze ans, me troublent le plus?

— Je le crois.

— Savez-vous que de ce problème et de mon opinion sur ce problème, dépend la moralité même de ma profession? Il ne s'agit pas moins que de décider si j'exerce un métier utile ou nuisible; si, en instruisant des enfants, je ne les démoralise pas; si je répands la lumière ou si je vends du poison.

— Je vois que j'ai eu raison de m'adresser à vous, car ces réflexions sont précisément les miennes.

— Eh bien, soit ! reprit-il avec résolution. Aussi bien, cet entretien peut m'être utile comme à vous. Interrogez donc ; je répondrai.

— Toutes mes interrogations sont renfermées dans ce mot : Quelle influence a sur les relations des pères et des enfants l'inégalité d'instruction ?»

Mon ami, après un court silence, me répliqua nettement :

« Une influence fatale.

— Fatale ?... En quoi ?

— Cette inégalité ébranle le respect, rompt la confiance, isole le fils des parents et renverse enfin la hiérarchie de famille, en mettant le chef au-dessous du subordonné.

— Par exception ! répliquai-je vivement.

— Douze fois sur vingt.

— Que me dites-vous ? m'écriai-je, douze fois sur vingt ! Voilà votre langage, à vous homme d'action dans la cause du progrès ?

— C'est parce que je suis dévoué à cette cause que je parle et que je pense ainsi. Laissez-moi achever, et ne me jugez pas trop vite. J'approuve

et j'admire le dévouement qui pousse les pères à épargner à leurs enfants toutes les indigences intellectuelles et morales dont ils ont souffert ; j'approuve les fils qui veulent savoir ce que leurs pères ne savaient pas ; j'approuve la société qui favorise le dévouement des uns et l'ambition des autres ; je tiens pour juste, pour légitime cette ascension des classes inférieures vers la lumière, et par cela seul que cet élan est universel, j'y sens le doigt de la Providence ! Mais, si profondes que soient mes convictions sur ce point, elles ne peuvent m'empêcher de voir et de dire ce que quinze ans d'expérience m'ont démontré. Depuis quinze ans, j'ai eu entre les mains dix mille enfants ; j'ai vécu avec dix mille familles d'ouvriers ou de petits marchands ; je connais le fond le plus caché de ces destinées obscures pour tous, et de ces âmes obscures pour elles-mêmes. Eh bien, la vérité qui ressort pour moi de cette longue pratique, c'est que l'instruction ne descend dans ces familles qu'aux dépens des vertus domestiques. »

A ces mots, je me levai, frappé de crainte.

« Entendons-nous bien, reprit vivement mon ami. — Je ne parle que des vertus filiales, car pour les

vertus paternelles et maternelles, elles trouvent dans cet état nouveau les plus admirables motifs pour se produire et se développer. Un jour, en rentrant chez moi, je vois deux pauvres paveurs en plein travail. Je reconnais les pères de deux de mes élèves. Ils étaient vieux, et la besogne était rude. Un soleil ardent leur faisait ruisseler la sueur du front; leurs bras avaient peine à soulever leur lourd instrument de fer! Tout à coup le plus âgé s'arrête :

« Affreux métier! je n'en peux plus!

« — Courage! lui répond l'autre, nos enfants ne « travailleront pas tant que nous!

« Ce mot touchant vous résume mille dévouements dont j'ai surpris le secret chez de pauvres parents. Des pères, joignant pendant plusieurs années le travail des nuits au travail des jours pour payer la pension de leurs fils; des mères, se pliant aux plus rudes besognes pour donner un maître de plus à leur fils; tous deux, père et mère, se retranchant, avec une abnégation qui ne faiblit ni ne se plaint jamais, se retranchant sur les premières nécessités de la vie, sur la nourriture, sur les vêtements, sur le chauffage, pour que leur fils arrivât chaque matin à l'école avec un

panier mieux garni, et un habit plus convenable, eh bien, qu'est-ce que les enfants rapportent le soir à la maison ?

— Ils y rapportent la lumière ! » répondis-je vivement à mon ami, en l'interrompant à mon tour.

« Je n'ai pas vécu comme vous au milieu du peuple des villes, mais je connais les gens de campagne ; j'ai vu des enfants de vignerons, des enfants de terrassiers, des enfants de jardiniers, des enfants de bûcherons, je les ai vus revenant le soir de l'école chez leurs parents incultes et grossiers, avec leur petit bagage de savoir. Qui en profite le plus ? les parents. Le fils écrit pour le père les journées de travail, pour la mère les comptes du ménage ; il leur apprend ce qu'il a appris, leur raconte ce qu'il a retenu ; avec les filles rentrent le soir dans la maison deux vertus de famille trop souvent inconnues chez les gens de campagne, la politesse et la propreté. Je ne peux jamais voir sans émotion les véritables métamorphoses qui se sont opérées et s'opèrent chaque jour dans notre village sous l'influence de l'école laïque et religieuse. On confie aux maîtresses, ou aux sœurs, de petites filles sales, grossières de langage, farou-

ches d'accueil; en un an, elles vous rendent des enfants bien tenues, polies, saluant toute personne qu'elles rencontrent, et ayant les lèvres aussi pures de toute parole choquante, que les habits nets de toute tache. Chez leurs parents, ces enfants exercent la plus douce des dominations. Leurs habitudes de piété, leur répugnance pour certains mots, ne laissent pas que de gagner quelque peu et de gêner heureusement la mère et surtout le père. Enfin, filles et fils font entrer sous le toit de leurs parents ignorants le plus salutaire des plaisirs, le plus doux accompagnement des veillées d'hiver, la lecture à haute voix; c'est-à-dire la vie intellectuelle et la participation à tout ce qui se passe d'intéressant dans leur pays et hors de leur pays. J'ai assisté, moi, à plus d'une de ces humbles et touchantes scènes; j'ai vu les pauvres parents groupés autour du petit lecteur; j'ai vu la physionomie rayonnante des mères, j'ai vu les yeux émerveillés des pères, j'ai entendu les exclamations, les réflexions, les admirations, les indignations de ces êtres simples et sincères; j'ai surpris le premier réveil de leur intelligence et de leur cœur, et leur joie de devoir ce réveil à leur fils; je les ai suivis

entrant sur ses pas dans le monde de l'histoire et de la science, dans la vie des grands hommes, dans la vue des belles choses.... Où y a-t-il une plus douce image de la vie intérieure?... N'est-ce pas le lien de famille resserré par l'éducation que vous accusez de le dissoudre? répondez!

— Je ne répondrai qu'un mot, mais décisif. Ce que vous dites est vrai pour l'éducation primaire, vrai pour les gens de campagne, vrai pour les jeunes filles, vrai pour les fils jusqu'à un certain âge; mais venez dans les villes, sortez du cercle étroit des connaissances élémentaires, entrez dans nos écoles professionnelles, et vous verrez là les tristes fruits de l'inégalité d'instruction. Vous le savez, le vice le plus indestructible et le plus bas de l'espèce humaine, celui qui résiste à tout et à qui rien ne résiste, le plus fécond en ingratitudes et en petitesses, c'est la vanité; eh bien, voilà le premier sentiment que blesse, que flatte et qu'exalte, en le blessant comme en le flattant, cette inégalité. Jusqu'à treize ou quatorze ans, l'enfant souffre peu et fait peu souffrir ses parents de leur infériorité; d'abord, parce qu'elle est moins sensible, puis parce qu'il la sent moins. Mais l'âge de quatorze à

quinze ans est une époque de crise pour l'âme des enfants comme pour leur corps. En même temps que le duvet leur pousse au menton, voilà que leur poussent au cœur tous les défauts propres à la jeunesse, l'amour de paraître, l'outrecuidance, l'esprit d'indépendance, tout ce que j'appelle enfin *la lignée de la vanité*. Un jeune garçon de quatorze ans venait chaque jour à mon école, accompagné par un vieillard assez mal vêtu.

« Quel est donc ce vieil homme qui t'amène « ici ? lui demanda un de ses camarades.

« — C'est le portier de la maison, » répondit l'enfant.

« C'était son père. J'avais pour concierge dans mon établissement un homme intelligent et d'une probité rare, je me chargeai de l'éducation de son fils : tant que l'enfant ne fut qu'un enfant, il allait aux heures de récréation jouer dans la loge de son père, et se faisait un amusement de tirer le cordon : quand il eut quinze ans, le père vint un jour me demander son compte et me quitta avec un regret amer pour moi comme pour lui, mais sans un mot d'explication ni de sa part ni de la mienne ; j'avais deviné ce qu'il avait senti, l'insupportable

souffrance de son fils, en face de la domesticit paternelle. Ces faits particuliers ne sont qu'une image du fait général. Un jeune homme plus instruit que son père tremble de se trouver avec lui devant des étrangers; il craint toujours quelque bévue d'ignorant dont il ait à rougir. J'ai vu plus d'un de mes élèves refuser de sortir avec sa mère parce qu'elle avait un bonnet, éviter de donner le bras à son père parce qu'il portait une veste.

— Vous oubliez, repris-je, que Laplace se promenait dans le jardin des Tuileries devant le plus beau monde, bras dessus bras dessous avec son père vêtu en paysan.

— Beau mérite, répondit l'instituteur, quand on s'appelle Laplace! D'abord je veux croire que le génie ne va pas sans une certaine noblesse d'âme qui plane naturellement au-dessus de certaines faiblesses.... Puis descendre de si haut, c'est une manière de s'élever encore. Il est bien facile d'être simple, quand le monde admire votre simplicité, et l'amour-propre trouve alors à se satisfaire dans ce qui semble propre à l'humilier. Mais prenez des âmes moyennes, prenez des destinées humbles, supposez dans tout ce qui les entoure, un

secret penchant à remarquer leurs abaissements et à en rire, et vous verrez poindre dans les meilleurs d'entre eux ces petites et mauvaises hontes. Saint Vincent de Paul convenait bien qu'il avait rougi un jour de s'être trouvé en pleine assemblée avec un parent mal vêtu. Ne craignons pas d'avouer ce qu'avouent les saints eux-mêmes.

— Soit! mais convenez à votre tour que tout n'est pas vanité dans cette honte filiale. Quand un fils rougit de son père, c'est parfois d'un vice qu'il rougit, c'est parfois pour son père plus que de son père. La pudeur douloureuse qu'il éprouve en face de son père ivre, de son père grossier, de son père brutal, fait l'éloge et non la critique de sa supériorité d'éducation; ajoutez que cette supériorité devient parfois la sauvegarde de la mère. Plus d'un fils, imposant à son père par cette seule différence d'éducation, a fait expirer sur les lèvres du mari brutal l'injure qui allait blesser la femme, ou a arrêté le bras qui allait la frapper!

— Hélas! mon ami, reprit vivement mon interlocuteur, faut-il donc tout vous dire? Et pourquoi me forcez-vous à opposer à ce tableau touchant et fidèle sans doute, mais exceptionnel, une vérité

cruelle et générale? Eh bien, cette vérité, la voici : l'union des familles est souvent compromise par les qualités mêmes que développe dans le fils sa supériorité d'instruction. Que lui donnons-nous, en effet, avec nos connaissances? Des habitudes de langage plus choisies, des goûts de plaisirs plus distingués, des besoins d'intelligence plus délicats, des recherches d'élégance extérieure ou même de nobles tendances à des pensées plus hautes, à des projets de mariage plus relevés. Eh bien! ce sont là autant de causes de malentendus ou de désunion entre le père et le fils. Ils ne parlent plus la même langue, ils ne s'intéressent plus aux mêmes objets; ils n'ont plus les mêmes habitudes. Qu'arrive-t-il alors? Le fils s'éloigne de la maison, ou, ce qui est pire, s'il y reste, s'isole et se tait. Même au milieu de ses parents, même assis à côté d'eux, il est loin d'eux par la pensée, et le silence qu'il s'impose en apparence comme une marque de respect, n'est souvent, au fond du cœur, qu'une forme de dédain. Comment en serait-il autrement? Un enfant, élevé par nous, peut-il, en rentrant dans la loge de sa mère concierge, dans la boutique de ses parents épiciers, dans l'atelier de son

père charpentier, dans la mansarde de son père domestique, peut-il, dis-je, se défendre d'un sentiment d'humiliation et d'ennui? Peut-il y éprouver un autre désir que celui d'en sortir? J'ai vu, et je ne cite là qu'un exemple entre beaucoup d'autres, j'ai vu le fils d'un boucher, intelligent, actif, instruit, concevoir un tel chagrin de la grossièreté et de l'intempérance de son père, qu'un jour il jeta là tout son bagage d'instruction et partit comme zouave pour l'Algérie, d'où il ne revint que quand son père fut mort.

« Je ne vous parle là que des sentiments des enfants, du rôle des enfants; mais que dire des parents? sinon cette parole douloureuse : qu'ils prêtent eux-mêmes les mains à leur propre déchéance. Pendant que le fils s'enfle et s'aigrit par orgueil, le père abdique par faiblesse, la mère s'abaisse par idolâtrie. Cette idolâtrie des mères a pour conséquence de faire d'elles les servantes de leurs fils. Il leur paraît tout simple de brosser ses habits, de cirer ses souliers, d'obéir à ses ordres; ce ne sont plus les parents qui sont les maîtres de la maison, c'est le fils. Il invite ses amis, il reçoit ses amis, il donne à boire à ses amis. Qui les sert

à table? Le père et la mère. Quel est le loyer de leur complaisance? Un mot de moquerie injurieuse s'ils osent se mêler par quelque observation ou quelque remontrance à l'entretien. Quelle est leur attitude en face de ces railleries? ils baissent la tête et acceptent, je dirais presque, qu'ils consentent! Ils ne sont pas loin de croire que le dédain de leur fils a raison. Les parents, aujourd'hui, sont humbles devant les enfants.

« Toutes ces observations nées de l'expérience des faits, se résument en ceci : le fils, ne croit plus au père, le père ne croit plus à lui-même, et ainsi périt dans la famille ce qui fait sa vitalité, l'esprit de direction. Il n'y a plus de main au gouvernail. Ma conclusion ne porte, bien entendu, que sur les deux cinquièmes des familles, mais dans cette mesure elle est absolue. »

J'avais écouté ces paroles avec une attention pénible. Je répondis, après un moment de silence et en regardant fixement mon ami : « Comment donc restez-vous à la tête de votre institution? si dans votre pensée l'instruction ne peut s'acquérir qu'au prix de tant de vertus domestiques, l'instruction est un fléau! Vous-même vous vous

rendez complice d'un mal public, et votre conscience vous ordonne de vous retirer.

— Aussi l'aurais-je fait, si je n'étais enchaîné à mon poste par mes convictions et mon devoir.

— Quelles sont ces convictions? Quel est ce devoir? Vers quel but marchez-vous?

— Le voici :

« Plus j'ai étudié et réfléchi, plus je me suis affermi dans cette pensée : Que dans un moment de crise, tout est crise; que tout progrès s'achète par des troubles et des souffrances; que nulle transformation ne peut s'accomplir dans la famille ou la société sans ébranler passagèrement la société qu'elle renouvelle, et la famille qu'elle moralise; qu'enfin, c'est la loi de cette terre où le moindre bourgeon ne saurait s'épanouir sans déchirer l'enveloppe qui le renferme.

« Or, en présence de cette loi, que doit faire l'homme dévoué à une idée de progrès? Abandonner l'œuvre pour les dangers de l'œuvre? nier ce que j'appellerai le mal du bien, ou le subir? y fermer les yeux ou s'y résigner? Non! Il faut, empruntant son courage au sentiment même des difficultés et des obstacles qui vous entourent, y trou-

ver les moyens de combattre ce que l'on redoute et de vaincre ce que l'on déplore.

— Mais comment le combattre?... Comment le vaincre? Et où est votre espérance?

— Elle est d'abord et avant tout dans ce principe général, que tout mal qui sort du bien est forcément transitoire, et qu'on n'y doit voir qu'une rançon mise par Dieu à tout progrès pour nous forcer à le mériter et à y prendre part. Dans le cas présent, ce principe est incontestable ; car à quel mal ici avons-nous affaire? A un mal redoutable sans doute, et je ne l'ai pas dissimulé, mais local pour ainsi dire, restreint par sa nature à une certaine classe de la société et à un certain nombre d'années. En effet, qu'une ou deux générations s'écoulent ; que ceux qui sont fils aujourd'hui deviennent pères à leur tour, et l'inégalité d'instruction disparaît avec tous ses désordres ; car les fils élevés par nous pourront sans doute élever mieux encore leurs enfants, mais l'intervalle ne sera plus que d'un degré ; il y aura entre eux une différence, il n'y aura plus d'abîme.

« La question d'âge vient encore me rassurer. Je

vous ai parlé de la crise morale qui éclate dans les jeunes gens à quatorze ou quinze ans. Je dois ajouter que l'époque de vingt-cinq à trente ans en amène une autre, toute différente et aussi salutaire que la première a été fatale.

« Après les premières effervescences, les premières fumées de l'adolescence dissipées, le jeune homme devenu homme, et instruit par la pratique de la vie, commence à ouvrir les yeux, à voir ce qui est vrai, à comprendre ce qui est juste, à apprécier ce qui est bon.

« L'ingratitude des enfants n'est, quelquefois, pardonnez-moi ce mot vulgaire, n'est qu'une première peau qui tombe avec les années. Le maniement des choses est une seconde éducation qui corrige et complète la première. Rien ne nous aide à comprendre et à aimer notre père, comme d'avoir eu affaire avec les autres hommes. Enfin, troisième motif de courage et d'espoir, depuis dix-huit ans, je travaille à constituer dans notre école, à côté de l'instruction, une forte éducation morale. Il faudrait ajouter, et j'essaye d'ajouter à chacune de nos classes un cours de piété filiale. Mon programme est bien simple : rendre les enfants assez

droits de cœur pour leur apprendre à mesurer leur reconnaissance et leur respect envers leurs parents à la distance même qui les sépare d'eux. Car cette distance, qui l'a faite? leurs parents eux-mêmes. A quel prix? à force de sacrifices et de tendresse. Il ne s'agit donc que de faire assez sentir aux fils la beauté de l'affection dont ils sont l'objet, pour qu'ils éprouvent le besoin, la passion, la force, de s'élever par la gratitude à la hauteur de cette affection même. Plein de cette idée, je convie à la réaliser tous les auxiliaires que j'ai autour de moi : les ministres de nos différents cultes, nos professeurs de littérature, nos maîtres d'étude même. Je cherche des livres, je fais des cours de morale usuelle, j'appelle à mon aide ce que je connais de penseurs et d'esprits ouverts aux choses de l'âme. Vous-même, joignez-vous à moi. Vous semblez occupé de ces problèmes d'éducation, vous pouvez m'apporter quelque idée juste, quelques faits intéressants. Tout peut m'être utile, car tout m'est nécessaire. Cherchez, méditez, revenez, et à notre premier entretien je vous ferai part d'une autre idée que je couve en ce moment, et dont l'exécution pourrait nous faire

faire un grand pas vers le but où nous tendons. »

Je le quittai, ému, troublé, et me promettant bien de répondre à son appel.

II

Quinze jours après, je frappais à la porte du cabinet de mon ami.

« Encore moi ! lui dis-je en riant.

— Arrivez-vous les mains pleines ?

— Pleines ? non ! mais je vous apporte un fait intéressant.

— Racontez. Béranger disait : *Les faits sont les pères des idées.* Si votre récit n'a que la valeur d'un récit, je ne laisserai pas que de l'utiliser en le plaçant comme exemple dans quelque leçon orale. S'il renferme quelques vérités générales, je saurai bien les y découvrir et les en extraire. Commen-

cez donc, et surtout ne craignez pas d'être long.

— Voici ce que j'ai vu. Chaque automne, je vais passer mes vacances dans un petit village de Touraine, nommé Dammartin. Il y a cinq ans, le hasard me mit en relations avec un charpentier nommé Villeneuve, dont le caractère énergique, l'intelligence vive, quoique inculte, m'avaient frappé. Ce n'était réellement qu'un ouvrier, bien qu'il fût maître, car il ne travaillait que par pratique, comme disait Palissy. Son savoir se bornait à la lecture, l'écriture, quelques notions de dessin linéaire; mais nul ne conduisait mieux un atelier; nul ne gouvernait plus fermement dix ou quinze hommes dans un travail difficile; il avait le don de l'autorité. Dans le grand hiver de 185.., un pont de bois ayant été emporté par la débâcle des glaçons, Villeneuve avait montré, dans cette circonstance critique, de singulières ressources d'invention et de courage.

« Resté veuf avec son fils, il voulut que cet enfant fût élevé autrement que lui. A douze ans, il le fit entrer dans une école professionnelle, à quinze, il l'envoya à l'École centrale de Châlons. Voisins et

amis le blâmèrent d'instruire son fils comme un monsieur.

« J'ai trop souffert de mon ignorance, dit-il, « pour laisser mon fils ignorant. »

« Le jour du départ pour l'École centrale, je fus témoin des adieux du fils et du père, et je demeurai profondément touché de la déférence affectueuse de l'un, de la tendresse digne de l'autre. Je les revis un an après le retour. Quel changement! Ce n'est pas que le jeune homme eût trompé les espérances de son père. Entré le premier à l'École centrale, il en est sorti le premier. On le compte parmi les ingénieurs civils distingués, mais c'en est fait de la joie du père; son fils ne vient plus chez lui que par hasard, au moment des chasses ou des vacances; ses succès, les éloges de ses chefs, l'admiration bête des habitants du bourg, lui ont tourné la tête. A peine de retour de Châlons, il a tout changé dans la maison : le mot de charpentier inscrit sur la porte blessait sa vanité, il l'a fait effacer sous prétexte de je ne sais quelle réparation, et ne l'a pas fait remettre; le père en a souffert comme un gentilhomme de voir enlever ses armes sur son écusson; il s'est tu pourtant, résolu à boire en silence,

et jusqu'à la lie, son calice. La veste de travail de Villeneuve humiliait le fils; il a voulu que le vieil ouvrier renonçât à cette fidèle compagne de sa vie, et s'affublât de je ne sais quel ridicule habit de bourgeois. Mais, cette fois, le père s'est redressé et lui a dit d'un ton ferme : « Ah ! ça, non ! » Il est sombre, silencieux, amer, les larmes sont au fond de son cœur, mais il ne les montre pas. L'attitude du jeune homme vis-à-vis de lui ajoute à son amertume. Ce n'est pas qu'il soit devenu mauvais fils. Rien de dur ni d'irrespectueux dans son langage. Je le calomnierais en disant qu'il n'aime plus son père. Il l'aime, mais il le dédaigne. Plus d'épanchement, plus de déférence ; ses caresses car il l'embrasse encore et même avec affection, ont quelque chose de blessant par leur familiarité. Son père est devenu pour lui un *bonhomme*. Le bonhomme a voulu l'interroger sur ses études et ses travaux, il a éludé et souri. Un petit incident, dont j'ai été témoin hier, m'a révélé toute la profondeur du mal.

« L'administration municipale de Blois ayant mis au concours un projet de barrage contre les grandes crues du Cher, le jeune homme a envoyé

un plan ingénieux où l'ont aidé ses premières études de charpentier sous son père. Ce plan a emporté tous les suffrages. Le préfet, notre ancien camarade de collége, que sa tournée électorale a amené dans le bourg, a voulu que le jeune homme lui fût présenté. Vous devinez quel fut l'effet dans tout le village! J'y étais : le père y était aussi, mais hélas! à l'écart, perdu parmi les spectateurs, sans que son fils, enivré de cet honneur, songeât même à le nommer au préfet. Révolté de cet oubli, j'allai chercher le vieil ouvrier dans la foule, et je l'amenai, presque malgré lui, à notre camarade en lui disant : *Monsieur le préfet, félicitez aussi le père, car le fils ne serait pas ce qu'il est sans lui*.... Hé bien, vous l'avouerai-je, le fils alors n'a pas racheté sa passagère ingratitude par un bon élan de cœur. Il paraissait plus embarrassé de la profession de son père qu'empressé de l'associer à son succès. Le préfet parti, nous demandâmes au jeune homme de nous expliquer son plan. Il s'y prêta avec toute la bonne grâce de l'amour-propre satisfait. Le vieux charpentier, dont la contenance restait digne et triste, mêla quelques objections à ses éloges, indiqua plusieurs difficultés d'exécution pratique

que lui révélait sa longue expérience; le jeune homme les rejeta avec cette impatience de la vanité qui s'irrite d'être troublée dans son triomphe, et le dédain particulier des théoriciens pour les hommes pratiques. Le père n'insista pas et, pour toute réponse, tourna vers moi un regard où je lus toutes ses douleurs. Je me retirai le cœur navré, et partagé entre ces deux solutions si différentes de la question qui nous occupe.

« Deux jours plus tard arrivèrent au château où je reçois l'hospitalité de funestes nouvelles. Le Cher montait. Soudain les effroyables désastres des années d'inondations renaissent dans les esprits. On envoie chercher un ingénieur à Blois pour consolider la levée de Rambourg située à une demi-lieue d'ici, et qui défend seule toute notre vallée; les ingénieurs étaient partis pour Onzain plus menacé encore; mon ami et moi, accompagnés de tous les hôtes du château, nous avons couru à la levée. Les flots jaunâtres roulaient des troncs d'arbres, des débris de toitures, des fragments de bateaux, et les lançaient comme autant de béliers contre la levée qui tremblait et craquait sous chaque coup. De tous côtés arrivaient à pied, en

charrette, à cheval, les habitants des communes voisines, venant, ainsi que nous, s'offrir comme travailleurs pour la défense commune, mais que faire? pas de guide! pas de chef! On n'entendait que ces mots sinistres, sortant de la bouche de nouveaux arrivants : *Le village du Breuil est envahi!... Trois maisons ont été renversées à la gare du Mesnil....* Le Cher cependant montait toujours! quelques fissures commençaient à se produire au nord de la levée, notre seule défense, et nous étions tous là, immobiles, impuissants, paralysés, désespérés.

« Tout à coup paraît au loin une masse d'hommes, agitant des mouchoirs, des bâtons, des instruments de travail, et poussant des cris de joie. Ils approchent! c'étaient les habitants de Dammartin qui amenaient.... non, je me trompe, qui apportaient comme en triomphe le jeune Villeneuve! Oh! mon ami, que la science est une grande chose! A ce seul mot.... *un ingénieur!* cette foule se précipite au-devant du jeune homme, et presque à ses genoux! « Sauvez-nous! criaient les « femmes! Commandez-nous! disaient les hommes. » Autour de lui s'élevaient en l'air, pioches, bêches et cognées! Le désordre était égal à l'épouvante!

C'est ici qu'est le danger!... lui disaient les uns en lui montrant l'extrémité nord de la levée! *C'est là que se font les fissures!* disaient les autres en montrant le côté opposé. Le jeune homme, tiraillé dans tous les sens, assailli par mille cris désordonnés, pâle de peur, non de peur physique, mais de peur morale, de peur du danger des autres, fléchissant sous le poids de la responsabilité, courait d'un point à l'autre, faisait réparer quelques brèches, donnait quelques ordres intelligents mais incertains, organisait les ouvriers par escouades, mais en paraissant plutôt les consulter que les commander. Sa voix n'avait pas cet accent d'autorité qui s'impose. Le premier besoin des hommes, dans le péril, est de croire à leur guide; et la première qualité du guide est de croire à lui-même. Les travailleurs, ne se sentant pas soutenus par la conviction de leur chef, hésitaient et s'arrêtaient. Le danger pourtant augmentait sans cesse : à la suite de ces grandes crues d'eau, s'élèvent presque toujours des sortes d'ouragans, qui semblent marcher avec les flots. Notre levée est plantée, dans une partie de sa longueur, de hauts peupliers, dont le vent d'ouest secouait violemment

les cimes et les troncs, et qui, à leur tour, communiquant leur balancement aux racines, agitaient le sol. A mesure que les brèches se réparaient, les oscillations terribles de ces grands arbres, imprimant à la terre des secousses répétées, disjoignaient les travaux de rebouchage. Tout à coup, tomba avec fracas un morceau de la crête de la levée; heureusement c'était du côté de la vallée : un cri de désespoir partit de toutes les bouches!... La catastrophe semblait certaine quand soudain accourt de notre côté le vieux Villeneuve. *Quittez les brèches*.... cria-t-il aux ouvriers. *C'est l'ordre de mon fils !*... On hésite.... Je vous dis que *c'est l'ordre de mon fils!*... répète-t-il d'une voix tonnante !... Prenez vos haches!... Prenez vos pioches! Tout le monde aux arbres!... Abattez les arbres!... » Oh!... comme l'homme se soumet vite à la voix faite pour le commander!... A cet accent, à ce mot sauveur que chacun a compris, *abattez les arbres !*... nous nous précipitons tous sur les troncs, la hache en main! Le vieux Villeneuve, calme, résolu, son fils, non moins énergique mais plus ardent, semblent redoubler la vigueur de nos bras. Chaque coup porte une atteinte profonde à

4

ces arbres immenses! Les troncs vacillent; le vent qui était notre ennemi devient notre auxiliaire. Au lieu d'ébranler les racines, c'est le tronc à moitié ouvert qu'il secoue, c'est la blessure du corps de l'arbre qui s'élargit! Tous ces géants penchent l'un après l'autre et vont tomber! « *Retenez-les!... Retenez-les!* » s'écrie Villeneuve en parcourant la levée à grands pas!... *Écoutez donc la voix de mon fils.... Pas si vite! s'ils tombent brusquement, ils secoueront le sol détrempé. Doucement!... Doucement!... faites-les descendre avec des cordes!... couchez-les!...* » On obéit, et à peine couchés, ces géants nous servent au lieu de nous nuire! Une fois débarrassés de leurs immenses panaches de feuillages et de leurs troncs, les racines s'affermissent comme autant de pieux énormes, dans cette terre qu'elles ébranlaient : la masse même des arbres étendus contient les éboulements; un cri de délivrance succède aux cris d'épouvante, et les bras épuisés de fatigue laissèrent un moment retomber les instruments de travail! Mais le vieux Villeneuve qui venait de se concerter avec son fils, s'écria : « Il n'est pas tant de se reposer. » Le jeune homme, qui semblait métamorphosé depuis que

son père lui servait de contre-maître, reprit d'une voix énergique : « Élevez sur le côté nord un batar-« deau formidable !... Mettez-y tout !... des plan-« ches, des pierres, des poutres, des sacs de terre ! « Ramassez tout ce que jette ou charrie le fleuve ! » On obéit et personne ne sentait plus ni fatigue, ni crainte ! Électrisée par ces deux hommes qui s'électrisaient l'un l'autre, cette foule devient une armée d'élite! deux heures après, toutes les brèches étaient réparées : trois heures plus tard, s'élevait sur la jetée un batardeau d'un mètre, et au coucher du soleil, quand les ingénieurs de Blois arrivèrent enfin à notre aide, ils trouvèrent toute cette population groupée autour de ses deux sauveurs. Il y avait quelque chose de plus touchant encore que l'admiration reconnaissante de cette foule, c'était la vue de ce fils et de ce père, dans les bras l'un de l'autre, et réunis pour toujours désormais par leur héroïque association d'un moment, par leur communauté de courage, de dévouement et de périls.

« Le lendemain, j'éprouvai le besoin de revoir les deux Villeneuve. J'arrivai chez eux vers les quatre heures. La maison me parut en grande agi-

tation. Il venait d'arriver une lettre du préfet pour le jeune homme, qui était occupé à y répondre. Je trouvai le père tout seul dans la salle, où je l'avais vu pour la première fois. La lettre du préfet l'avait jeté dans un état violent. Que contenait donc cette lettre? Il ne voulut jamais me l'apprendre :

« C'est à mon fils de vous le dire! »

« Le jeune homme parut. Quelle différence entre ces deux physionomies! Autant la figure du père étincelait de bonheur et comme d'ivresse, autant celle du fils était recueillie et presque sévère. Il tenait deux lettres à sa main, celle du préfet et sa propre réponse.... Villeneuve, en l'apercevant, courut à lui, lui prit des mains la lettre administrative et me la donna :

« Tenez, monsieur, et lisez! »

« Le préfet écrivait au jeune homme que, sur la demande du conseil municipal, et sur le rapport des deux ingénieurs, à la prière des principaux habitants de la contrée, il allait le proposer pour la croix!

« La croix! mon fils! à vingt-trois ans!... »

« Le vieil ouvrier ne put pas en dire davantage. Puis, après un instant de silence :

« Maintenant, ajouta-t-il, ta réponse!... lis-
« nous la....

« — Ma réponse! dit le jeune homme d'un ton
« très-naturel, mais très-ferme, elle est bien sim-
« ple : je refuse.

« — Tu refuses ! s'écria le père. Pourquoi?

« — Le voici! et je suis sûr que monsieur m'ap
« prouvera. »

« Le jeune homme prit alors la lettre et lut :

« Monsieur le préfet,

« Je ne vous parlerai pas de ma reconnaissance,
« vous la devinez. Mais je ne saurais accepter cet
« honneur, je ne l'ai pas mérité. »

« — Pas mérité ! s'écria le père hors de lui. Sans
« ton travail d'hier, toute la contrée était perdue.

« — Oui, mais *mon* travail, qui l'a fait ? répon-
« dit le jeune homme. Laissez-moi achever, mon
« père !... »

« Il continua sa lettre.

« Je ne l'ai pas mérité. Deux mesures ont tout
« décidé : l'abattage des peupliers et la construction
« du batardeau. Toutes deux sont dues à mon père.»

« — A moi !

« — Laissez-moi donc finir, » reprit le jeune homme en souriant. Et il continua de lire.

« Le courage des travailleurs, l'ensemble des ef-
« forts, l'énergie de la direction ont achevé l'œuvre.
« Efforts, énergie, direction, tout a été dû à mon
« père. J'avais perdu la tête ; cette responsabilité
« m'écrasait, je ne voyais aucun moyen de salut, je
« sentais cruellement combien il y a loin d'un pro-
« jet sur le papier, à un projet réalisé. C'est alors
« que mon père accourut à mon aide, et, en cinq
« minutes, son expérience pratique et son habitude
« de conduire les hommes ont tout prévu, tout pré-
« servé et tout créé ! Je conçois l'erreur des ingé-
« nieurs et des témoins de cette scène ; car pendant
« tout le travail, mon père s'écriait : *Voici l'ordre*
« *de mon fils : Obéissez à mon fils !* La vérité est
« que j'ai obéi et qu'il commandait. Il n'a pas été
« mon contre-maître, j'ai été le sien. Je ne saurais
« donc, monsieur le préfet, accepter le prix d'un
« service que je n'ai pas rendu ; mais si vous croyez
« mes efforts et mes intentions dignes de quelque
« récompense, rendez publique la conduite de mon

« père; que toute la contrée sache que c'est lui qui « l'a sauvée, et j'aurai reçu de vous, monsieur le « préfet, plus que la croix! »

« Le père, oppressé par une foule de sentiments contraires, avait écouté la fin de cette lecture sans avoir la force de l'interrompre; mais à peine le dernier mot prononcé, il se leva vivement :

« Tu n'enverras pas cette lettre! Ce n'est pas « juste! ce n'est pas vrai! Je ne sais pas si c'est « de toi ou de moi qu'est partie l'idée d'abattre « ces arbres; mais ce que je sais, c'est qu'après « ton premier effarement.... Eh! quel brave ne « se trouble pas le premier jour qu'il va au feu? « Tu as retrouvé toute ta force de jugement; c'est « que ton savoir s'est ajouté à mon expérience, « c'est que tu as régularisé les idées confuses qui « me venaient.... »

« A son tour, le fils voulut l'interrompre :

« Ne m'interromps pas! Je prends monsieur à « témoin! Il t'a vu à l'œuvre! il t'a entendu! Re- « fuser la croix! c'est absurde! Songe donc que « je l'aurai, si tu l'as! Enfin, je te le défends! Tu « n'enverras pas cette lettre!... »

« En disant ces mots, il prit la lettre et la déchira.

« Il est trop tard, dit le jeune homme. J'avais « prévu ce qui arrive.... Vous ne déchirez là qu'un « double, la lettre est partie!...

« — Ah ! malheureux! s'écria le père, en tom- « bant anéanti sur un siége, qu'as-tu fait?...

« — Ce qu'il devait! » repris-je en serrant les mains du jeune homme.

« J'aurais pu ajouter :

« Soyez tranquille, il y a des sacrifices qui « comptent! »

« Mais je ne voulus pas troubler, par une espérance de vanité, ce bel exemple de modestie et de tendresse, et je m'éloignai ému et pensif. Voilà mon récit!

— Il m'a ému comme vous, me répondit mon ami, et j'en ferai usage. Ce n'est sans doute qu'un fait très-exceptionnel. On ne saurait compter sur des êtres aussi rares que Villeneuve et son fils, ni sur des inondations et des sauvetages pareils pour ramener les fils aux pères et obvier aux inconvénients de la différence d'éducation, mais la lecture publique d'une telle histoire ne peut que toucher

profondément nos élèves. De plus, j'y entrevois un principe général auquel je n'avais pas songé et dont l'application n'est ni chimérique, ni impossible. Enseigner aux jeunes gens enflés de la science des livres que tout n'est pas dans les livres ; leur faire comprendre que la seule pratique des hommes et des choses donne une supériorité qu'aucune étude théorique ne remplace, et qu'enfin il ne faut pas être trop fier de n'avoir pas encore vécu ! leur prouver que, dans presque toutes les circonstances, graves ou légères, partout où il y a un conseil à recevoir, une direction à demander, leur père, quoique ignorant, reste cependant leur maître et peut devenir leur guide par cela seul que lui, il a vécu ; il y a là tout un ordre d'enseignements utiles et vrais dont votre récit m'ouvre la voie. Je vais plus loin. Béranger, que j'aime toujours à citer, disait ce mot charmant et profond : *La modestie n'est que de l'esprit de comparaison*. En effet, nous ne sommes vaniteux que parce que nous nous comparons aux autres par le point où nous l'emportons sur eux. Pourquoi, en France surtout, l'homme d'esprit, l'homme de savoir, l'homme riche et l'hom-

me noble regardent-ils avec le dédain de la suprématie l'ignorant, le pauvre, l'obscur?... Parce qu'ils ne mesurent la distance qui les sépare de lui, qu'à l'échelle de proportion de la richesse, du savoir ou de la noblesse. Mais combien les plus orgueilleux deviendraient-ils humbles... que dis-je? combien le deviennent-ils, quand tout à coup une catastrophe, une guerre, une révolution, font éclater à côté d'eux, et parfois pour eux, le dévouement de cet ignorant, l'énergie morale de ce travailleur obscur, la richesse de cœur de ce pauvre! Alors la vérité se fait jour, l'équilibre se rétablit, et l'orgueil paraît ce qu'il est, le plus aveugle et le plus niais de tous les vices! Eh bien! je veux apprendre à nos enfants cette grande loi des compensations morales! Je veux leur enseigner à respecter dans l'être le plus humble les vertus cachées, et dans leur père les qualités qu'ils n'aperçoivent pas! Les torts du cœur ne sont souvent que des torts d'intelligence. L'homme, la plupart du temps, ne fait le mal que parce qu'il ne voit pas le bien. Le jour où les jeunes gens penseront que leur père, qui ne sait pas lire, vaut mille fois plus qu'eux peut-être par la force de l'âme, le

jour où ils comprendront que le savoir n'arrive qu'en troisième ou quatrième ordre sur l'échelle des supériorités, le jour où ils seront convaincus que Dieu compte plus tel être humble qui ne se compte pas, que tel illustre qui est tout rempli de lui-même; ce jour-là, l'intelligence seule de l'enfant suffira à le défendre de l'ingratitude. Voilà les pensées que votre récit a dessinées plus nettement en moi! Voilà ce que je vous devrai pour mon enseignement.

— Eh bien, répondis-je en souriant, payez votre dette. Dites-moi votre projet, votre remède contre le mal qui nous inquiète tous deux.

— C'est plus qu'un projet. Notre position, à nous directeurs d'écoles professionnelles, diffère essentiellement de celle des proviseurs de lycée ou des chefs d'institution. Tout autres sont nos relations avec les parents et avec les enfants, car tout autre est leur rang social. Une fois sorti du collége ou de la pension, le jeune homme de famille riche ne conserve plus en général avec ses maîtres que de vagues rapports de gratitude et de bienveillance. Sa fortune et sa famille lui sont une aide suffisante pour faire son chemin. Nos élèves,

au contraire, n'ont jamais autant besoin de nous que quand ils ne sont plus avec nous. Sans cesse ils recourent à notre appui, à nos recommandations; sans cesse leurs pauvres parents viennent nous dire : « Monsieur, *nous n'espérons qu'en vous!* » Notre influence se prolonge donc sur nos élèves fort au delà du temps des études. Eh bien, c'est cette influence que j'ai essayé de régulariser et de fortifier au profit des vertus domestiques menacées. J'ai créé entre tous les anciens élèves une association qui est à la fois un conseil de patronage et un conseil de surveillance pour les plus humbles. Sous le regard de ces protecteurs, les pères n'osent plus être grossiers, les fils n'osent plus être ingrats, et l'accès que me donne notre association dans toutes ces âmes et dans toutes ces destinées me permet de moraliser les unes et de diriger les autres. Certes, c'est là un bien faible moyen d'action sur les mœurs de notre époque; mais mon expérience m'a appris qu'il ne faut jamais se décourager d'un effort vers le bien public, parce que cet effort semble disproportionné avec son but. En réalité, les grandes influences générales ne se composent que des petites actions

particulières. La contagion du bien n'est pas moins réelle que celle du mal; le père qui élève son fils comme vous tâchez d'élever le vôtre devient un chef d'institution, car bien des âmes profiteront peut-être de ses leçons, sans qu'il le sache, et un obscur maître d'école comme moi devient à sa façon un ministre de l'instruction publique. Ceci soit dit, non pour nous enorgueillir, mais pour nous encourager. Adieu, j'entends la cloche. C'est l'heure de mon cours de morale usuelle. Je vais raconter à mes élèves l'histoire de Villeneuve. »

Je m'éloignai en me disant :

« J'ai trouvé encore un homme. »

DU DEVOIR ET DU DROIT DES PARENTS

DANS LA QUESTION RELIGIEUSE.

I

Autrefois la croyance commune constituait dans la famille une force, une discipline, un lien de plus. Partout les pratiques religieuses étaient ou un acte de foi, ou une habitude, ou un calcul, ou une contenance. Tout le monde croyait ou tout le monde voulait avoir l'air de croire : les indifférents ne se dérobaient pas plus que les fidèles à l'usage

des sacrements. Dans toutes les classes de la société, un certain nombre d'habitudes religieuses réunissaient chaque jour tous les membres de la famille dans un même sentiment de reconnaissance pieuse et d'adoration. Tous les repas, les plus somptueux comme les plus humbles, étaient consacrés par la récitation à haute voix du *Benedicite* et des *Grâces*. La lecture de l'ancien et du nouveau testament faisait partie des plaisirs ainsi que des devoirs communs, et pour moi je ne me représente pas de spectacle plus touchant que celui du père ou de l'aïeul, rassemblant autour de lui, après la journée finie, tous les hôtes de la maison, enfants, amis, serviteurs, et, debout au milieu d'eux, laissant tomber sur tous ces fronts la bénédiction de la prière du soir. C'était l'heure des repentirs, des tendres remontrances, des réconciliations; il y avait là une admirable communion des âmes en Dieu.

Aujourd'hui ces usages n'existent plus qu'à l'état d'exception. Il y a encore des familles religieuses, il n'y a guère plus de religion de famille que de religion d'État.

Dans les classes bourgeoises et populaires, les

femmes continuent presque seules les pratiques de piété ; si elles y amènent les hommes, ce n'est qu'en les y assujettissant. Quand les maris sont faibles, ils cèdent et font leur salut malgré eux et en grondant tout bas. Quand ils sont maîtres, ils résistent et mêlent parfois la raillerie à la résistance. Quand ils sont sensés et fermes, ils demandent l'église libre dans la famille libre : chacun des époux vit à sa guise ; la femme fait maigre, le mari fait gras ; la femme va à la messe, le mari n'y va pas ; les exercices religieux deviennent comme une des fonctions du ménage, la maîtresse de la maison les suit pour toute la maison.

Je ne parle que des ménages où les maris sont indifférents et les femmes raisonnables. Mais il n'en va pas ainsi entre mari philosophe et femme dévote. Deux principes sont là en présence : lorsque le mari attaque ce qu'il appelle la superstition de sa femme, il parle au nom d'une idée supérieure qu'il croit avoir de la création ; son incrédulité est une croyance. La femme irritée et peut être conseillée, traite cette croyance d'athéisme, car pour elle il n'y a qu'une foi. De là des dissentiments féconds en tempêtes ; les femmes, ordinairement si

indifférentes à la politique, s'y jettent avec passion dès que la politique devient de la religion. Leur sainte colère enveloppe alors tous les grands principes de la société moderne dans ses anathèmes : elles prononcent de véritables encycliques.

Élevés au milieu de ces conflits, les enfants se partagent entre le père et la mère : les pères incrédules tiennent à ce que leurs fils fassent leur première communion. Il est vrai que la cérémonie terminée, ils ajoutent volontiers : *Allons! voilà une bonne chose de faite!* comme s'il s'agissait de la conscription ou de quelque autre corvée dont on est charmé d'être délivré, et à laquelle on ne se laissera plus reprendre. La jeunesse venue, les filles s'attachent chaque jour davantage aux principes maternels; les pères, loin d'y faire obstacle, s'en réjouissent; les plus affermis dans le scepticisme auraient horreur de voir leur fille incrédule; ils sentent confusément que la piété n'est un si charmant ornement pour la jeune fille, que parce qu'elle sera un jour la plus sûre consolation et le plus ferme soutien de la femme. Quant aux fils, leur séjour au collége et l'exemple de leur père à la maison, amortissent généralement bien vite ce

que les habitudes de leur enfance leur ont laissé de ferveur : aussi, quand leurs études terminées les ramènent définitivement dans la famille, ils y apportent trop souvent un esprit de doute, commode aux passions, et par conséquent fort incommode pour les parents.

Il y a cependant de nombreuses et éclatantes exceptions à cette règle. Dans les familles aristocratiques surtout, la tradition a perpétué les habitudes de piété, tantôt comme une conviction, tantôt comme une dernière distinction de la noblesse. tantôt même comme une opinion politique. Leurs sentiments religieux sont une sorte de drapeau qui, comme tout drapeau, représente un souvenir et peut-être une espérance. La croix, pour eux, n'est pas seulement un signe de rédemption, c'est parfois un signe de restauration. Dans cette classe se recrute cette jeune et ardente armée de fervents catholiques, qui se rallient au nom de saint Vincent de Paul, s'intitulent hardiment fils des croisés, et sonts prêts, en effet, à toute croisade par la parole, par la plume, ou par l'épée.

II

Je n'appartiens à ce monde de l'aristocratie, ni par ma naissance, ni par mes principes.

Je suis déiste. Je dis déiste et non pas panthéiste ou libre penseur. Mon déisme n'a rien de commun avec un athéisme déguisé ou mitigé ; ce n'est pas une croyance vague en une puissance plus vague encore, une foi de complaisance ou d'indifférence, que l'on traduit volontiers par : Je crois à quelque chose. Croire à quelque chose, cela équivaut presque à ne croire à rien. Peu importe que votre intelligence accepte, pour se tirer d'embarras en face des problèmes de l'univers, une espèce de cause première, si du reste cette cause n'a et ne peut avoir aucune influence ni sur vos pensées ni sur vos actions, ni sur votre cœur ni sur votre vie. Tel n'est pas mon sentiment. Je ne

crois pas seulement à quelque chose; je crois à quelqu'un. Je crois à un Dieu personnel, distinct du monde, créateur du monde, gouverneur du monde. Je crois à l'immortalité humaine, c'est-à-dire à la persistance de notre personnalité après la mort. J'ai foi enfin à la peine comme à la récompense, et les doctrines du christianisme me paraissent divines, mais je ne vais pas au delà.

Que le Christ ait été l'envoyé de Dieu, je n'en doute pas : mais qu'il soit Dieu lui-même, voilà ce qui dépasse ma compréhension. Voilà le point où s'arrête invinciblement ma raison.

Aucun enfant n'a cependant été élevé plus religieusement, je dirai même plus catholiquement que mon fils; voici pourquoi :

J'ai toujours éprouvé une vive répulsion pour le matérialisme. Aujourd'hui j'en ai peur. Le matérialisme n'a longtemps représenté qu'une opinion exceptionnelle, timide, et qui ne s'avouait qu'à demi; puis il a passé à l'état de doctrine scientifique, et, comme tel, il a réclamé, ce qui était son droit, sa place dans la philosophie. Aujourd'hui il entre dans le domaine politique, et il y entre en maître. « Le matérialisme et la liberté,

« dit-il, ne font qu'un : Seul, le matérialisme est
« la négation complète de toutes les espèces de
« droits divins ; seul, il proclame l'affranchisse-
« ment absolu de toutes les superstitions cléri-
« cales ou monarchiques. Tous les croyants sont
« despotes et tous les despotes sont croyants. Un
« républicain sincère et conséquent est nécessai-
« rement athée, car Dieu est le tyran du ciel. »

Armé de ces sophismes, le matérialisme devient à la fois fanatique comme une secte et absolu comme un parti. Il prétend s'imposer à tous les démocrates comme un des articles de leur credo; il dénonce au blâme public les républicains qui font un acte de croyance; il entre dans les maisons pour voir ce qui s'y passe et livrer à la risée ce qui s'y fait; il accuse d'infidélité politique le démocrate qui fait consacrer son mariage par un prêtre ou élève son fils dans la religion de sa femme. Il traite de félons les libres penseurs qui n'astreignent pas à leur opinion leur fils, leur belle-fille, voire même leur petit-fils, et il nous montre ainsi le spectacle étrange de sceptiques devenus aussi persécuteurs au nom du scepticisme qu'on le fut jadis au nom de la foi! Le monde a vu jadis

la folie de la croix ; nous assistons à la folie de l'incrédulité. Une telle aberration me révolte d'abord comme père, à cause de l'empire qu'elle aspire à prendre et qu'elle prend sur la jeunesse ; puis comme démocrate, car, dans ma conviction, le matérialisme est la mort de toute liberté comme de toute vertu publique.

Entendons-nous cependant : je ne suis pas de ceux pour qui tout athée est toujours un pervers et un mauvais citoyen. J'ai vu plus d'un homme de bien, nier Dieu et se dévouer sans réserve à ses semblables et à son pays. J'avouerai même que quand que je rencontre un de ces êtres rares, pour qui la vie humaine n'est qu'une combinaison de molécules, la mort qu'une dissolution d'atomes, et qui cependant agissent comme si toutes leurs actions avaient Dieu pour juge et l'éternité pour récompense, je ne puis me défendre de les honorer à double titre. Leurs vertus ne sont pas comme les nôtres plus ou moins usurières ; ils ne placent pas leurs bonnes actions à intérêts payables dans l'autre vie ; ils font le bien uniquement pour le bien, et la seule vertu théologale qu'ils pratiquent me semble d'autant plus admirable qu'elle n'a pas

comme soutien dans leur cœur ses deux célestes compagnes ; pour eux, la foi et l'espérance ne sont pas les sœurs de la charité.

Mais, plus je rends justice à ces âmes d'une force et d'une droiture singulière qui peuvent marcher à la vertu sans autre soutien que l'idée de vertu, plus je reste persuadé qu'en règle générale, notre espèce n'a pas trop de tous les secours humains et surhumains pour soutenir la lutte contre nos mauvais penchants et s'affermir dans les bons; plus je m'assure que ni les individus ne peuvent être vertueux, ni les peuples ne peuvent être libres s'ils ne sont pas croyants.

Je n'en veux pour preuve que l'exemple même de ces honnêtes athées. Ce sont de vrais amis de la liberté, mais ce sont de faux matérialistes.

Ils ont beau nier Dieu; ils ont beau même ne pas le comprendre, ils n'en sont pas moins des croyants à leur manière. En effet, on ne peut pas être libre sans croire au moins à la liberté. Or, qu'est-ce que croire à la liberté? Est-ce croire seulement à sa liberté à soi ; c'est-à-dire est-ce croire à la toute-puissance de sa volonté, à la légitimité de ses passions, à la sainteté de ses appétits? Évidemment,

non ! c'est croire aussi à la liberté d'autrui, c'est-à-dire au droit; au respect pour autrui, c'est-à-dire au devoir; à la reconnaissance du bien d'autrui, c'est-à-dire à la justice; à la compassion pour les maux d'autrui, c'est-à-dire à la bonté. Mais croire à tout cela n'est-ce pas reconnaître quelque chose d'immatériel, d'inaccessible à nos sens, d'inexplicable à notre raison? Où cela s'aperçoit-il, le devoir? Quelle forme cela a-t-il, le droit? Où est-ce logé, la justice? Combien cela pèse-t-il, la bonté?

Ces vertueux incrédules raillent la métaphysique comme une folie; ils traitent de superstition la foi du croyant à un être infini, créateur et gouverneur du monde. Mais ne sont-ils pas mille fois plus métaphysiciens et plus superstitieux encore, eux qui croient à des abstractions, qui adorent des notions, et qui font présider de vaines formules au gouvernement de leur vie? Si le spiritualiste, en ordonnant sa conduite sur l'espoir de plaire ou la crainte de déplaire à un être infini qui peut le punir ou le récompenser, fait un acte absurde, combien sont plus insensés ceux qui se dévouent, se sacrifient, souffrent, vivent et meurent.... Pour-

quoi? pour des non-êtres, pour des non-choses, insensibles, aveugles, inertes, ne pouvant rien ni sur eux, ni pour eux, ni contre eux, et qu'ils établissent cependant sur une espèce de trône en dehors du monde et au-dessus du monde, comme les régulatrices immuables et suprêmes du destin des sociétés humaines. Que parlent-ils du fol amour des croyants pour le merveilleux et le surnaturel? Les véritables croyants au merveilleux ce sont eux; les véritables amants du surnaturel ce sont eux; car ils ont un credo mille fois plus mystique que le nôtre. Après tout, quelle différence les sépare de nous tous, qui nous proclamons spiritualistes? Nous reconnaissons un être suprême comme l'assemblage de toutes les idées de justice et de bonté, et eux ils ne reconnaissent pas l'être, mais ils adorent toutes les perfections dont il se compose. Les attributs de Dieu leur sont sacrés comme à nous; ils ne nient que Dieu lui-même; en d'autres termes, ils nient Dieu, mais ils honorent le divin, c'est-à-dire quelque chose qui est supérieur à à l'homme et en dehors de l'homme. Qu'est-ce que cela? Un degré de plus ou de moins dans la même croyance, un pas de plus ou de moins sur le même

chemin; la simple distance du concret à l'abstrait. Qu'importe qu'ils n'obéissent pas à la même voix s'ils obéissent aux mêmes lois? Qu'importe qu'ils donnent un autre nom aux principes de leur vie, s'ils ont les mêmes principes? Ce n'est pas entre eux et le spiritualisme qu'est le dissentiment, c'est entre le matérialisme véritable et eux qu'il y a un abîme! Là, pas d'accord possible, pas d'alliance qui ne soit un mensonge! Le catholique ou le protestant qui croit au Christ, le déiste qui croit à Dieu, le libre penseur qui croit aux principes éternels, sont des habitants de la même maison; ils logent à des étages différents; leurs regards embrassent des zones différentes de l'horizon, mais la demeure est la même, et il y a dans cette demeure un escalier secret qui, semblable à l'échelle de Jacob, relie entre eux les trois étages, en les dirigeant tous trois vers le ciel. Mais quant au matérialiste véritable, au matérialiste absolu, c'est un homme d'un autre pays, d'une autre race; il a un autre soleil, et le sol de sa lointaine et froide patrie ne connaît pas les fruits naturels de la terre des croyants. Il faut réduire les paroles à leur vrai sens. Qui dit matérialisme dit forcément négation

de tout ce qui n'est pas matière ; par conséquent négation de tout ce qui est pure idée, par conséquent négation de tout principe abstrait, et de toute loi morale, par conséquent négation de toute liberté. Que la petite partie de matière grise que j'ai dans le crâne et qu'on appelle mon cerveau, produise en moi des idées et des sentiments qui soient les mobiles immatériels de mes actes à moi, de mes faits à moi, j'ai bien de la peine à le comprendre!... mais que ce même cerveau puisse produire des idées générales, c'est-à-dire des idées destinées à servir de règles aux autres hommes, imposant des devoirs absolus aux autres hommes, voilà ce que je ne comprendrai jamais ; voilà ce qui révolte tout ce que j'ai de raison! Un peu de moelle épinière prolongée ne saurait sécréter des principes. Le jour où Montesquieu a dit : « Toute république doit avoir pour fondement la vertu ; » il a banni le matérialisme de la république. Il faut que les nations modernes soient croyantes pour être libres ; car la liberté n'est la liberté que si elle reste la plus profonde des croyances et la plus pure des religions, la croyance au droit et la religion du devoir.

Du reste, il est une manière décisive de juger de la valeur d'une doctrine, c'est de la supposer triomphante. Hé bien! qu'on suppose que soudainement, en une seconde, le matérialisme devient le partage, non pas de quelques intelligences plus ou moins raffinées, mais l'opinion de tous les hommes. Qu'on suppose que la foi disparaît du monde entier, en un instant, qu'on souffle dessus comme sur un flambeau. Quelle nuit! quel froid! quelle aridité! Ce ne sont pas seulement les lampes des sanctuaires qui s'éteignent, c'est tout ce qui brille ou brûle dans l'âme humaine, qui meurt. Le mot âme humaine, lui-même, disparaît! Plus d'imagination, plus de poésie, plus de prière, plus de loi morale! Plus de regards levés au ciel! plus de ciel! En qui l'opprimé espérera-t-il? A qui le malheureux s'adressera-t-il? Vers qui le juste se tournera-t-il? Sur qui l'innocent jurera-t il? L'histoire d'Amérique nous offre à ce sujet un fait saisissant. Un Américain se présente comme témoin devant le tribunal. Le président lui défère le serment ordinaire : « Jurez-vous devant Dieu de dire toute la vérité? — Je ne puis jurer devant Dieu, répondit-il, car je ne crois pas à Dieu!...

— Sur quoi donc jurez-vous?... répondit le président, sur vous-même ?... Retirez-vous ! La justice ne peut accepter votre témoignage, car qui témoigne pour vous? Nul n'a droit d'être cru par les autres hommes s'il n'a un répondant qui soit supérieur à l'homme! » Frappé de cette profonde parole, convaincu qu'aujourd'hui plus que jamais une forte discipline religieuse (catholique ou protestante, peu importe) est le fondement de toute éducation solide, j'ai élevé mon fils dans le catholicisme!

III

Mon dessein a rencontré au début une vive résistance de la part de mon ami le plus cher.

Esprit austère et absolu, déiste sincère comme moi, mais ardent adversaire du catholicisme, il voyait une faiblesse dans mon intention de faire baptiser mon fils?

« Crois-tu au dogme catholique, m'a-t-il dit. Crois-tu à l'efficacité du baptême catholique? Non! hé bien, alors toute participation aux cérémonies catholiques n'est de ta part qu'une concession et qu'une hypocrisie.

— De ma part, de ma part, répondis-je avec irritation. Est-ce qu'il s'agit de moi?

— Hé bien, s'il s'agit de ton fils, répliqua-t-il vivement, de quel droit lui imposes-tu une religion à laquelle tu ne crois pas?

— Et de quel droit lui imposerais-je une religion à laquelle je crois? répondis-je.

« C'est attenter à sa liberté religieuse, que de le jeter sous le joug d'un dogme qui pèsera peut-être sur lui toute sa vie.

« C'est attenter, à la fois, à sa liberté religieuse et à sa liberté sociale, que de lui imposer une religion exceptionnelle qui le mettra en dehors et presqu'au ban de la société.

« Au ban! au ban.

« Je n'exagère rien, notre monde est fait de telle sorte, qu'il pardonne à un homme de quitter toute pratique religieuse et qu'il ne lui pardonne pas d'y avoir toujours été étranger. Une jeune

fille qui acceptera sans hésiter la main d'un homme qui ne communie plus, repousserait celui qui n'a jamais communié. La qualité de libre penseur n'est pas un obstacle à votre avancement dans le monde; mais que de répugnances accueilleront l'homme qui n'a pas été baptisé ! Ton puritanisme s'en indigne, je le conçois; tu n'a pas de fils! mais si tu étais père, tu saurais que la tendresse paternelle a pour devoir et pour droit d'embrasser dans sa sollicitude l'avenir comme le présent, la vie terrestre comme la vie céleste. Que répondrais-je à mon fils, le jour où il me demanderait de quel droit, pour satisfaire aux exigences de mes opinions personnelles, j'ai fait de lui une sorte de paria? »

Mon ami, qui est un homme de sens, baissa la tête en murmurant à demi-voix :

« Au point de vue terrestre, tu as peut-être raison; mais au point de vue moral....

— Au point de vue moral, j'ai mille fois plus raison encore!... Tu crois comme moi que les sentiments religieux sont le fondement de toute éducation solide. Hé bien! il ne suffit pas à l'enfant d'avoir une religion, il lui faut une religion qui

ait un culte. Or le déisme n'en a pas. Les hommes de notre âge peuvent peut-être s'élever jusqu'à Dieu par le seul mouvement de l'âme, et sans aucun intermédiaire extérieur. L'enfant ne le peut pas. La vie physique est trop puissante chez lui! le monde du dehors est trop enivrant pour lui! L'enfant est tout yeux, tout oreilles, toute sensation! Les sentiments et les idées n'entrent dans son cœur que par les portes toujours ouvertes de ses sens : Il a besoin pour sortir de cette terre et monter jusqu'à son auteur, de tous les secours de cette terre! Eh bien, de toutes les religions, la religion catholique est celle qui répond le mieux à ce besoin. Ses cérémonies enchantent les yeux des enfants, ses chants élèvent leur imagination, ses prières publiques touchent leur cœur, ses sacrements soutiennent leur faiblesse. La succession continue des pratiques de chaque jour, mêlant Dieu à tous les actes de leur vie, le leur rend présent, visible, en fait pour eux un être réel auquel ils se confient. Toi et moi nous ne serions pas peut-être spiritualistes, si nous n'avions pas été élevés par le catholicisme. Enfin un dernier motif me détermine. Je ne suis pas seul maître de mon

fils. Sans parler de sa famille qui se révolterait contre moi si je l'excluais ainsi de la société religieuse, il y a dans le monde un être à qui il appartient autant qu'à moi, sa mère!

— Soit! mais il t'appartient autant qu'à elle?

— En cas de dissidence de foi entre les parents, il faut nécessairement choisir l'une ou l'autre croyance.

— Pourquoi choisir celle de la mère?

— Parce que la mère est plus croyante, parce que tout enseignement a besoin d'ordre, de suite. et l'enseignement religieux plus que tout autre. C'est là principalement que se fait sentir la nécessité et le bienfait des efforts continus; et je ne sais aucun mot qui exprime mieux ce qu'il y a de salutaire pour l'âme dans l'accomplissement régulier des devoirs, que ce mot charmant, profond : *les habitudes pieuses*. Or, ces habitudes, qui les donne à l'enfant? Qui les entretient en lui? La mère seule. C'est elle qui lui apprend le nom de Dieu, c'est elle qui joint ses mains pour la prière, c'est elle qui le conduit à l'église ou au temple. Nous sommes, nous, trop oublieux des choses du ciel et trop occupés des choses de la terre pour

nous vouer à cette mission. Nos travaux, notre profession, nos plaisirs nous attirent au dehors et nous absorbent au dedans. Enfin, notre bouche ne connaît pas ce langage à la fois simple, familier et persuasif qui semble naturellement couler des lèvres des mères, comme le lait coule de leur sein.

« Je ferai donc mon fils catholique, parce que sa mère est catholique ; si elle avait été protestante, je l'aurais fait protestant. »

Mon ami, après m'avoir écouté en silence, me dit :

« L'avenir nous apprendra qui a eu raison de nous deux. Un dernier conseil seulement. Veille sur ta femme. J'ai peur des mères dans les questions religieuses. »

A ces mots, il s'éloigna. Je ne tins nul compte de son avis, et j'eus lieu longtemps de m'en applaudir.

IV

Ma femme est née pieuse. Ses souffrances habituelles ont changé sa piété en ferveur, et sa ferveur passa dans l'âme de Maurice, dont l'imagination passionnée a besoin de l'austérité et de la poésie des idées religieuses. Je ne pouvais me défendre d'une sorte d'émotion en voyant la manière dont elle lui enseignait l'Ancien Testament. Elle ne se contentait pas de ces plats abrégés, qui, sous prétexte d'émonder les admirables histoires hébraïques, les dénaturent et les prosaïsent ; non! elle le faisait boire à la source même, se servant toujours du texte précis ; en conservant la couleur, la vivacité de trait, l'originalité pittoresque ; en écartant légèrement et adroitement quelques détails peu convenables pour l'enfance, y mêlant enfin avec un art qui était encore de la tendresse,

des fragments de psaumes, ou quelques unes de ces paroles profondes des prophètes, qui jettent dans l'esprit des germes immortels d'idées ou de sentiments. Personne, qui n'ait remarqué que dans les grandes circonstances de la vie, ces phrases de la Bible se réveillent tout à coup dans notre mémoire et arrivent sur nos lèvres, comme autant de consolations, de conseils, d'enseignements. Le discours s'en éclaire, l'âme s'en fortifie, et quand je voyais ma femme imprégner ainsi le cœur de Maurice de ces fécondes paroles, je pensais aux mères chrétiennes des premiers siècles, à la mère de saint Basile, qui mettait l'Évangile dans les mains de son fils, à peine âgé de trois ou quatre ans, afin, disait-elle, qu'il apprît à le palper avant de le lire, et que le divin livre entrât en lui, par tous les sens.

Quand vint pour mon fils l'époque de la première communion, sa mère redoubla d'ardeur. L'impression qu'en reçut Maurice fut profonde. Un de mes amis, grand Voltairien, me dit un jour : *Je ne sais pas comment s'y prennent ces gueux de calotins, mais mon fils, depuis qu'il se prépare à la première communion, travaille mieux, nous aime mieux...*

c'est incroyable! J'ai transcrit ces mots dans leur vulgarité, parce qu'aucun n'aurait exprimé aussi énergiquement l'heureuse métamorphose qui s'opère dans l'âme d'un enfant, par son initiation aux idées religieuses. Mon fils aussi, sous cet empire, devient à la fois plus ferme et plus tendre. Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai, quand la veille de la cérémonie il entra dans mon cabinet, et me demanda d'une voix troublée de lui pardonner tous les chagrins qu'il m'avait causés.

« Eh! de quels chagrins parles-tu, mon pauvre enfant? je ne t'ai jamais dû que des joies.

— Si! si! reprit-il, je sais bien que je t'ai souvent affligé par ma paresse, par mes colères; je n'ai pas répondu comme je le devais, à tous tes soins pour moi, mais je me corrigerai, je te le promets. »

Mon émotion se devine. Cette émotion se changea en embarras, quand il me pria de le bénir. Je ne savais comment m'y prendre. Nous avons perdu la pratique et le goût de ces anciennes habitudes de famille. Je me contentai de l'embrasser le plus tendrement que je pus, et cette bénédiction en valait sans doute bien une autre; mais cette

circonstance me fit comprendre et regretter en certains cas la différence de l'ancien temps et du nôtre. Une sorte de gravité religieuse ajoutait parfois alors à la tendresse des relations domestiques un caractère de sainteté qui nous fait défaut. Nous ne sommes plus que des pères aujourd'hui ; un père d'autrefois, quand il bénissait, avait quelque chose de Dieu lui-même.

La première communion terminée, ma femme désira faire suivre à son fils le catéchisme de persévérance. J'y consentis, non sans quelque hésitation ; mais la seconde année, un fait étrange vint me montrer le péril de ma condescendance, et me rappeler le mot de mon ami : « J'ai peur des mères dans les questions religieuses. » Au sortir d'un sermon sur les peines éternelles, Maurice courut, tout hors de lui, se jeter dans les bras de son plus cher camarade, qui était protestant, et le supplia ardemment d'embrasser la religion catholique. Son ami répondit à ces étranges instances par des refus et des moqueries. Mon fils redoubla de prières, et à ses prières se mêlaient des larmes, des sanglots ! il voyait déjà son ami damné ! Ses larmes ayant échoué comme ses sup-

plications, il se précipita sur son camarade avec fureur, fureur pleine de tendresse, et le battit tant qu'il eut de force, pour le contraindre à se convertir.

Cette exaltation fanatique, cette impétuosité aveugle me firent peur. Je déclarai à sa mère que je ne voulais plus de catéchisme de persévérance, elle ne résista pas à ma volonté. Tout redevint calme à la surface du cœur de Maurice. J'oubliai cette sorte d'accès de fièvre religieuse qui peu à peu ne m'apparut plus que comme un accident, une bizarrerie dont il fallait plutôt sourire que trembler, et j'entrai dans cet état de confiance endormie où vous jette la monotonie successive des habitudes journalières. Tout à coup, au bout de deux ou trois ans, un fait nouveau m'arracha à ma quiétude, me fit ouvrir les yeux sur ce qui se passait autour de moi, me montra tout le chemin que ma femme avait fait dans la pratique des idées religieuses et tous les pas qu'elle y avait fait faire à mon fils. A mon foyer même, à côté de ma femme et de Maurice, s'était, je ne dirai pas glissé, mais introduit peu à peu un étranger que je ne pouvais m'empêcher de craindre. Leur ami le plus intime était un prêtre. C'est l'abbé Lauriel.

V

Notre époque a vu naître une génération de jeunes et nobles esprits, dont Lacordaire est le maître, dont Ozanam est le modèle, et qui, laïques ou prêtres, professeurs ou prédicateurs, poursuivent sincèrement l'alliance de la religion et de la liberté. Éloquents, instruits, généreux, ils ne réclament pour l'Église que la première place à la tête de la civilisation; ils défendent comme nous toutes les grandes causes; ils soutiennent avec nous les droits de la science; ils s'associent à nous en faveur de la Pologne et de la Hongrie; ils ont combattu à côté de nous contre l'esclavage : on dirait nos alliés.

Dans cette élite figure au premier rang le jeune abbé de Lauriel. Il possédait tout ce qui attache au monde; sa naissance était presque illustre; sa

fortune considérable, sa jeunesse pleine de grâces et d'espérances. Il a tout sacrifié pour entrer dans les ordres, et si j'ajoute que chaque jour il lui faut triompher héroïquement d'une santé détruite; qu'il traîne impitoyablement un corps débile, long et mince, à travers toutes les austérités de la vie religieuse et toutes les fatigues de la vie de direction; qu'enfin cet ensemble de vertus et de talents est encore relevé par une élégance native qu'il tient de sa race et qui se retrouve jusque sous sa soutane noire, on comprendra sans peine quel peut être son empire sur les imaginations jeunes et enthousiastes. Le hasard l'ayant mis en relations avec ma femme et avec mon fils, il s'est singulièrement attaché à eux, à cause des souffrances de la mère et de la candeur de l'enfant. Il occupe une grande place dans leur vie. Mon fils en l'aimant, croit m'aimer encore. Heureux de retrouver sur des lèvres qu'il regarde justement comme saintes, les idées de liberté dont je l'ai nourri, il se livre à cette direction nouvelle avec une ardeur qu'il confond avec sa reconnaissance pour moi !... Et pourtant, sans s'en apercevoir, il va de moi à lui; je ne dirai pas qu'il s'éloigne, mais il se partage, je ne

règne plus seul dans son esprit; j'en souffre un peu, non par jalousie, je n'ai jamais prétendu former cet enfant pour moi seul; mais j'ai peur; si pure que soit cette influence, elle m'effraye. L'abbé Lauriel appartient à l'ordre des Jésuites.

Pour les hommes de ma génération, le mot jésuite est toujours un sujet de terreur. En vain évoquons-nous toutes les grandes et saintes figures qui, dans le passé et dans le présent, ont honoré et honorent encore l'ordre de Loyola; nous sommes toujours sous le coup des leçons de Pascal. Pour nous, jésuite veut toujours dire manége, intrigue, marche tortueuse, ambition hypocrite. Nous croyons volontiers les Jésuites capables de tout et nous ne leur savons gré de rien, pas même d'avoir été les maîtres de Voltaire. S'il nous fallait ranger Tartufe dans un ordre religieux, nous dirions : c'est un jésuite.

Autre motif d'inquiétude! Depuis que ma sollicitude est éveillée, j'observe ma femme et mon fils, j'ai l'œil ouvert sur leurs entretiens et leurs lectures. Elle ne nourrit cette imagination de dix-huit ans que d'ouvrages d'idéale et mystique piété. Elle lui apprend l'histoire de Port-Royal, elle lui

raconte avec enthousiasme la conversion de la famille Arnauld, et il y a quelques jours, la porte de mon cabinet étant entr'ouverte, je l'entendis qui disait à Maurice avec une sorte d'exaltation extatique : « Pour moi, la plus heureuse des mères est la mère de saint François de Sales, car sur son lit de mort elle reçut des mains de son fils les derniers sacrements, et enfantée à la vie éternelle par celui qui lui devait la vie terrestre, elle eut l'ineffable douceur de mourir en lui donnant les deux plus doux noms de ce monde en l'appelant à la fois, mon fils et mon père! »

Quel est son but en parlant ainsi à cet enfant? Rêverait-elle pour lui la vie sacerdotale? L'abbé Lauriel serait-il de moitié dans ce désir? Rien de plus rare aujourd'hui, je le sais, que la vocation ecclésiastique; mais l'abbé Lauriel n'avait que seize ans quand la sienne s'est révélée; cet exemple vivant et aimé agit sur mon fils comme une séduction toujours présente. L'abbé y joint les grâces calines de l'ordre auquel il s'est affilié. Mon parti est pris. Je vais trouver l'abbé Lauriel, il est temps de reprendre mon rôle de père.

VI

Je sors de chez le jeune ecclésiastique, je lui ai exposé franchement mes craintes et mes soupçons....

« J'ai peur de vous, lui ai-je dit, peur de vos vertus mêmes. Il n'entre pas dans mes desseins sur cet enfant de le consacrer à l'état ecclésiastique!... » L'abbé s'étant récrié à ce mot : « Laissez-moi achever, lui ai-je dit. Si une vocation véritable le poussait vers le sacerdoce, j'en souffrirais, je ne m'y opposerais pas, il est son maître. Mais ce n'est pas à dix-huit ans qu'un tel mouvement de cœur peut être vrai. Mon fils ne sait pas encore ce qu'il est, comment saurait-il ce qu'il sera? hé bien! j'ai peur que vous ne l'entraîniez à ce que je regarde comme sa perte. Entendons-nous bien! Je ne vous accuse pas de le séduire, mais votre exemple le sé-

duit, vos mérites le séduisent, et je viens à vous, honnête homme, vous dire: Au nom même de sa vocation, s'il doit en avoir une, ne l'attirez pas à vous ! »

Le jeune prêtre demeura quelques instants silencieux et la tête baissée, comme un homme qui réfléchit; puis, venant à moi:

« Je vous remercie de votre confiance, je la mérite. Mais votre prévoyance vous a trompé : les sentiments religieux de votre fils peuvent, en effet, jeter quelque trouble dans vos rapports avec lui; mais ce trouble n'est pas celui que vous craignez. Il n'a nul désir de se vouer à l'état ecclésiastique; s'il l'avait, je le combattrais, sa voie n'est pas de ce côté.

— Quel autre désaccord prévoyez-vous donc entre lui et moi?

— Pardonnez-moi de ne pas vous le dire. Sorti de ma bouche, cet avertissement pourrait ressembler à une prière, à une séduction, et ces sortes de conduites me répugnent d'autant plus qu'on en accuse volontiers notre ordre.

— Qui m'avertira donc?

— Lui-même. Il faut que ce soit lui qui vous

parle, et tel que je le connais, il vous parlera. La situation est grave. Je ne puis penser sans une vive douleur qu'entre un tel père et un tel fils, il y aura, il y a déjà un germe de division. Il va éclater demain, aujourd'hui; il faut qu'il éclate. Le cœur de votre enfant se trouve partagé pour la première fois entre vous et lui-même; pour la première fois, vous, qui avez toujours été sa lumière, vous lui êtes comme une cause de ténèbres.... Je n'en veux pas dire davantage. Nul n'a le droit d'intervenir entre deux consciences comme les vôtres, et je m'en fie à celui qui vous a guidé par la main dans votre mission paternelle, pour vous aider à résoudre ce qui me paraît insoluble, à guérir ce qui me paraît incurable. Je n'ajoute plus qu'une parole, c'est celle que vous m'avez dite : N'entraînez pas votre fils à ce que je regarderais comme sa perte. »

Après ces mots, l'abbé de Lauriel s'éloigna précipitamment, me laissant en proie à une profonde angoisse.

VII

Le coup est porté, l'abbé avait raison : une partie de notre vie est engagée dans cette question. Voilà le premier pas que nous faisons en nous tournant le dos. Ce qui aujourd'hui nous sépare n'est encore qu'une ligne de démarcation, mais peut devenir un abîme.

Voici ce qui est arrivé.

Nous approchons de l'époque de la Fête-Dieu. Hier soir, Maurice s'est approché de moi et m'a dit avec émotion :

« Ma mère est plus souffrante. Elle a désiré que je communie demain avec elle; je voudrais que tu te joignisses à nous. Il me semble que nos prières réunies obtiendraient sa guérison. »

Un peu troublé de cette question, je lui répondis :

« Qui t'a conseillé de m'adresser cette demande?

— Personne.

— Quel sentiment te l'a inspiré ?

— Le désir que j'ai de faire avec toi un acte que j'ai du bonheur à faire.

— Et si je refusais, qu'en conclurais-tu ?

— Que mes craintes ne me trompaient pas....

— Quelles craintes ?

— Père !... me dit-il tout à coup avec cette franchise expansive qui est un de ses charmes, explique-moi ce que je ne comprends pas !... Pourquoi m'envoies-tu à l'église, et n'y vas-tu pas ? Pourquoi m'envoies-tu à confesse et ne te confesses tu pas ? Pourquoi me fais-tu communier et ne communies-tu pas ?

— N'as-tu jamais cherché quelles raisons pouvaient m'inspirer cette abstention ?

— Si ! mais n'en trouvant aucune qui me satisfît, je me suis adressé à toi, bien sûr que tu m'en donnerais de bonnes.

— Si je ne voulais pas m'expliquer, pourtant, que penserais-tu ?

— Que tu as de justes motifs de garder le silence.

— Et tu ne m'en voudrais pas ?

— Non !

— Mais tu en serais surpris ?

— Un peu.

— Et tu souffrirais toujours de ne pas me voir m'associer à tes habitudes pieuses ?

— Oui ! beaucoup !

— Pourquoi ?

— Parce que je suis accoutumé à tout partager avec toi, à t'avoir toujours de moitié dans tout ce qui m'instruit et m'éclaire. Tu me manques, même à côté de Dieu ! »

Je l'embrassai et je lui dis :

« Eh bien ! viens demain dans mon cabinet, à huit heures, je te répondrai ! »

VIII

Resté seul, j'ai fait appel à tout mon calme et à toute ma raison. Que faire ? Deux partis à pren-

dre : Je puis couper court à ses questions et refuser de lui répondre ? Impossible ! Un père eût pu agir ainsi autrefois, quand le rôle de *Deus absconditus* faisait une partie de la dignité paternelle; mais aujourd'hui, mais entre lui et moi, lorsque depuis quinze ans je le laisse lire dans mon cœur et dans ma vie comme dans un livre toujours ouvert, c'est impossible !

Je puis le suivre à l'église et m'associer à ses pratiques. Une église est un édifice sacré à mes yeux, ne fût-ce que par les sentiments pieux qu'il excite, par tous les grands événements de la vie humaine qu'il consacre, par tous les mouvements de repentir, de douleur, d'espérance, qu'il fait naître. J'entre quelquefois dans une église, je n'y entre jamais sans respect. Quant aux pratiques elles-mêmes, on pourra me dire : Pourquoi vous y refuser ? Après tout, c'est chose indifférente pour vous puisque vous n'y croyez pas ! Il n'y a sacrilége que s'il y a croyance. — Jamais ! faire un acte auquel on ne croit pas, pour persuader à un autre qu'on le croit, c'est un mensonge dans les choses saintes. Je puis et je dois tout sacrifier à cet enfant, excepté ma conscience. De quel

droit lui défendrai-je de mentir, si je mens dans le temple de la vérité ?

Plein de ces pensées contraires, ne sachant que résoudre, j'allai trouver mon ami. Je lui racontai mes anxiétés, et je lui demandai conseil. « Je te l'avais prédit, s'écria-t-il tout triomphant, tu recueilles ce que tu as semé. Tu as livré ton fils à ta femme ; ta femme l'a livré aux prêtres. Les prêtres t'enlèvent ton influence sur lui, je l'avais prévu.

— Il ne s'agit pas de tes prévisions, répliquai-je vivement, mais de la conduite que j'ai à tenir. Tu vois mon angoisse.

— Et je la conçois ! c'est ta vie tout entière qui se joue en ce moment ! C'est ton œuvre paternelle qui est attaquée dans sa base ! C'est tout ton avenir de paix et de bonheur qui est menacé.

— Aide-moi donc à conjurer le mal au lieu de me torturer en me le racontant.

— Soit donc ! voyons ! es-tu homme à prendre un parti héroïque ?

— Oui, si je suis convaincu.

— Eh bien, il te reste un moyen de salut, un seul : fais profiter ton fils des fruits de ton expé-

rience et de tes pensées! Ruine résolûment dans son esprit ce qui est ruiné dans le tien. Démontre-lui ce que le raisonnement t'a démontré, l'absurdité du dogme catholique.

— Moi! briser sa foi dans son cœur comme on détruit une superstition ou une erreur!

— Sans nul doute.

— Mais s'il me dit : Puisque c'est une superstition, pourquoi m'y as-tu élevé? Puisque c'est une erreur, pourquoi me l'as-tu enseignée? Que lui répondrai-je?

— Tu lui répondras que l'enfance a de besoins d'illusions que n'a pas la jeunesse; que s'il y a une religion pour les enfants, il y en a une autre pour les jeunes gens.

— A quoi il répliquera à son tour, s'il a quelque bon sens, qu'il y en a sans doute une troisième pour les hommes faits? Cette troisième, quelle est-elle? Le matérialisme!

— Je repousse cette conséquence de toutes les forces de ma conscience. Toi et moi, nous avons cessé d'être catholiques sans cesser d'être croyants. Pourquoi ton fils deviendrait-il matérialiste, parce qu'il cesserait d'être orthodoxe?

— Parce que, toi et moi, nous avons été conduits du catholicisme au déisme par le lent travail du temps et de la réflexion personnelle. Mais faire vivre à cette jeune âme dix années en quelques instants (car il faut que je réponde demain)! La prendre en pleine foi religieuse, et la plonger toute fervente dans les eaux glacées du doute! Verser en elle tout à coup, comme on verse un poison, cet amer breuvage du désenchantement que l'expérience nous distille goutte à goutte! Entrer enfin dans cette conscience comme Polyeucte est entré dans le temple païen, pour y briser tous les objets de son culte, et lui apprendre à mépriser ce qu'il adorait! Ce n'est pas transformer un être, c'est le déformer! En vain voudrais-je m'arrêter à moitié chemin dans mon œuvre de destruction : une fois le premier coup porté, tout s'ébranlera en lui. En vain essayerai-je de substituer dans son cœur le déisme au catholicisme : on ne remplace pas une foi par une autre foi, comme on remplace un arbre par un autre arbre! Un garçon de dix-huit ans n'est pas un philosophe dont la raison fait froidement la part du pour et du contre dans les questions vitales ; c'est la passion qui

le conduit, il est absolu, emporté, et mon fils, ne sachant plus où se prendre, n'ayant plus foi en rien parce qu'il n'aura plus foi en moi, et ne se fiant plus en moi parce que je l'aurai trompé une fois, se jettera ou tombera dans les mains de ces ardents professeurs d'athéisme qui appellent et attirent à eux toute la jeunesse.

— Tu as trop peur des athées et des matérialistes.

— Il me suffit de regarder autour de moi pour avoir peur! Nous ne sommes plus au dix-huitième siècle. Il ne s'agit plus de cette incrédulité légère et railleuse de Voltaire, qui ressemblait à un libertinage d'esprit tout autant qu'à un scepticisme sérieux. Non! L'athéisme d'aujourd'hui, dogmatique et pédantesque, comme les doctrines allemandes d'où il est sorti, séduit les jeunes gens par son apparence de gravité, et se les attache par l'air de profondeur qu'il leur donne. L'élève de Voltaire se moquait des religions; l'élève des Allemands les méprise. L'élève de Voltaire avait encore, comme son maître, ses jours de Credo; chez les disciples de l'Allemagne, le seul culte est le culte du dédain transcendant, la seule affirmation est la négation.

Eh bien, voilà les maîtres à qui je livrerais mon fils, si je suivais ton conseil.

— Mais pourquoi? pourquoi?

— Parce que je ne puis attaquer devant lui le dogme catholique qu'à titre d'incompréhensible! Or à peine ma leçon terminée, les matérialistes la reprendront et l'achèveront. Ils lui diront, ce qui est vrai, que mon déisme n'est ni moins absurde ni plus intelligible que son catholicisme. Ils lui diront que la Trinité et l'Incarnation ne sont pas des mystères plus difficiles à accepter, que l'existence d'un être créateur de toute chose et n'ayant jamais été créé, présent partout et invisible partout, n'ayant ni visage ni regard et voyant tout ce qui se passe dans le monde, type du bien infini et non auteur du mal! Ils ajouteront, ce qui est toujours vrai, qu'en fait de mystères, un degré de plus ou de moins n'a nulle valeur; et entrant dans sa conscience par la brèche que j'y aurai faite, ils détruiront, ou plutôt j'aurai moi-même détruit en son cœur avant eux la plus mystérieuse, la plus noble, la plus fragile des facultés humaines, la foi à l'incompréhensible!

— Soit donc! reprit mon ami avec impatience,

livre ton fils à nos adversaires éternels! Mais sache du moins où tu le mènes! Tu creuses un abîme entre lui et toi, entre notre siècle et lui. En vain les catholiques habiles se déguisent-ils en libéraux, en démocrates. Lis le *Syllabus*, c'est là que leur cœur parle. Le catholicisme est l'ennemi né de tous les besoins, de toutes les conquêtes, de tous les espoirs de l'esprit moderne. Les matérialistes t'effrayent? Moi, les catholiques m'épouvantent. Ce sont eux qui rôdent autour de la jeunesse pour s'en emparer, la garrotter de toutes leurs vieilles chaînes et la séparer de tout ce qui n'est pas eux. Je ne sais pas si les matérialistes perdraient ton fils; mais ce dont je suis sûr, c'est que les catholiques te le prendront! Les questions de foi ne se bornent pas aux choses de la foi. Elles embrassent la vie tout entière. Un catholique et un déiste n'ont la même opinion sur rien, ni sur la politique intérieure, ni sur la politique extérieure, ni sur l'éducation, ni même sur les arts. Plus, ton fils et toi, vous avancerez dans la vie, plus se marquera votre désaccord. Dis adieu à cette tendre et féconde existence à deux que vous avez menée depuis dix-huit ans; renonce à la plus

douce joie du foyer domestique, à l'union, à la concorde.... »

A ce mot, je me levai impétueusement, et, allant à mon ami :

« Eh bien ! m'écriai-je, quand tu dirais vrai ; quand mon bonheur devrait y périr, je n'en devrais pas moins laisser sa croyance à mon fils ! Car qui m'autorise à lui arracher une doctrine qui, en définitive, ne lui a fait que du bien? *Qui ne lui a fait que du bien!*... C'est le mot décisif. Il me rappelle un trait admirable qui te montrera au vif ce que c'est que le devoir du père. Il part d'un homme que tu vénères, le chef d'une des plus célèbres écoles matérialistes de notre temps. Il y a vingt ans Dieu lui envoie une fille. Le jour de cette chère naissance il dit à sa femme : « Je « ne veux pas que cette enfant soit baptisée ! » Sa femme lui répond, en invoquant l'intérêt de l'enfant. Il se laisse convaincre. — « Soit! dit-il à sa « femme, je te laisse ta fille ! Élève-la à ton gré ! « Mais le jour où elle aura quinze ans, je lui ex- « poserai toutes mes idées. »

« La mère accepte, l'œuvre se poursuit, la jeune fille devient une chrétienne accomplie ; enfin le

jour marqué arrive. On devine la terreur de la mère : voir peut-être détruire cet ouvrage de quinze ans en une heure ! Voir s'écrouler, et sous quelles mains ! sous quelles paroles ! ce qu'elle regarde comme le plus grand bien de sa fille ! Elle tient sa promesse pourtant, et le jour de cet anniversaire, elle va à son mari, et d'une voix profondément émue mais ferme : « Ta fille a aujourd'hui « quinze ans, je vais te l'amener, dis-lui ce que tu « voudras. — Je ne lui dirai rien du tout ! s'écrie « le père. Quoi ! tu me rends une enfant aimante, « pieuse, bonne, tendre, heureuse ! et tu crois « que je vais m'exposer à renverser cette œuvre.... « Pourquoi ? Pour lui donner mes idées ! mes « idées ! mes idées ! Elles sont bonnes pour moi, « du moins je l'espère ; mais qui me dit qu'elles « seraient bonnes pour elle ? Non ! je ne l'arra« cherai pas à une religion qui ne lui a fait que « du bien ! »

« Voilà le cri vrai ! voilà le cri de l'âme !... Voilà ce qui te montre qu'il y a dans la vie paternelle des moments où tous les systèmes, tous les partis pris, toutes les philosophies disparaissent devant ce seul mot : mon enfant ! Le salut

moral de mon enfant! Certes, mon rôle est plus difficile encore que celui de ce père : car il pouvait se taire, lui, et moi je dois parler. Je parlerai; notre discussion m'a éclairé. Il ne s'agit pas d'arracher, comme tu le veux, mon fils à une croyance qui ne lui a fait que du bien, mais d'empêcher qu'elle ne lui fasse du mal. Mille exemples me prouvent que je ne rêve pas là une œuvre impossible. Je vais trouver Maurice, et nous sortirons, j'espère, de notre entretien, lui, sans avoir rien perdu de ses convictions, moi, sans avoir rien renié de mes opinions, tous deux affermis dans notre union par les principes mêmes du dix-neuvième siècle. »

IX

Une heure après j'appelai mon fils. Il entra un peu ému, un peu agité, mais le visage toujours éclairé de cette charmante expression de tendresse

avec laquelle il m'aborde chaque matin. Je l'embrassai, je lui dis de s'asseoir et je commençai ainsi :

« Mon cher enfant, tu m'as demandé hier pourquoi je t'envoyais au confessionnal et à la communion, puisque je n'y allais pas moi-même. Je t'ai promis de te répondre, je vais le faire.

« Tu entendras plus d'une critique amère de la confession. Tu entendras des personnes graves dire que s'agenouiller devant un homme est un manque de dignité ; que livrer les secrets de son âme à un étranger est une imprudence ; qu'établir dans la famille un autre juge que le père est une cause de trouble ; et qu'enfin offrir à l'âme coupable la certitude d'une absolution toujours prête, c'est lui ôter une partie de la terreur de la faute, et l'entretenir dans l'habitude du péché. En dépit de ces objections, et tout en reconnaissant ce qu'elles ont de légitime, je regarde la confession comme l'institution morale la mieux appropriée à nos besoins et à notre faiblesse que les hommes aient jamais connue.

« Sans parler de ce qu'il y a de beau dans le nivellement de toutes les vaines distinctions humai-

nes devant le même tribunal, dans l'agenouillement de toutes les grandeurs devant la justice divine, quel frein contre le mal, et quelle excitation au bien que cette nécessité de tenir registre de chacune de nos erreurs pour en faire l'aveu; que les cuisantes douleurs d'amour-propre attachées à cet aveu; que cette vigilance de chaque seconde imposée à des défaillances de chaque seconde! Sans doute la confession protestante, c'est-à-dire la suppression de tout intermédiaire entre la créature et le créateur, a un caractère de grandeur austère qui impose; mais il y manque la consolation et l'espérance. L'homme s'accuse, il est vrai, et Dieu écoute, je le crois; mais Dieu ne répond pas. Jamais le pécheur n'entend cette parole que rien ne remplace : Soyez absous! Il reste éternellement accablé sous le poids de son crime ou de sa faute, sans que rien l'assure qu'il en soit relevé. Incertitude salutaire pour la petite phalange des âmes héroïques, soit, mais écrasantes pour la multitude immense des âmes faibles, toujours prêtes à désespérer d'elles-mêmes! L'homme pour marcher au bien a autant besoin d'être encouragé que réprimandé, pardonné que puni, réconcilié

avec lui-même que sévère à lui-même. Si j'admire la confession catholique, c'est qu'elle repose sur la connaissance profonde de notre misérable nature. Elle punit et récompense, et on lit sur son tribunal ces deux mots qui se complètent l'un et l'autre : Justice et Miséricorde!

— Comment donc ne t'en approches-tu jamais? s'écria mon fils.

— Attends! je n'ai pas achevé. Tu entendras attaquer plus amèrement encore le sacrement de la communion, car tu l'entendras railler.

— Par des impies!

— Non! par des esprits sérieux, mais qui oublient tout ce que ce dogme a de grand, pour ne voir que ce qu'il a d'incompréhensible! Eh! qu'importe l'incompréhensible! Le monde tout entier est-il autre chose qu'un insondable mystère? Si je laisse de côté le mystère, si j'accepte la présence réelle comme un fait, que reste-t-il devant moi? Une des plus grandes consolations de l'âme humaine. Je ne sais rien de plus propre à la fortifier, à la remplir d'un saint respect pour elle-même, que cette pensée : Tu sers de sanctuaire à ton créateur! Si la seule présence d'un être aimé suf-

fit parfois pour nous garantir d'une faute, que sera-ce donc pour une âme chrétienne de se dire : « Mon Dieu est mon hôte! Il est en moi! Il est « moi ! » Mon fils, j'ai vu des visages de mourants s'éclairer de la lumière de l'espérance en recevant l'hostie sainte; j'ai vu dans l'église, au sortir de la sainte table, des fronts de jeunes filles tout illuminées d'un rayon de la foi; j'ai vu ta mère, au milieu des convulsions de la douleur, soudainement apaisée par la communion, sourire à ses propres souffrances; j'aurais horreur de moi-même si de tels souvenirs ne m'inspiraient pas le respect! Ce qui jette de pareilles lueurs sur la figure humaine ne peut être que sacré.

— Mais pourquoi donc alors.... Pourquoi, reprit mon fils avec plus de force, ne communies-tu pas?

— Je vais te le dire.... c'est que la première condition pour s'approcher de ce double sacrement, est une croyance absolue. Il ne suffit pas de respecter, d'admirer, de s'incliner, il faut croire.

— O ciel!... s'écria mon fils! Est-ce que tu ne....

— Arrête! Il y a des paroles qui ne doivent pas

se prononcer entre un père et son fils. Ce que j'ai dit suffit. Faire un acte de foi quand je doute, ce serait à tes yeux un sacrilége et à mes yeux un mensonge; je ne le ferai pas! Mais faire acte de prosélytisme pour ébranler ta croyance, ce serait un crime; je ne le commettrai pas. »

Mon fils tomba alors sur un siége tout éperdu, et me dit :

« O père! pourquoi as-tu commencé à parler? Que veux-tu que je devienne maintenant? Me voilà forcé d'écarter ton souvenir, ta pensée, d'une partie de ma vie! Prier Dieu qu'il t'éclaire, ce serait un blasphème, ce serait supposer que j'ai des lumières que tu n'as pas; je ne puis supporter cette idée. Malgré moi je me dis que les raisons de tes doutes sont toutes-puissantes puisqu'elles ont agi sur une âme comme la tienne.... Et pourtant, non! non! j'ai foi en ma foi, comme j'ai foi en toi-même. Ah! mon Dieu! pourquoi m'as-tu répondu? Tu n'avais besoin que d'un mot de défense. Il aurait arrêté les questions sur mes lèvres et la curiosité dans mon cœur. Mais maintenant!... »

Et les larmes commencèrent à troubler sa voix.

« Maintenant, pour la première fois, toi et moi nous faisons deux; il y a une ligne de désunion entre nous.... Nous voilà séparés ici.... ici.... et ailleurs!... et pour toujours, peut-être!

— Que dis-tu? » repris-je avec énergie.

Il s'était relevé, ses lèvres tremblaient, ses yeux brillaient de terreur, de douleur, et je voyais reparaître sur son visage cette exaltation religieuse qui m'avait effrayé dans son enfance.

« Si ce qu'on m'enseigne est vrai, répondit-il, et c'est vrai! si la religion catholique est la seule véritable, et elle l'est! la foi est un devoir: Dieu qui s'est donné à nous ne permet pas qu'on le renie. Ne pas croire est un crime, et ceux qui sont coupables de ce crime seront.... Ah! s'écria-t-il avec désespoir et en fondant en larmes.... je ne peux achever!

— Achève! m'écriai-je à mon tour, profère cette maxime insensée: Hors de l'Église, point de salut! Dis-moi que tous les mérites antérieurs ou étrangers au christianisme ne comptent pas! Dis-moi que tout ce que l'antiquité a produit d'héroïsme, ou tout ce que les nations lointaines déploient de vertus, sera rejeté comme œuvre

impure! Dis-moi avec Bossuet qu'Épaminondas sera puni[1], que Socrate sera damné....

— Non, non, reprit mon fils; ils ont ignoré la loi, ils ne peuvent être jugés par la loi. Mais ceux qui la connaissent et la méconnaissent, ceux qui ont été nourris de la parole du Christ et qui s'en sont détournés, ceux qui ont été éclairés de sa lumière et qui y ont fermé leurs yeux.

— Ont-ils en effet fermé leurs yeux, ou leurs yeux se sont-ils fermés? Toute la question est là. Leur incrédulité est-elle volontaire? Ont-ils cessé de croire par orgueil, par corruption du cœur, pour échapper au joug salutaire que la croyance impose, pour renoncer à des pratiques incommodes, pour imposer silence à leur conscience, pour innocenter leurs fautes? Enfin en niant le Christ est-ce le juge qu'ils veulent nier? Est-ce le jugement qu'ils ont voulu fuir? Alors, malheur sur eux! Leur incrédulité est leur condamnation, car elle est l'œuvre de leurs vices. Mais si, en cessant de croire, ils ont continué à vivre comme s'ils

1. Lire les deux incroyables pages de l'Oraison funèbre du prince de Condé, qui commence par ces mots : Saint Augustin considère, etc.

croyaient; s'ils ont lutté contre leur détachement avec toutes les armes de l'étude et du raisonnement; si, se cramponnant à la foi naïve de leur jeunesse, ils l'ont vue leur échapper comme leur jeunesse elle-même, malgré eux, par le progrès, ou si tu le veux par la décadence de l'âge; si enfin leur doute n'est pas un calcul, mais la protestation de leur raison qui ne peut plus désormais accepter que ce qu'elle comprend, alors le Christ fût-il assis à la droite de Dieu, comme le dit l'Évangile, n'aura pour eux, quand les temps s'accompliront, ni rigueur, ni châtiment; car il sait, lui qui lit dans les âmes, qu'il y a dans les époques comme la nôtre des impuissances de croire aussi invincibles que la foi elle-même. N'aie donc pas peur que Dieu, quel qu'il soit, sépare le fils du père, quand le père aura épuré son âme pour former celle de son fils, et suis-moi maintenant sur un autre terrain. Il y a assez longtemps que nous parlons de ce qui nous sépare, parlons de ce qui nous réunit.

— Parle, parle, me dit-il en s'approchant vivement de moi.

— Mon enfant, l'abbé Lauriel et ta mère n'ont

fait que la moitié de ton éducation religieuse; à moi de l'achever.

— A toi! me dit-il un peu surpris.

— Oui, à moi. Ils t'ont donné un dogme; j'y vais joindre un principe, et ce principe complétera ton dogme; car sans lui un catholique peut être un bon catholique, mais il ne sera jamais un vrai chrétien.

— Comment? Que veux-tu dire?

— Que tous les crimes du catholicisme, et il en a commis d'affreux, que tous ces crimes, dis-je, partent d'une seule cause : Il a méconnu ce principe.

— Quel est donc ce principe?

— Une des doctrines fondamentales du dix-neuvième siècle, une doctrine que le christianisme même proclame!... la liberté de conscience.

— Le christianisme proclame la liberté de conscience?

— Oui, car elle ressort de la divinité même du Christ. Écoute-moi. Le catholicisme compte deux cents millions de fidèles. La terre compte plus de huit cents millions d'habitants. Le catholicisme ne règne donc que sur le quart du globe. Or, si le

Christ est Dieu, ou pour mieux dire, parce qu'il est Dieu, un tel fait ne peut exister qu'autant qu'il le permet et le veut. Lui seul a pu poser des limites à l'épanouissement complet de sa religion. Lui seul a pu décréter et peut faire que plus des trois quarts de la terre ignorent même son nom, dix-huit cents ans après son apparition parmi nous. Quel est le secret de son dessein? Je ne le sais, et je n'ai pas besoin de le savoir; ce n'est qu'un mystère à ajouter à tant d'autres mystères. Mais si le motif de sa volonté est insondable, sa volonté même est incontestable. Je mets au défi tous les théologiens de réfuter cette proposition : Le Christ seul, en tant que Dieu, a pu et peut exclure dix-huit siècles et des milliers de peuples, du bienfait de la foi chrétienne. Donc des êtres privés par sa volonté seule de la connaissance de sa religion, ne peuvent pas être rejetés par lui à cause de cette ignorance. Donc, sa religion est, je le veux, le meilleur chemin pour aller à son père, mais n'est pas le seul. Qu'as-tu à répondre à cet argument?

— Rien, répliqua-t-il nettement.

— En voici un second qui n'est pas moins irréfutable. Dans le présent, comme dans le passé, dans

la vie privée comme dans la vie publique, le catholicisme a produit et produit encore tout ensemble les plus hautes vertus, et parfois les vices les plus bas. Tu verras chaque jour la haine, l'avarice, l'orgueil s'allier dans les mêmes êtres aux plus sévères pratiques religieuses; tu verras des dévots menteurs, des dévots méchants, des dévots iniques. Tu verras des dévotes, non-seulement ne rien perdre de leurs défauts par leur dévotion, mais tirer de cette dévotion même un vice de plus, l'orgueil. D'un autre côté, l'histoire comme la vie privée te montrera une foule d'homme justes, ou d'hommes héroïques, en dehors du catholicisme. Donc la religion catholique n'est pas plus la seule manière d'aller au bien que la seule manière d'aller à Dieu. Qu'as-tu encore à répondre?

— Rien.

— Eh bien, quelle est pour un cœur droit comme le tien la conséquence de ces deux faits? La reconnaissance absolue de la liberté de conscience! Seulement, entendons-nous sur ce mot. La liberté de conscience n'est pas seulement le vulgaire droit de suivre son culte sans être ni emprisonné, ni poursuivi, ni inquiété; ce n'est là qu'une affaire

d'ordre public, un pur règlement de police. La liberté de conscience implique surtout le pouvoir d'affirmer sa croyance sans être ni calomnié, ni insulté, ni même méconnu. Elle a pour fondement cette maxime : que nul ne peut exiger qu'on respecte son opinion s'il ne respecte pas celle d'autrui. Elle a pour résultat rigoureux cette doctrine : que tous les chemins qui mènent au bien, mènent à Dieu! Eh bien! es-tu convaincu?

— Oui! mais non consolé.

— Pourquoi?

— Je regrette toujours que nous ne soyons pas unis dans la même croyance.

— Je le regrette aussi pour moi; mais pour toi, non! Autant je redoute ce qui nous sépare, autant je m'applaudis de ce qui nous distingue. Je n'ai pas voulu et je ne veux pas faire de toi un autre moi-même, mais te donner une forte vie individuelle. Plus tu te développeras dans le bien en dehors de moi, plus mon but sera atteint; car alors j'aurai fait de toi un homme, et non l'écho d'un autre homme. Donnons-nous la main : je n'ai plus peur maintenant que tu méconnaisses le principe de la liberté de conscience, car c'est moi qui

le représente à tes yeux. Ta mère et l'abbé de Lauriel ont fait de toi un chrétien, et je les en bénis. J'ai fait de toi un homme du dix-neuvième siècle ; ma tâche vaut la leur, et mon devoir est rempli. »

Le lendemain, je transcrivis textuellement cet entretien sur mon journal, et j'allai chez mon ami. Dès qu'il m'aperçut :

« Eh bien ?

— Lis et juge, » répondis-je en lui tendant mon manuscrit. Il le lut attentivement ; puis après s'être recueilli un moment :

« C'est bien. Ton entretien avec ton fils ne t'a rien enlevé de sa tendresse, et t'a, je le crois, grandi dans son estime. Voilà le problème résolu pour aujourd'hui ! mais demain ?

— Comment, demain ?

— Oui ! Demain, dans un mois, dans un an, qu'adviendra-t-il ?

— De deux choses l'une : ou mon fils passera du catholicisme au déisme, ou il restera catholique.

Dans les deux cas mon but est atteint. S'il

se sépare de la religion catholique, ce ne sera ni comme un apostat qui la renie, ni comme un ingrat qui l'abandonne. Grâce à moi, il honorera toujours en elle la patrie morale de deux cents millions de consciences; il se souviendra toujours qu'elle a été le guide et l'institutrice de sa jeunesse; il conservera toujours envers sa foi morte ce culte de respect et de regrets que l'on garde aux êtres aimés qui ne sont plus.

— Oui! Mais s'il reste catholique? Rappelle-toi ce que je t'ai dit : plus de communauté de pensées entre vous; donc, plus de concorde, plus d'union!

— L'union ne peut plus s'obtenir dans les familles aux mêmes conditions qu'autrefois. Autrefois, elle naissait de la subordination de toutes les pensées à une seule, celle du père et du mari. Aujourd'hui les pères et les enfants, les maris et les femmes, les frères et les sœurs ont tous une opinion personnelle en politique, en art, en religion, en science; tous l'expriment, tous la soutiennent, et la seule diversité des âges, des sexes, des professions, des caractères suffit à produire ces différences complètes de sentiments que tu regardes

et redoutes comme l'œuvre particulière des dissidences religieuses. Donc rien de plus chimérique que de chercher la concorde domestique dans la similitude des opinions ou des croyances.

— Où la chercher, alors?

— Dans le principe nouveau, inébranlable, que j'ai aujourd'hui gravé au plus profond du cœur de mon fils, et qui est le fondement de toute vraie démocratie.

— Quel est ce principe?

— Le respect des désaccords.

— Respect impraticable avec les catholiques! s'écria mon ami, leur dogme leur ordonne l'intolérance. Ton fils catholique ne peut pas être libéral et démocrate comme toi, car il serait un catholique inconséquent.

— Eh bien, il sera inconséquent! Que deviendrait le monde sans l'inconséquence? C'est elle qui est chargée de réparer toutes les bévues de la logique; c'est le correctif de toutes les théories absurdes! L'homme, hélas! vaut beaucoup moins que ses doctrines quand elles sont bonnes; mais, Dieu merci, il vaut beaucoup mieux quand elles sont mauvaises. D'ailleurs mon fils, pour être, à

ce sujet, inconséquent comme catholique, n'aura qu'à être conséquent comme chrétien; je n'en veux pour preuve que l'Amérique, où le catholicisme sert aussi ardemment la cause de la liberté que les Églises protestantes.

— Pourquoi? répondit vivement mon ami. Parce que l'Église catholique américaine n'a ni autorité politique ni domination sociale, parce qu'elle n'est qu'une religion et non une puissance.

— Laisse donc marcher le temps, laisse-lui faire un pas, un seul; et ce que tu dis de l'Amérique, on le dira de la France. Qu'il survienne en France, ce qui est inévitable, une rénovation, sais-tu ce qui adviendrait de la domination catholique, de son pouvoir politique et temporel? Il ne s'écroulerait pas, il s'écoulerait. Eh bien, avec lui disparaît tout ce qui fait du catholicisme l'adversaire de la démocratie! Les catholiques ne sont séparés de la liberté que par ce qui les sépare de l'Évangile; redevenus de simples chrétiens, ils deviennent nos plus fermes et nos plus utiles alliés! Oui! nos plus utiles! Les philosophes ont beau faire, la philosophie ne suffit pas à tout le monde : le domaine de la raison est trop froid

pour bien des cœurs; la morale indépendante est trop souvent indépendante de la morale; il y a des milliers d'âmes humaines trop faibles, il y a des millions d'imaginations trop riches pour se contenter de nos stériles appuis et de nos terrestres consolations. L'homme a soif d'incompréhensible, d'infini! Qui la satisfera cette soif sublime? La religion seule. Et à la tête des religions, le christianisme!

Ouvrons donc, dès aujourd'hui, nos rangs à ceux des catholiques qui viennent à nous. S'ils sont inconséquents en étant libéraux, nous le sommes bien plus en étant intolérants; leur dogme peut leur défendre de pactiser avec nous, nous violons notre principe quand nous les repoussons. Car la démocratie n'est rien, et la libre pensée n'est qu'un mensonge, si elles n'ont pas pour fondement le respect de tous les désaccords honnêtes.

LA LECTURE A HAUTE VOIX.

La conversation a deux avantages merveilleux : elle nous initie aux sentiments des autres et nous fait pénétrer plus profondément dans les nôtres; l'objection, la contradiction nous forcent à voir nos erreurs ou nous affermissent dans nos idées justes, par la nécessité de les expliquer ou de les faire comprendre. On ne possède complétement la vérité que quand on a combattu pour elle. La discussion n'est pas seulement la tenaille qui arrache le clou, c'est aussi le marteau qui l'enfonce.

J'écrivis hier ces réflexions sur mon journal

après la conversation suivante que j'eus avec un de mes amis :

« Quel est donc ce monsieur qui sort de chez vous ? me dit-il en entrant dans mon cabinet.

— C'est un professeur du Conservatoire.

— Professeur de quoi ?

— De déclamation.

— Que faites-vous, à votre âge, d'un professeur de déclamation, mon cher ami ?

— Il donne des leçons de lecture à mon fils.

— Vous faites apprendre à lire à votre fils ?

— Sans doute, puisque je désire qu'il le sache.

— On n'apprend pas plus à lire qu'à parler.

— Je suis de votre avis ; aussi ne sait-on guère mieux parler que lire.

— Pas de jeu de mots. Je veux dire qu'on n'enseigne pas plus à lire qu'à marcher ou à voir. Le talent de la lecture est un don, ce n'est pas un art.

— Vous croyez ?

— On lit toujours bien, quand on lit naturellement ! Et votre maître de déclamation, puisque maître il y a, servira plutôt à gâter votre fils qu'à le former ; car, s'il lui donne par hasard un peu

plus de correction dans le débit, il lui ôtera son naturel.

— Vous me faites trembler!

— Je n'en veux pour preuve, reprit-il avec impatience, que vos professeurs même du Conservatoire, qui touchent bravement quinze cents francs pour transformer, bon an, mal an, une cinquantaine de créatures, jeunes et vivantes, en autant de petites poupées à ressorts et de petites boîtes à musique, jouant toutes sur le même air, sur le même ton, dans la même mesure, et avec la même petite voix aigre pointue!

— Continuez donc, je vous en prie! Ce que vous dites là est si nouveau!

— Railler n'est pas répondre! Voulez-vous un bon professeur de déclamation? Je vais vous en donner un, moi! Descendez dans la rue. Écoutez un homme du peuple transporté de colère, une mère grondant son enfant, un jeune homme disant à une jeune fille qu'il l'aime! Ils n'ont pas été au Conservatoire pour apprendre à se servir de la langue que Dieu leur a mise dans la bouche. Et pourtant, quelle vérité d'accent! quelle justesse de débit! quelle variété d'inflexions! Ils

écoutent leur cœur, voilà leur maître; et leur voix n'a besoin que d'être l'écho de leurs sentiments naturels pour être vraie. Que vos professeurs de déclamation et de lecture aillent donc chercher des leçons, au lieu d'en donner! Qu'ils apprennent qu'on n'a pas besoin d'apprendre ce que la nature nous enseigne toute seule, sans nous faire payer de cachets! Qu'ils sachent enfin que leur art, si art il y a, ne se compose que d'un seul précepte : il faut lire comme on parle. Qu'avez-vous à répondre? Voyons! il ne s'agit plus de se moquer! Qu'avez-vous à répondre?

— Un seul mot! je suis absolument de votre avis.

— Encore du persiflage!

— Nullement! je parle fort sérieusement. Mon opinion est la vôtre. Les règles de l'art de la lecture se réduisent à une seule : *Il faut lire comme l'on parle.* Seulement j'ajoute : c'est précisément là ce qu'il faut apprendre.

— Apprendre quoi? le naturel?

— Justement.

— Apprendre à être ce que l'on est?

— Il n'y a rien de si difficile.

— Quel paradoxe!

— En voulez-vous la preuve?

— Oh! volontiers!

— Vous avez peut-être remarqué quelle vérité de débit, quelle justesse d'inflexions il y a chez les enfants?

— Oui! on m'a même dit que Talma les écoutait toujours parler.

— Eh bien, il m'arriva un jour d'écrire dans une pièce de théâtre un rôle de petite fille. Ce rôle fut confié à une enfant de dix ans, pleine d'intelligence et de grâce. Le jour de la répétition générale, ma petite actrice fit merveille, et un spectateur placé devant moi à l'orchestre s'écria en l'applaudissant: « Quelle vérité! quelle naïveté! « Comme on voit bien qu'on ne lui a pas appris « cela! » Or, depuis quinze jours, je ne faisais pas autre chose que de lui souffler ce rôle, phrase à phrase, mot à mot. Elle n'émettait pas une intonation que je ne la lui eusse apprise! L'organe de cette enfant était-il donc dur, ou la petite personne disgracieuse? Nullement. Le rôle était-il au-dessus de son âge? En aucune façon. Le langage, les sentiments, les réflexions, tout appartenait à une

enfant de dix ans. J'avais même emprunté à ma petite actrice, qui demeurait dans ma maison et que je voyais souvent, quelques-unes de ces expressions originales que les enfants créent naïvement. Mais dès que ces mots entrèrent dans son rôle, dès qu'elle y entra elle-même, tout son naturel disparut. Ce qu'elle eût dit à merveille pour son propre compte, elle l'exprimait froidement et à contre-sens dès qu'elle parlait au nom d'un autre; et il me fallut beaucoup de temps et d'efforts pour l'amener à être ce qu'elle était, pour lui réapprendre ce qu'elle m'avait appris. Eh bien, voilà précisément l'objet de l'art de la lecture : vous apprendre à lire comme vous parleriez.

— Soit! mais quelles peuvent être les règles d'un tel art? Comment en faire le sujet d'un enseignement méthodique? Je conçois des indications, des conseils; je comprends même, pour me servir d'une expression profonde dans sa vulgarité, qu'on *serine* un rôle à une actrice de dix ans. Mais qu'il y a loin de là à cet ensemble de règles précises qui constitue une science! En quoi consistent les leçons de votre professeur du Conservatoire?

— Comprenez-vous qu'en dehors de l'étude du solfége et de la musique il y ait un art spécial pour le chant ?

— Qui ne le comprend ? La voix qui chante est un clavier ; on ne joue pas d'un clavier sans l'avoir appris.

— La voix qui parle est un clavier comme la voix qui chante ; elle a plusieurs octaves comme la voix qui chante ; elle a des notes de différents registres comme la voix qui chante. Vous demandez en quoi consistent les règles de l'art de la lecture ? Elles vous apprennent à vous servir de cette voix, à passer tour à tour d'un registre à l'autre, à respirer à propos, à prononcer correctement, à ponctuer....

— Comment ! à ponctuer ? On ponctue en lisant ?

— Sans doute ! Tel silence indique un point ; tel demi-silence une virgule ; tel accent, un point d'interrogation. Une partie de la clarté du discours et de la variété du débit est, dans cette ponctuation, saisie par l'oreille. Que dirai-je donc de l'articulation ? C'est l'articulation qui met seule les mots en relief ! Le son les colore, l'articulation

les dessine; l'articulation donne de la portée aux voix faibles, de la netteté aux voix lourdes. La voix elle-même se modifie, se fortifie, s'adoucit, s'assouplit par une gymnastique méthodique et réglée. Il y a des règles pour vous empêcher de lire trop haut ou trop vite; il y a des règles pour...

— Assez! assez! Je suis convaincu! Et je m'écrie avec M. Jourdain : « Comment ai-je pu vivre « si longtemps sans savoir tout cela? » Seulement, voici qui m'inquiète! Combien faut-il de temps pour apprendre ces belles choses? La vie entière. Or, lorsque votre fils aura employé autant de leçons que lui en demanderait l'étude d'une langue ou d'une histoire, à savoir articuler, ponctuer, respirer, à quoi et quand cela lui servira-t-il?

— Quand? toujours. A quoi? à tout!

— Vous voulez donc en faire un comédien? Je ne vois guère que cette profession qui puisse donner l'emploi de ces nobles qualités.

— Oh! les terribles gens, que les gens d'esprit à qui il faut faire entrer les choses de simple bon sens dans la tête à coups de marteau! Voyons!... vous vous trouvez dans un salon; il y a un journal sur la table : on prie un assistant d'en lire

tout haut un article ; qu'arrive-t-il vingt fois sur vingt-cinq ? que le lecteur défigure ce qu'il est chargé de lire, qu'il ânonne, qu'il hésite, qu'on n'entend que la moitié de ce qu'il dit.

— Autant de gagné pour tout le monde ! Et surtout pour l'auteur !

— Toujours des plaisanteries ! Raisonnons. Vous avez un fils. A quoi le destinez-vous ? A l'administration ? au commerce ? à l'agriculture ? à la Cour des comptes ? au conseil d'État ? à la science ? à la médecine ? Hé bien, ne comprenez-vous pas qu'aujourd'hui dans tous ces états, il y a des commissions, des comités, des comices, des assemblées, des séances où l'on a des rapports à lire, des mémoires à lire, des documents à lire, des comptes à lire, et que partout une diction correcte, une prononciation claire, une articulation précise, sont de première nécessité ? Ne savez-vous pas qu'il y a tel jeune homme qui a manqué son avancement pour un rapport bien ou mal lu ; que le travail le mieux fait perd toute sa valeur, s'il est gâté par une diction confuse ou molle, tandis qu'un travail, même ordinaire, se relève par une interprétation vive ? Enfin le caractère lui-même se témoigne

par la façon de parler, et il y a telle circonstance où une page fermement lue est devenue une action, par l'influence qu'elle exerçait sur les auditeurs.

— Diable! diable! Il y a du vrai dans tout cela!

— Je ne vous cite là que les états où l'exercice de la parole n'est qu'un accessoire; mais, que dirons-nous donc des professions où elle est pour ainsi dire la profession même? Combien d'avocats parlent faux? Combien de députés, de professeurs nasillent, ânonnent, chantent, en parlant! Hé bien, tous ils n'ont qu'un moyen d'apprendre à parler, c'est d'apprendre à lire, et l'une de ces études doit nécessairement précéder l'autre : puisque la voix est l'instrument de la parole, montrez donc à l'adolescent à jouer de l'instrument, si vous voulez que le jeune homme puisse bien jouer un morceau. La voix est à l'orateur ce que les armes sont au soldat. Si vous voulez que le soldat ait toute sa bravoure, tout son élan, rompez-le d'abord au maniement des armes. Elle lui seront une aide ou un obstacle selon ce que vous lui aurez appris à en faire. Lourdes à la main, elles paralysent toutes ses

facultés; légères, elles les doublent. Je puis vous en citer une preuve singulière : j'ai entendu raconter à un avocat célèbre et qui ne parlait pas faux, lui, qu'il avait manqué toute une plaidoirie pour avoir débuté sur un ton trop élevé. Cet emploi des cordes hautes, me disait-il, me serra le gosier; la contraction du gosier s'étendit aux tempes, puis aux muscles du cerveau, puis à l'intelligence même; mon esprit devint tendu parce que ma voix l'était! Mon discours fini, je m'aperçus que je m'étais beaucoup fatigué pour fatiguer encore plus les autres, et quand j'en cherchai la raison, je me répondis à moi-même : Parce que tu as parlé trois tons trop haut. » Voilà précisément l'objet de l'étude de la lecture. Elle vous enseigne à ne parler ni trop bas ni trop haut, ni trop vite, ni trop lentement; elle vous habitue surtout à parler sans fatigue. Talma qu'il faut toujours citer, a écrit ce mot profond : « Un acteur qui se fatigue n'est pas un artiste. » Or, il est tel plaidoyer qui dure autant qu'une pièce entière.

—Et même plus! Oh! mon cher ami, voilà votre perfectibilité par la lecture qui m'épouvante! Si les avocats et les orateurs parlent si longtemps,

alors que la parole les fatigue, que sera-ce donc quand elle ne les fatiguera plus?

— C'est parce qu'ils se fatigueront moins qu'ils seront plus brefs.

— Si vous arrivez à ce résultat, je vote pour la la création d'une chaire de lecture dans tous les colléges de Paris.

— Ne riez pas! il n'y aurait pas d'enseignement plus utile. Conçoit-on qu'il y ait dans l'université des chaires pour toutes les sciences, des professeurs pour toutes les littératures, et qu'il n'y en ait pas pour l'art qui vous fait le mieux pénétrer dans les secrets des beautés littéraires?

— Comment! Encore une merveille de cet art incomparable?

— Et la plus positive de toutes. Aprendre à lire, tâcher de bien lire, c'est chercher le plan général d'un morceau, et le génie particulier d'un écrivain; c'est étudier chaque développement, analyser chaque phrase, peser chaque mot pour leur donner à la fois leur valeur propre et la valeur qu'elles doivent avoir dans l'ensemble. Les grands écrivains sont pleins de mystères. Ce que l'on admire en eux à la première lecture, n'est que la fleur de leur génie.

Sans doute il suffit de les lire une fois pour les goûter, mais on ne les possède peut-être qu'en cherchant à les rendre. Quelquefois même on découvre en eux des beautés qu'ils y ont mises sans le savoir. Je sais plus d'un vers dont l'auteur aurait appris toute la beauté en l'entendant dire à Talma. Vous vous rappelez dans l'*Œdipe* de Voltaire, le récit que fait Œdipe de sa rencontre et de sa querelle avec Laïus :

J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang!

Tous les acteurs qui avaient représenté ce personnage, ne manquaient jamais de relever orgueilleusement la tête, et d'enfler la voix en s'écriant :

J'étais jeune et superbe!

Talma joue ce rôle à son tour. Hé bien, quand arrive cet hémistiche, il baisse le front, et laisse tomber de ses lèvres, ce :

J'étais jeune et superbe!

avec tout l'abattement et toute la confusion du remords. Hé bien, croyez-vous que Voltaire eût cette pensée? Pas le moins du monde. La diction

était fort déclamatoire dans son temps ; lui-même, sa correspondance nous l'apprend, il déclamait beaucoup en lisant, et je suis convaincu qu'il jetait ce vers avec une voix retentissante, mais je suis convaincu aussi, que s'il eût entendu Talma, il lui eût sauté au cou, et lui aurait dit, merci !

« Voulez-vous un autre exemple?

« Il y a dans le cinquième acte de *Tartuffe*, huit vers célèbres comme étant détestables.

— Des vers de Molière détestables !

— Jugez-en. Il s'agit de la cassette imprudemment confiée à Tartuffe par Orgon :

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité.

« Hé bien, qu'en dites-vous? Sont-ils assez lourds, assez pénibles, assez....

— Franchement, ils sont bons à mettre au cabinet.

— Hé bien, mon cher, détrompez-vous, ils sont excellents !

— Qui est-ce qui vous a appris cela?

— Un très grand comédien, M. Provost, qui les a récités trois cents fois en public avant de s'apercevoir qu'ils fussent bons.

— Comment s'en est-il aperçu ?

— A force d'apprendre à les dire. Toutes les fois qu'il arrivait à ces vers, sa mémoire elle-même se refusait presque à les retenir, et sa bouche à les prononcer. Enfin, un jour, il se dit : Est-ce que par hasard il y aurait une beauté là où je ne vois qu'un défaut? Est-ce que Molière, sans le chercher, sans le savoir peut-être, et par le seul instinct de son génie, n'aurait pas voulu exprimer dans les détours et les circonlocutions de cette phrase traînante, la marche tortueuse et pleine de réticences de l'hypocrite qui tâche d'entortiller Orgon ! Voyons donc !... Il reprend alors ces vers un à un : au lieu de chercher à les alléger par le débit, il met en relief toutes leurs lourdeurs; il entre dans tous leurs replis, il imite par la diction tous les mouvements du reptile qui se traîne, et il obtient, le soir, un succès très-grand et nouveau.

— Bon exemple, mais qui n'est applicable qu'à des comédiens.

— J'arrive à vous, à moi, à mon fils! Tous les enfants apprennent la Fontaine par cœur et presque tous les hommes le réapprennent. Bien peu cependant le connaissent complétement. La Fontaine, que les naïfs prennent pour un naïf, est, pardonnez-moi ce mot, le plus *roué* de tous les poëtes.

— La Fontaine!

— Oh! Pas comme homme! Comme homme, rien de plus ingénu; comme artiste, rien de plus rusé. Il connaît tous les secrets du métier, aussi bien qu'un pianiste habile toutes les ressources du clavier : mais le piquant, c'est qu'il emploie ces artifices à peindre sa naïveté, et une partie de son charme tient précisément à ce mélange singulier d'une telle habileté mise au service d'une telle candeur. Je ne vous étonnerai donc plus, si je vous dis qu'il y a tel vers de la Fontaine que je sais depuis vingt ans, et que j'ai compris seulement hier.

— Vous avez une citation sur les lèvres, me dit en riant mon contradicteur. Allons, citez! où est-il, votre vers?

— Dans la fable du *Lièvre et de la Tortue* :

....Mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Hé bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison!
A quoi vous sert votre vitesse?
Moi! l'emporter! Eh! que serait-ce
Si vous portiez une maison!

Qu'admirez-vous dans ces vers?

— L'ironie de la tortue.

— Après?

— La vivacité de ce tour : *moi l'emporter! Eh! que serait-ce....*

— Après?

— La jolie expression : *Si vous portiez une maison!*

— Après? Rien, j'étais bien sûr que vous ne le verriez pas.

— Voir quoi?

— Le mot qui résume toute la fable, qui peint d'un trait la victoire de la tortue.

— Quel est ce mot?

— C'est : *hé bien! lui cria-t-elle?* On ne crie que quand on est loin des gens. La tortue était donc

très-en avant du lièvre. Elle l'avait donc battu de plusieurs longueurs de corps.

— C'est, ma foi, vrai! Mais la Fontaine l'a-t-il fait exprès?

— Oh! la Fontaine fait toujours exprès. Rappelez-vous ces vers :

> Je fabrique à force de temps
> Des vers moins sensés que sa prose!

— Croyez-vous qu ce: *je fabrique* soit mis là par hasard? Croyez-vous que la Fontaine n'ait pas voulu exprimer par ce mot d'ouvrier, la peine et le labeur? Je ne l'ai pourtant compris qu'en essayant de le rendre, qu'en tâchant de faire passer dans la diction ce qu'il y a de rude et d'énergique dans ces syllabes. Il en est ainsi de la plupart des grands écrivains; voulez-vous vous rendre compte de toute l'énergie du style de Pascal? Faites-vous son interprète! Prenez-vous corps à corps avec cette phrase construite comme un problème de géométrie, et colorée comme une inspiration poétique. Engagez la lutte de Jacob avec l'ange! Le genou puissant vous entrera dans le flanc et y restera imprimé. Supposons ensuite que vous vous atta-

quez à une page de Bossuet? La difficulté n'est pas moindre, mais elle est autre; c'est une sorte de fatigue fortifiante; quelque chose de pareil à ce qu'on éprouve en gravissant une haute montagne, ou en descendant, la rame à la main, le cours d'un fleuve! ascension ou descente vous rendent la vigueur qu'elles vous demandent; vous vous sentez porté, entraîné, vous avez des ailes! La présence du Dieu semble vous communiquer quelque chose de sa puissance! Mais essayez ensuite de lire tout haut, je ne dis pas un écrivain médiocre, mais un écrivain de talent, de grand talent, Massillon, si vous voulez. Quel changement! Comme vos efforts impuissants vous apprennent l'abîme qui sépare le génie de tout ce qui n'est pas lui! Vous avez beau admirer dans ces pages une inaltérable élégance, une richesse et une fécondité d'expression vraiment rares, une merveilleuse puissance d'analyse, cette période symétrique vous pèse à porter; cette monotonie de tours vous alourdit malgré vous, ce qu'il y a d'artificiel dans cette construction de phrases glace votre débit. Ne m'accusez pas d'impiété envers un des maîtres de la langue parce que je le juge. Au fond de tout lec-

teur, il y a nécessairement un critique. A la redoutable épreuve de l'interprétation, se reconnaissent toutes les fausses richesses de style, toutes les défaillances cachées d'exécution. Le lecteur fait plus que de les voir, elles pèsent sur lui; et il les sent d'autant plus qu'il s'efforce de les cacher aux autres. Mais alors même qu'il trompe les autres, il n'est pas trompé lui-même : seul peut-être il n'est pas dupe des bravos immérités qu'il enlève, car il sait tout ce qu'il a eu à dissimuler pour les obtenir.

« Voilà pourquoi, mon cher ami, je fais donner à mon fils des leçons de lecture; c'est que je ne sais pas de meilleures leçons de littérature; j'ajoute, de meilleur complément d'une bonne éducation de famille.

« Quel plus aimable talent en effet pour un jeune homme que d'initier tous les siens aux exquises joies d'une admiration intelligente!

« Nous avons tous une dette envers le génie; tâchons que nos enfants la lui payent en les aidant à propager sa lumière. Je dis *nos* enfants, car l'art de la lecture convient peut-être encore mieux aux jeunes filles qu'aux jeunes gens. Les femmes ont

une souplesse d'organes, une délicatesse d'oreille, qui leur rendent plus faciles qu'à nous les arts d'imitation. Je suis certain que les beaux vers d'Athalie et de Polyeucte, quelques fables de la Fontaine, quelques méditations de Lamartine, deviendraient plus poétiques dans leur bouche, et feraient d'elles, sous une nouvelle forme, les consolatrices du foyer domestique. La belle légende des filles de Milton lisant la Bible à leur vieux père aveugle, nous indique la beauté touchante de ce rôle. Chez un jeune homme, l'art de la lecture est un talent, chez une jeune fille il peut devenir une vertu. »

Mon ami m'interrompit brusquement et me dit :

« Quelle est l'adresse de votre professeur au Conservatoire? »

LES DOMESTIQUES D'AUJOURD'HUI

ET LES DOMESTIQUES D'AUTREFOIS.

Il y a trois jours, les élections ont eu lieu à Paris. Mon domestique est venu me demander la permission de sortir pour aller voter.

Ma femme et mon fils étaient présents. J'ai consenti. Le domestique éloigné, Maurice resta un moment silencieux, puis me dit : « Père, ai-je tort? cela me choque qu'un domestique soit électeur.

— Pourquoi? repris-je.

— Je ne saurais le dire, c'est un sentiment confus, mais vif; cela me choque.

— Peut-être, répondis-je, est-ce parce qu'il est

gagé. Qui dit électeur dit souverain; la souveraineté et les gages ne vont pas ensemble.

— Par exemple! s'écria ma femme; personne n'a de si gros gages que les souverains!

— Oh! quelle démocrate!... »

Mon fils reprit avec une certaine agitation : « Je vous en supplie, répondez-moi sérieusement! Je suis sous le coup d'un fait qui m'a troublé, qui me rend peut-être injuste; aidez-moi à m'expliquer à moi-même, pourquoi le droit d'élire accordé à des domestiques me semble presque une profanation?

— Parce qu'ils ne sont pas considérés, répondit ma femme.

— Oui! répliqua Maurice, mais pourquoi ne sont-ils pas considérés?

— Parce que pour de l'argent, rien que pour de l'argent, les hommes de cette classe permettent à leurs semblables, je ne dis pas de les maltraiter, on ne maltraite plus les domestiques....

— Je le crois bien! dis-je en riant, ils vous le rendraient!

— Soit! mais ce qu'ils ne vous rendent pas, ce sont les paroles blessantes; les ordres durs, les

épithètes presque injurieuses dont se compose pour les maîtres le dictionnaire de l'usage, et où les domestiques ne peuvent puiser à leur tour sans s'exposer à être mis à la porte. Tu cherches pourquoi on ne les estime pas? C'est pour ce mot-là : être mis à la porte! Celui qui s'expose à le subir, ne mérite pas le respect, car il ne se respecte pas. »

Tout à coup, mon fils, qui avait laissé parler sa mère, se leva et s'écria : « Non! ce n'est pas pour les humiliations, souvent injustes, qu'ils subissent qu'on les mésestime! c'est pour tout ce qu'il y a dans leur cœur, de dissimulation, d'ingratitude, et de méchanceté! Oh! pardon! mais je vous l'ai dit, je suis sous le coup de ce que j'ai vu hier, de ce que j'ai entendu hier!

— Qu'est-ce donc, lui demandâmes-nous tous deux en même temps?

— Hier, après être sorti de table, je vais me promener au jardin. Nos domestiques et ceux de nos hôtes avaient disposé leur couvert au bas de la petite terrasse et dînaient en plein air. Le hasard de la promenade m'amène auprès d'eux. Notre nom prononcé me fait tendre l'oreille :

j'écoute. Ils parlaient de nous! Oh! j'en tremble encore de colère! Quelle haine sourde contre leurs maîtres! Quelle ironie amère et profonde! Quelle inexorable récapitulation de tous nos travers! de tous nos ridicules! Comme ils parlent des femmes! Comme ils ont parlé de ma mère!

— De ta mère? m'écriai-je.

— Sans paroles blessantes! répondit-il vivement; au premier mot j'aurais sauté au milieu d'eux! mais la familiarité même de leurs éloges en fait des offenses. Ils voient tout! Ils décrivent tout! Oh! les domestiques me font horreur!

— Et tu as raison, dit ma femme : car c'est une classe déchue. La révolution qui a relevé les ouvriers, les bourgeois et tous les hommes de travail, a dégradé les domestiques, ou plutôt, pendant que toutes les autres classes s'élevaient, la domesticité s'abaissait.

— En es-tu bien sûre? répondis-je froidement à ma femme.

— Il suffit pour t'en convaincre de comparer la domesticité d'autrefois à celle d'aujourd'hui. Nulle classe autrefois n'a fourni peut-être de plus beaux types à la poésie, à l'histoire, au théâtre. Le *loyal*

serviteur qui a écrit la vie de Bayard, était un domestique comme *Caleb*, comme *Marcel*. Le domestique alors servait de compagnon de jeu à son maître enfant, de compagnon de voyage à son jeune maître. A qui les barons féodaux, à qui les grands seigneurs de la monarchie confiaient-ils leurs fils partant pour l'armée, pour la cour, pour les pays lointains? à un vieux domestique. Ce seul mot de vieux domestique, était synonyme de dévouement, de courage, d'abnégation. On me racontait qu'aujourd'hui encore, le peuple anglais, quand il voit passer les belles voitures, et les splendides livrées de ses lords, s'écrie avec joie et comme avec orgueil : « Comme ils sont riches, nos lords! » Il oublie sa pauvreté en voyant leur richesse, ou plutôt leur richesse est la sienne, car c'est celle de l'Angleterre; il importe peu à cet ouvrier d'être pauvre comme homme, s'il est riche comme Anglais. Hé bien! la domesticité d'autrefois avait de ces admirables oublis de soi. Eux aussi, ces vieux serviteurs, ils avaient mis leur orgueil en dehors d'eux-mêmes. L'éclat du maître était leur éclat, la maison du maître était leur patrie : je les place même bien au-dessus du peu-

ple anglais, car l'abnégation de l'Anglais est de l'orgueil; leur orgueil, à eux, était de l'affection. Ils ne se contentaient pas de s'oublier pour leurs maîtres, de se glorifier dans leurs maîtres, ils les aimaient! Aujourd'hui, rien de pareil. Au lieu de la tendresse, ton fils te l'a dit, la haine! au lieu de la reconnaissance, l'ingratitude! au lieu de l'abnégation, l'envie!... Tiens! je t'exprimerai tous mes sentiments sur les domestiques d'aujourd'hui, avec ce seul mot : « C'est une vilaine race! »

Je me levai brusquement.

« Je ne puis te laisser achever! Tu viens de prononcer une parole que je ne saurais entendre! Vilaine race! C'est le mot de tous les despotes et de tous les bourreaux. Comment a-t-on justifié les coups de fouet donnés aux esclaves, les coups de bâton donnés aux serfs, les mépris infligés à tous ceux dont le métier n'était pas les armes, avec cette phrase : Vilaine race! Nous tous, aussi, hommes de plume, hommes de pensée, hommes de robe, on nous a qualifiés de vilaine race. Tous mes sentiments d'égalité et de justice se révoltent contre cette diffamation

d'une classe entière ; j'y sens une injustice autant qu'une injure, et mon seul bon sens me suffit pour dire, que la transformation de la domesticité, n'étant qu'une des conséquences, qu'une des formes de la révolution générale, doit avoir comme elle, à côté de ses vices, son côté de grandeur et de supériorité.

— De supériorité? répondit ma femme, je t'accorde tous les autres progrès; mais non celui-là! Dire que la domesticité d'aujourd'hui peut se comparer à la domesticité d'autrefois! Les domestiques étaient vraiment alors les gens de la maison : ils y vivaient, ils s'y mariaient, leurs enfants y naissaient; il y avait des générations de domestiques se léguant l'une à l'autre les mêmes devoirs et le même dévouement. Voilà ce que je regrette! Dans ce temps-là, il y aurait eu sous notre toit des êtres qui auraient aimé notre fils presque autant que nous l'aimons nous-mêmes; Dans ce temps-là, la famille n'abritait que des êtres liés par le cœur. Aujourd'hui, domestiques et maîtres semblent à peine des êtres humains l'un pour l'autre. Nos serviteurs n'ont plus de nom pour nous. Nous ne les connaissons que par leurs

noms de baptême. Ces noms mêmes ne sont pas toujours les leurs. Quand ils viennent s'offrir à notre service, si leur nom ne nous plaît pas, nous leur en donnons un autre. Parfois même, nous en choisissons un qui sert pour toute la série des valets de chambre, ou des cuisinières ; c'est comme une casaque de livrée, dont nous les affublons quand ils entrent, et dont ils se débarrassent quand ils sortent : ils sortent souvent, à peine entrés. On compte parfois autant de domestiques nouveaux que de mois dans l'année. Non seulement les vieux domestiques n'existent plus, mais ce qui en reste est gâté, dénaturé, dépravé par les mœurs nouvelles. Leur long séjour parmi nous en fait nos tyrans. Ils sont grognons, entêtés, pleins de manies, s'affolant toujours de quelque chat, ou de quelque oiseau qui devient leur seul maître, par conséquent le nôtre. Si, au moins, ils ne tourmentaient que nous ! mais la présence de vieux domestiques dans une famille rend le service impossible, tant ils sont impérieux vis à vis des autres serviteurs, et jettent partout la discorde dans la maison, à force de vouloir y régner.

— Mais, répondis-je à ma femme, puisque tu tiens tant à l'affection des domestiques, tu ne dois pas attaquer nos vieux serviteurs d'aujourd'hui; ils nous aiment.

— Oui! mais comment? au lieu du dévouement naïf des anciens serviteurs, comme cette affection a conscience d'elle-même! comme elle tient registre de tout ce qu'elle fait! Ils sont à cheval sur leur dévouement comme un vieux hobereau sur ses quartiers de noblesse, toujours prêts à vous reprocher votre ingratitude et à vous jeter au visage cette phrase odieuse : « Après les marques d'attachement que je vous ai données. » Sais-tu à quel état sont aujourd'hui vis à vis les uns des autres les vieux domestiques et les maîtres? A l'état d'amants. Bouderies! larmes! Brouilles et raccommodements! éternelles menaces de partir....

— Ou éternelles menaces de rester! reprit Maurice en riant! Le père d'un de mes amis dit un jour à une vieille servante : « Je vous chasse! — « Que c'est bête de dire ces choses-là, lui répondit-« elle; comme si vous ne saviez pas bien que je « ne peux pas m'en aller! »

— C'est cela! reprit ma femme! Tiens! ne me

parle plus de progrès en fait de domesticité ! Le prétendu progrès a détruit jusqu'au personnage touchant de la nourrice. Cette femme qu'attachait à nos familles un lien presque aussi fort que le lien du sang, le lien du lait ; qui une fois entrée sous notre toit y demeurait jusqu'à son dernier jour comme la tradition vivante ; qu'est-elle aujourd'hui dans la maison? La première des mammifères! une mercenaire qui ne songe qu'à vous vendre sa marchandise le plus cher possible, et à s'en aller dès qu'elle l'a débitée. Sans doute elle aime l'enfant qu'elle nourrit, mais d'une affection tout animale, inconsciente comme l'instinct et fugitive comme lui. Les douze mois de nourriture à peine écoulés, elle retourne à ses vrais enfants, comme une exilée court vers son pays, et si elle garde encore avec nous quelques relations, ce sont des relations intéressées. Elle se souvient d'appeler notre fille sa fille aux époques de l'année où la réponse est un cadeau. Tu as beau dire, c'est triste! ta chère révolution a fait là un grand mal. Il y a encore des domestiques, mais elle a tué les serviteurs. »

Ma femme s'arrêta à ce mot, me jetant un regard

quelque peu triomphant, mon fils un regard mêlé de plaisir et de contrariété ; il était content que sa mère vainquît, mais il était ennuyé que je fusse vaincu, car ma position lui semblait fort mauvaise. Je répondis à ma femme après un court silence :

« As-tu fini ?

— Oui.

— Hé bien, je commence ! Tu dis vrai. La Révolution a tué les serviteurs, mais elle a tué aussi les valets et, ce faisant, elle a compensé le mal par le bien.

— Je ne comprends pas, explique-toi.

— Un de mes amis, professeur de déclamation théâtrale au Conservatoire, me disait ces jours-ci : « Il y a tout un emploi qui a disparu du théâtre, « et pour lequel nous ne pouvons plus faire d'élè« ves ; c'est l'emploi des valets. Il n'y a plus de rôles « de valets dans les pièces modernes. » A quoi je lui répondis : « Tant mieux ! cela prouve qu'il n'y en « a plus dans la vie ! » En effet, lis Molière, Dancourt, Regnard, Dufresny, Lesage, Dallainval, Destouches, tous les peintres de la société d'autrefois. Que sont les domestiques dans leurs comédies ? Des

Scapins[1], des Crispins, des Labranches, c'est-à-dire, des fripons, des faussaires, des entremetteurs, les complices ou les corrupteurs des fils. Que sont les femmes de chambre? Des Martons, des Lisettes, c'est-à-dire les confidentes des jeunes filles, les messagères des correspondances amoureuses, les ennemies nées des maris et des pères. Ajoute que tous ces personnages sont empruntés à la société bourgeoise. Arnolphe est un bourgeois, Géronte est un bourgeois, Sganarelle est un bourgeois. Il s'ensuit que sous l'ancien régime, dans les classes moyennes elles-mêmes, à côté de la foule des domestiques honnêtes et dévoués, s'était élevée la race de la valetaille, c'est-à-dire les plus misérables et les plus funestes hôtes d'une maison. J'admets que la révolution des mœurs ait fait disparaître les premiers, mais tu dois convenir aussi qu'elle a balayé les seconds. Quelle est la jeune fille aujourd'hui qui prend sa femme de chambre pour

1. Ces personnages, je le sais, étaient empruntés à la comédie italienne; mais, sous leurs noms et leurs costumes étrangers, ils n'en représentaient pas moins les mœurs françaises, comme les Damis, les Clitandre et les Orgon, étaient des hommes du dix-septième siècle, malgré leurs noms qui ne sont d'aucun temps.

confidente et pour complice d'une affection cachée? Quel est le jeune homme pressé de dettes qui s'entende avec un valet de chambre pour tromper son père et le voler? C'est là un progrès incontestable, et à quoi tient-il ce progrès? A une autre amélioration plus fondamentale encore. Si les domestiques ont perdu leur empire sur nos enfants, c'est que d'autres le leur ont pris. Ces autres, quels sont-ils? Nous. Tu t'es attendrie tout à l'heure sur l'affection des anciens serviteurs pour leurs jeunes maîtres ou leurs jeunes maîtresses; moi cette affection me blesse, et j'en suis jaloux! car c'est notre place qu'usurpaient alors les domestiques. A mesure que le triomphe des sentiments naturels a rapproché les enfants des parents, il a éloigné d'eux les domestiques. Leur décadence n'est autre chose que notre avénement. La jeune fille d'autrefois, compagne de sa soubrette, en faisait son amie; la jeune fille d'aujourd'hui, élevée par sa mère et vivant avec sa mère, se confie à sa mère. Le père d'autrefois donnait à son fils pour compagnon de voyage un vieux serviteur; le père d'aujourd'hui part avec son fils, souvent sans domestique, et ils se servent de serviteur l'un à l'autre....

— Soit! reprit ma femme, tu attaques avec raison les domestiques d'autrefois; mais tu ne tiens pas ta parole, tu ne justifies pas les domestiques d'aujourd'hui. Restent toujours leurs vices, leur hostilité, et surtout, ce qui m'épouvante le plus en eux, leur silence! Oui! je t'avoue que lorsqu'à table, pendant un long dîner, je vois, je sens derrière nous ces muets qui assistent impassibles à tout ce qui se dit et à tout ce qui se fait; qui voient, qui entendent nos colères, nos gaietés, nos éclats de rire, nos querelles, et dont le visage de marbre ne trahit pas une émotion; je suis effrayée de tout ce qu'ils ne disent pas! Et leur paresse! Et leur vanité! Ils ont inventé un droit nouveau, sur lequel ils sont intraitables, le droit de ne pas nous servir.

— Qu'est-ce que ce droit-là?

— Un fait récent te le dira. Une souveraine vivante, tu entends? vivante, donnait une soirée intime. Une lampe vint à filer. La souveraine se lève et va baisser la lampe. Étonnement d'une grande dame étrangère qui était présente. La souveraine s'en aperçoit : « Vous êtes surprise, lui dit-elle tout « bas, que je me sois levée pour baisser cette lampe

« moi-même? — C'est vrai, Majesté! — C'est que, « si j'avais dit à ma première dame d'honneur : *La* « *lampe file*, elle se fût immédiatement levée pour « dire au chambellan : *La lampe file;* le chambellan « eût immédiatement dit au premier valet de pied : « *La lampe file;* le premier valet de pied l'eût immé- « diatement fait dire au domestique chargé de ce « service, et d'immédiatement en immédiatement, « la lampe filerait encore.... J'ai trouvé plus court « de la baisser moi-même! »

« Hé bien, mon cher ami, ajouta ma femme; ce fait de cour est la règle partout!

— Oh! partout!

— Oui, partout le fractionnement des fonctions et la hiérarchie des services est le credo des domestiques : si les préséances règnent encore quelque part, c'est à l'office, à l'antichambre et à la cuisine. La femme de chambre ne permet pas qu'on mette son couvert ailleurs qu'à la droite du chef. Entre dans la cour d'un grand hôtel : la voiture est attelée, le cocher, poudré et galonné, est sur son siége : guides et fouet sont dans sa main. Que crois-tu qu'il ait fait avant de monter sur son siége?... Il est monté! Rien de plus. Ce n'est pas

lui qui a harnaché les chevaux, ce n'est pas lui qui a nettoyé la voiture, ce n'est pas lui qui a pris les rênes, il est monté sur son siége.

MON FILS (*souriant*).

— Lui-même ?

MA FEMME.

— Oui ! lui-même ! Il conduit ! voilà son office ! mais proposez-lui de vous seller un cheval, il vous demandera son compte. Descendons d'un degré. Entre simplement dans une maison riche. La femme de chambre fait le feu de la chambre de sa maîtresse et lui apporte son déjeuner dans son lit ; mais ordonnez-lui de préparer le feu du salon ou de servir à table, elle répond que ce n'est pas son service. Descends encore d'un degré. Entre chez des bourgeois comme nous, mais qui ont plus d'un domestique. Dis à la cuisinière de disposer un lit : au valet de chambre de laver la vaisselle, ils refuseront ou n'obéiront qu'en grondant et à la condition de ne pas recommencer. Ils me font toujours penser à l'Angleterre, où lorsqu'un domestique se présente dans une grande maison, sa première question est celle-ci : *Do you take me for work or*

for ornament? Me prenez-vous pour le travail ou pour l'ornement?

— Oh! le joli mot! s'écria mon fils en riant.

— Dis donc le terrible mot! repris-je avec force; car il est la condamnation des maîtres! Vous énumérez tous deux avec amertume les vices des domestiques, les travers des domestiques; mais ces vices sont-ils ceux de leur caractère ou de leur position? Sont-ils les leurs ou sont-ils les nôtres? Voilà la question. Autour d'eux tout est richesse, et ils vivent de privations relatives; ils assistent à toutes les délicatesses d'une vie qu'ils ne partagent pas; ils ressemblent à des indigents placés devant une vitrine de changeurs. Ils vont se coucher dans une mansarde glacée, après avoir allumé un bon feu dans une jolie chambre bien tapissée. As-tu jamais réfléchi à ce qui doit se passer dans la tête d'un domestique d'aujourd'hui pendant un repas quelque peu recherché? Il nous entend vanter chaque vin, déguster chaque mets : sa gourmandise, excitée jusqu'à la passion, compte avec regret les morceaux les plus délicats qui disparaissent, et il ne s'en console qu'en savourant d'avance les restes, puis, le dîner fini, la maîtresse lui dit tout

bas : « Serrez cette bouteille et dites à l'office « qu'on garde ce plat pour demain. »

— Ah ! pour le coup c'est vrai ! dit ma femme en riant.

— Tu nous peignais énergiquement ce muet debout derrière nous, nous maudissant en silence. Mais que faisons-nous pour qu'il nous estime ? Quelle marque de mépris pour lui, que notre sans-gêne devant lui ! A voir les maris et les femmes se quereller devant les domestiques, à voir les pères battre quelquefois leurs enfants devant les domestiques, à entendre les hommes raconter les histoires les plus libres, se moquer de leurs parents, déchirer leurs amis devant les domestiques, insulter enfin parfois la classe même des domestiques devant les domestiques, ne dirait-on pas qu'ils croient parler devant des brutes, qui n'ont ni yeux, ni oreilles ? Quelles vertus pouvez-vous exiger de gens qui reçoivent de telles leçons ? Vos actions corrigent-elles au moins vos discours ? Votre conduite envers eux répare-t-elle votre conduite devant eux ? Voyons ! regardez autour de vous ! Il n'y a pas aujourd'hui une seule classe dont l'infériorité et les infortunes n'éveillent quel-

que sympathie, quelque sollicitude. Le vice lui-même rencontre l'intérêt. On s'occupe de moraliser les prisonniers, les voleurs, les meurtriers. Que fait-on pour la classe des domestiques ? Quelle fondation leur est consacrée ? Les maîtres même qui s'occupent le plus de toutes les classes deshéritées, prennent-ils souci des mœurs, de l'instruction, de l'amélioration de leurs serviteurs ? Non ! Ils établissent partout des bibliothèques, des cours, des sociétés de secours mutuels, des écoles de perfectionnement, partout, excepté chez eux. Te dirai-je tout ? Hé bien, il y a dans Paris, dans nos maisons, une chose, une partie que je ne peux jamais regarder sans effroi, c'est le cinquième étage. Une jeune fille, agréable et bien tenue (toutes les filles de chambre s'habillent maintenant avec goût), une jeune fille de dix-huit ans, de vingt ans, entre à votre service ; où la logez-vous ? Au cinquième étage ! avec tous les domestiques de tous les ménages de la maison ! As-tu pensé quelquefois à ce que c'est que ce cinquième étage ? T'es-tu demandé ce qui pouvait, devait se passer là-haut, quand, après la journée terminée, toutes ces convoitises contenues, toutes ces envies réprimées,

toutes ces effervescences étouffées remontent dans ce ghetto, et s'y étalent pendant huit heures en toute liberté, sans contrôle, sans règle, et avec toute l'ardeur effrénée des parties de revanche! Une de tes amies vint me trouver il y a quelques mois, indignée, hors d'elle! Que lui arrivait-il? Sa femme de chambre, une jeune fille de seize ans, était grosse du fait de son domestique. « Quel parti « prenez-vous, lui dis-je? — Quel parti? je les mets « tous deux à la porte! — Ah! oui, répondis-je, « voilà votre moralité satisfaite! Mais êtes-vous « bien sûre que votre conscience ait le droit de l'ê- « tre? N'êtes-vous pour rien dans cette faute? Cette « jeune fille était honnête quand ses parents vous » l'ont confiée. Qu'avez-vous fait pour la protéger? « Vous la mettez à la porte! après? que va-t-elle « devenir? La voilà pendant plusieurs mois con- « damnée à ne pas trouver de place! Quels conseils « lui donnera la misère? dans quel abîme la pous- « seront le désespoir et l'abandon?

MA FEMME.

— Mais enfin! que veux-tu qu'on fasse?

MOI.

— Je veux qu'on sache qu'être maître, c'est avoir

charge d'âme! je veux qu'on se souvienne que les domestiques sont des hommes, et les servantes des femmes! ou plutôt non, que ce sont des enfants! Oui, des enfants! Ils en ont l'ignorance, les appétits mal réglés, les désirs mobiles, le mélange d'irréflexion et de diplomatie, le penchant au mensonge, tout ce qui naît enfin du manque d'éducation. Et si tu ajoutes qu'ils sont exposés aux plus irrésistibles tentations, que tout ce qui les entoure conspire contre leur probité; que ta cuisinière a pour flatteurs et pour corrupteurs tous tes fournisseurs; que tous tes marchands offrent une prime à ton valet de chambre pour te voler; que ta lingère, ta couturière, ta cordonnière sollicitent au prix de l'or la complicité de ta femme de chambre; si tu ajoutes encore que leur position est en désaccord avec tout notre ordre social, qu'ils forment et se sentent une caste méprisée dans un temps où il n'y a plus de castes; qu'ils sont électeurs depuis vingt ans, et que leur serment ne vaut celui de leur maître devant la justice que depuis hier; si enfin tu te souviens qu'il n'y a pour eux ni foyer de famille, ni joies de famille; que, même mariés, ils sont séparés; que souvent la femme et le mari servent

à cinquante lieues l'un de l'autre ; que la mère ne peut ni nourrir, ni élever, ni garder, ni même aller soigner ses enfants s'ils sont malades.... Alors, au lieu de t'étonner de leurs vices, tu t'étonneras de ce qui leur reste de qualités ; ton mépris se changera en pitié, et tu leur tendras la main comme aux paysans, comme aux ouvriers, comme à tous ceux qui se débattent entre le passé et l'avenir, pour les aider à arriver au but supérieur où ils tendent instinctivement.

— Un but supérieur? Quel est-il ?

— Une société nouvelle s'élève. La domesticité doit changer de programme comme tout le reste. Qu'était-elle autrefois ? L'inféodation du serviteur à la personne du maître, c'était un produit et un reste de tout le système féodal, où depuis les souverains jusqu'aux serfs, tout homme était l'homme de quelqu'un. Aujourd'hui, nul ne relève que de lui-même. Le titre d'électeur accordé aux domestiques vous indigne ; moi, il m'éclaire, j'y vois l'expression suprême du droit individuel. Dès lors, la facilité des domestiques à nous quitter, ne m'apparaît plus que comme une aspiration à l'indépendance, et pour devenir une vertu, il suffit

qu'elle produise ses effets naturels, la fierté du cœur et le respect de soi-même. C'est à nous, maîtres, à les faire germer dans le cœur de nos serviteurs. Qu'à leurs yeux comme aux nôtres ils soient, non plus seulement des inférieurs, mais des êtres libres signant avec nous un contrat qui nous lie à eux, comme eux à nous, et pour la bonne exécution duquel chacun doit apporter sa part : nous, l'équité et l'humanité; eux, l'exactitude et la probité.

— Voilà l'affection bannie de ces relations.

— Non ! mais c'est encore à nous à leur donner l'exemple. On se plaint toujours que les domestiques ne nous aiment pas. Est-ce que nous les aimons ? J'entends souvent dire : « Un serviteur qui « est chez vous depuis vingt ans vous quittera pour « cent francs de gages de plus ! » Est-ce que nous les lui donnons pour le garder? Pourquoi le sacrifice doit-il être à la charge du plus pauvre? Aimons-les, conseillons-les dans leurs embarras, soignons-les dans leurs maladies, et nous verrons l'attachement reprendre sa place entre eux et nous. Seulement cet attachement ne peut plus avoir le même caractère qu'autrefois. Le passé nous mon-

tre le maître causant avec ses domestiques, tutoyant ses domestiques, et cette familiarité était sans inconvénient, parce qu'elle ne détruisait ni le respect, ni l'obéissance : le maître avait beau descendre de son rang de supérieur, le serviteur maintenait la distance par le sentiment intime qu'il avait de son infériorité. Mais aujourd'hui, le maître doit toujours se souvenir de son rang, car le domestique est toujours tenté de l'oublier. Prouvez donc votre attachement à votre ancien serviteur par vos actes ; qu'il vous prouve le sien par son zèle; mais pas d'épanchements, pas d'échanges de paroles affectueuses ; la froideur extérieure est ici la sauvegarde de l'affection intime

« Même réserve, même prudence dans les relations de nos enfants avec les domestiques.

« La première enfance a de tels besoins, elle a surtout une telle grâce qu'on ne peut la soustraire aux embrassements des gens de service : les joues d'un baby appartiennent à toutes les lèvres de la maison, comme son sourire ingénu est la joie de tous les cœurs; mais ces premières années écoulées, la société des domestiques est mauvaise pour les enfants Petits, ils y contractent des habitudes

de bas langage ; adolescents, ils s'y instruisent parfois en de dangereux secrets ; jeunes, ils y sont trop à leur aise, trop flattés et y perdent le goût des sociétés choisies où il faut payer de sa personne. Le goût pour les domestiques dénote ou entretient chez l'enfance et la jeunesse une certaine timidité paresseuse et vaniteuse, parfois même une certaine bassesse.

« Je résumerai, du reste, mon programme en un seul mot. Ce qui doit présider aujourd'hui à tous nos rapports avec les domestiques, c'est une habitude qui est presque une vertu, et une vertu toute nouvelle : la politesse. Jadis on était bon, humain, généreux, affectueux envers les domestiques, on n'était pas poli, on ne pouvait pas l'être. La politesse, dans ces sortes de relations, est une qualité toute démocratique. Elle a cet admirable avantage qu'elle consacre à la fois l'égalité de nature et l'inégalité de position ; elle met tous les hommes sur le même niveau, et maintient chacun à sa place. La politesse envers votre serviteur assure son respect pour vous, en lui prouvant votre respect pour lui.

« Ainsi compris, ainsi élevés à la dignité sérieuse

de tous les engagements sociaux, les rapports des maîtres et des domestiques peuvent offrir une des plus belles formes de la démocratie. La Convention, qui parfois a mêlé à ses meilleurs décrets une sentimentalité puérile, remplaça le mot *domestique* par le mot *officieux*. Cette transformation d'un fatigant et assujettissant service en une sorte de complaisance volontaire, est factice et ridicule; n'ôtons pas sa rudesse à la réalité, c'est là qu'est sa beauté, et honorons dans la domesticité ce qui fait la force et la gloire de tout être humain : « Le travail et le pain gagné! »

Ma femme garda quelque temps le silence, puis elle reprit avec une sorte de tristesse : « soit! mais avoue que nous voilà bien loin de la facilité cordiale des mœurs antiques, et que tout cela constitue un ensemble de relations bien froid et bien sévère!

— Que veux-tu? les sociétés démocratiques ne sont pas des sociétés tendres, et nous y vivons tous en face les uns des autres, armés de nos droits comme d'un fusil. Heureusement, il y a dans ce tableau de famille quelques côtés moins sombres. Un dernier fait te le prouvera. Chaque

année l'Académie française distribue à peu près vingt prix de vertu. Sur ces vingt prix, huit, et quelquefois dix, reviennent à des domestiques.

Ces rapports m'ont fort donné à réfléchir.

Pour les gens du monde, le monde commence au boulevard des Italiens et finit aux Champs-Élysées, ou, si tu l'aimes mieux, commence à la rue du Bac et finit à la rue de Varennes. Mais sortons de ces grands hôtels, laissons-là ces antichambres de millionnaires et de hauts personnages, où de grands laquais, galonnés, la tête enfarinée, étalent sur des banquettes de velours leurs mollets en bas de soie, jouent aux cartes, jouent à la bourse, joignent les vices du luxe aux bassesses du servage, et tout en se croyant la fleur, la crème de la domesticité, n'en sont en réalité que la lie! Entrons, soit à Paris, soit en province, au sein des classes moyennes et laborieuses. Qu'y trouvons-nous ? Toute une domesticité nouvelle et souvent admirable.

Il y a d'abord la providence des humbles ménages, la *Petite Bonne*, faisant tout, pourvoyant à tout, courageuse, forte, sobre, dormant dans une soupente, dînant sur un bout de table, et tra-

vaillant dix-huit heures par jour, pour soutenir de vieux parents, ou parfois élever quelqu'enfant naturel qu'un lâche a laissé à sa charge et qu'elle n'abandonne pas, elle que tout abandonne! Il y a ensuite le domestique intelligent, démocrate, ambitieux, qui veut monter, mais monter par la bonne route, qui lit, qui s'instruit et passe par la domesticité pour y amasser le pécule du rachat. J'ai connu le domestique d'un médecin de province, qui, tout en conduisant le cabriolet de son maître, employait le temps des visites, à lire les livres et les revues que le docteur laissait sur les coussins de la voiture. Un jour il lui dit :

« Je dois annoncer à Monsieur que je vais le « quitter.

« — Eh ! pourquoi ? Je suis très-content de « vous.

« — Je suis aussi très-content de Monsieur; « mais je ne puis pas rester à son service.

« — Mais pourquoi !

« — Parce que je passe demain mon premier « examen de médecine !

« — Hein ! Et où avez-vous étudié?

« — Voilà deux ans que je prends pour les lire,

« des livres dans la bibliothèque de Monsieur; je « choisis plutôt ceux des rangs de derrière, et « comme Monsieur n'y regarde jamais, il ne s'en « est pas aperçu. »

— Le fait est intéressant, reprit ma femme en riant, mais ce n'est qu'une exception.

— Sans doute, mais ce qui ne l'est pas, c'est ce que révèlent ces dossiers des prix de vertu.

A côté de ces huit ou dix élus, il y en a vingt, trente d'appelés, et l'on trouve dans ces vertus moins éclatantes une foule de dévouements admirables; des domestiques servant non-seulement leurs maîtres gratuitement, mais partageant avec leurs maîtres ruinés les gages qu'ils avaient reçus jadis de leurs maîtres riches : adoptant leurs enfants, les soignant, les élevant! Hé bien, je te le demande! une classe qui, ignorante et rabaissée, apporte un tel contingent de vertus dans le budget moral de son pays, mérite-t-elle le mépris dont elle est l'objet? Quand donc la démocratie comprendra-t-elle qu'il n'y a plus de castes? Quand donc nous dirons-nous qu'il n'y a que deux sortes de métiers, les métiers honnêtes et les métiers déshonnêtes, et

qu'il faut apprécier l'homme, non pas pour la fonction qu'il exerce, mais pour la façon dont il l'exerce! Que m'importe qu'ils soient domestiques, serviteurs? Est-ce que nous ne sommes pas tous les domestiques de quelqu'un et les serviteurs de quelque chose? L'employé n'est-il pas aux ordres de ses chefs? Le commis aux ordres de son patron? L'ouvrier aux ordres de son contre-maître? Tous les subalternes ne sont-ils pas à la merci des caprices, de l'humeur et de la santé de leurs chefs? Or, qui empêche la subordination d'être un avilissement, et la dépendance d'être un esclavage? Deux choses : la dignité de l'inférieur, et l'équité du supérieur. Hé bien, pratiquons l'une et encourageons l'autre! Rayons surtout de notre dictionnaire, ce vilain mot que nous prononçons sans cesse devant les domestiques, sans penser qu'il tombe sur eux comme une injure et une blessure : « *Il est plat comme un valet! Une âme de valet!... Un caractère de valet!...* Eh! valets! valets! Ma chère, il y a dans ce monde des gens qui font une terrible concurrence aux domestiques dans cet emploi-là, ce sont les courtisans. La seule différence c'est que leurs appointements sont

plus gros et que leur livrée est plus chère. S'il faut donc flétrir quelqu'un de ce nom, ne l'appliquez pas à des malheureux qui gagnent un maigre salaire à la sueur de leur front, mais à ces chambellans de tous les régimes qui.... mais non, je m'arrête, j'en aurais trop à dire; je me borne à cette parole qui résume tout notre entretien. La Révolution a déclaré tous les citoyens égaux devant la loi : déclarons tous les honnêtes gens égaux devant l'estime publique.

Mon fils se leva, vint à moi, m'embrassa, et dit à sa mère : « Il a toujours raison. »

LA PATTE DE DINDON.

« Ce matin, à propos d'un plaisir manqué, je dis en riant à mon fils : Je vois que tu as besoin que je te fasse une petite leçon.

— Eh! sur quoi, père?

— Sur une disposition, que tu tiens de moi, hélas! et dont je voudrais bien te guérir.

— Quelle est-elle?

— Le récit d'une petite aventure de ma vie d'écolier te l'apprendra.

J'avais dix ans, j'étais au collége, je rapportais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes déjeuners du

matin, car le collége ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades (je me rappelle encore son nom, il se nommait Couture) armé d'une superbe patte de dindon; je dis patte et non cuisse, car l'objet tout entier se composait de ce que dans mon ignorance j'appellerai un *tibia*, et de la patte avec ses quatre doigts, le tout recouvert de cette peau noire, luisante et rugueuse, qui fait que le dindon a l'air de marcher sur des brodequins de chagrin.

Dès que mon camarade m'apercut: « Viens voir! « me dit-il, viens voir!... » J'accours! Il serrait le haut de la patte dans ses deux mains, et, sur un petit mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine. Je restai stupéfait et émerveillé. Comment cette patte morte pouvait elle remuer? Comment pouvait-il la faire agir? Un garçon de dix-huit ans qui va au spectacle, et qui suit le développement du drame le plus merveilleux, n'a pas les yeux plus écarquillés, les regards plus ardents, la tête plus fixement penchée en avant, que moi, en face de cette patte de dindon. Chaque

fois que ces quatre doigts s'ouvraient et se refermaient, il me passait devant les yeux comme un éblouissement. Je croyais assister à un prodige. Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivé à son paroxysme, il remit la merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette patte flotter devant mes yeux comme une vision!... « Si je l'avais, me di-« sais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire « agir! Couture n'est pas sorcier! Et alors... comme « je m'amuserais!... » Je n'y tins plus, je courus à mon camarade....

— Donne-moi ta patte!... lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication! Je t'en prie!...

— Ma patte!... Te donner ma patte!... Veux-tu t'en aller!... »

Son refus irrita encore mon désir.

— Tu ne veux pas me la donner!...

— Non!

— Eh bien!... vends-la moi!

— Te la vendre? Combien?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine....

— Je t'en donne cinq sous!

— Cinq sous!... une patte comme celle-là! Est-ce que tu te moques de moi!

Et, prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

— Eh bien, je t'en offre dix sous!

— Dix sous!... Dix sous! reprit-il avec mépris!... Mais regarde donc!... »

Et les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours!...

— Mais enfin, lui dis-je en tremblant,... combien donc en veux-tu?

— Quarante sous ou rien!

— Quarante sous!... m'écriai-je, quarante sous! Près de trois semaines de déjeuners! par exemple!

— Soit! à ton aise! »

La patte disparut dans sa poche, et il s'éloigna. Je courus de nouveau après lui.

— Quinze sous!

— Quarante!

— Vingt sous!

— Quarante!

— Vingt-cinq sous!...

— Quarante!.. »

Oh! diable de Couture! comme il aura bien fait son chemin dans le monde! comme il connaissait déjà le cœur humain!... Chaque fois que ce terrible mot *Quarante* touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes, je ne me connaissais plus!

— Eh bien, donc! quarante!... m'écriai-je.... Donne-la-moi!

— Donne-moi d'abord l'argent, » reprit-il....

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus.... Oh! le scélérat! il était déjà homme d'affaires à treize ans!... Puis tirant enfin le cher objet de sa poche : « Tiens me dit-il, la voilà!... »

Je me précipitai sur elle!... Au bout de quelques secondes, ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirais le tendon qui servait de cordon de sonnette, aussi bien que Couture! Pendant deux minutes, cela m'amusa follement; après deux minutes, cela m'amusa moins; après trois, cela ne m'amusa presque plus; après quatre, cela ne m'amusa plus du tout! Je tirais toujours

parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent.... Mais le désenchantement me gagnait.... Puis vint la tristesse! .. puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec! puis le sentiment de ma bêtise.... et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla.... et au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir!...

Ce souvenir m'est revenu bien souvent depuis que je n'ai plus dix ans, et bien souvent aussi j'ai retrouvé en moi l'enfant de la patte de dindon. Cette impétuosité de désir, cette impatience de tous les obstacles qui me séparaient de la possession désirée, cette folle imprévoyance, cette puissance d'illusion égale seulement, hélas! à ma puissance de désillusion; tous ces traits de caractère se sont mille fois réveillés.... que dis-je! se réveillent encore en moi dès qu'une passion m'envahit!... Oh! on n'étudie pas assez les enfants! On traite trop leurs sentiments de puérilités! Rien n'est puéril dans l'âme humaine! L'enfant ne meurt jamais tout entier dans l'homme, et ce qui est puéril aujourd'hui

peut être terrible ou coupable demain! Les passions sont différentes, mais le cœur où elles poussent est le même, et le meilleur moyen de bien diriger un jeune homme est d'avoir bien observé le garçon de dix ans. Ainsi cette patte de dindon m'a fort servi. Vingt fois dans ma vie, au beau milieu d'une sottise, ce souvenir m'est revenu.... « Tu seras donc toujours le même, » me disais-je, et je me mettais à rire, ce qui m'arrêtait court! Il n'y a rien de plus utile que de se rire au nez de temps en temps. »

Je me retournai alors vers mon fils, et je lui dis :

Ο μυθος δηλοι οτι.

Cette fable montre que.... Les fils ressemblent quelquefois à leurs pères.

LES HÉRÉDITÉS.

I

Nous vivons dans un mystère éternel, au milieu des choses mêmes qui nous sont le plus familières. Il me semblait que cette vie commune des pères et des enfants m'était connue dans tous ses recoins comme la chambre que j'habite; je croyais en avoir éprouvé ou deviné tous les sentiments, en avoir sondé toutes les profondeurs, et voilà que tout à coup s'ouvre devant mes yeux un abîme que je ne soupçonnais pas. On dit sans cesse en croyant comprendre toute la signification de cette parole : Un fils est l'héritier naturel de son père;

mon fils héritera de mon nom, de mon titre, de mon bien, de ma place ; mon fils a hérité de moi tel trait de visage, telle disposition de caractère, et l'on croit avoir tout dit : hier, m'est apparu un côté bien autrement intime de ce fait, si mystérieux, l'hérédité.

Un hasard heureux, que je dois encore à mon fils, m'a mis en relations affectueuses avec M. le duc de Candé. J'ai toujours accepté et même cherché des amis dans toutes les classes. En général, nous enfermons trop notre vie dans la zone sociale où nous sommes nés. De là notre ignorance de tout ce qui n'est pas notre monde. Il faudrait habituer notre âme et notre intelligence à chercher leur nourriture à la façon des racines d'arbres, c'est-à-dire en plongeant ou en s'élevant dans les couches qui sont au-dessus ou au-dessous d'elles ; il faut si je puis parler ainsi, vivre verticalement et non pas horizontalement. C'est ce que j'ai toujours tâché de faire, et j'ai le bonheur d'avoir des amis ouvriers, et des amis marquis.

Le duc de Candé est le vrai type de ce que peut être et de ce que doit être le gentilhomme aujourd'hui. Jeune, il a servi bravement en Afrique.

Marié et retiré du service, il a consacré une partie de sa fortune considérable à de grandes entreprises de reboisement, de défrichements et de drainages; il faut toujours qu'il mette du grand dans l'utile, et du chevaleresque dans le positif. Nos relations sont celles de deux amis. Voici de quelle manière elles se sont formées.

Nos deux fils ont suivi le même collége, et quoique Maurice soit plus jeune, les mêmes classes. De là leur intimité, puis la nôtre. J'ai remarqué qu'il s'établit assez souvent aujourd'hui, grâce au mélange des enfants de toute position dans les colléges, des rapports assez intimes entre des parents, de naissance et de fortune très-différentes. C'est une sorte d'affection toute moderne qui emprunte quelque chose de particulier aux charmants intermédiaires qui la font naître. S'aimer parce qu'on a des enfants qui s'aiment, et s'aimer en eux, c'est s'aimer autrement que par camaraderie, que par relations d'intérêts ou de plaisir, même que par convenance ou par goût. On se parle souvent d'eux, ce qui ouvre le cœur et les lèvres; on se communique ses craintes, ses espérances, ses desseins sur eux, ce qui ressemble

à une confidence; on ne craint pas de s'avouer l'un à l'autre ses faiblesses, ce qui ressemble à une confession.

Mon fils me parlait depuis longtemps de son ami de Candé; il me le vantait avec cet enthousiasme un peu diplomatique, qui voulait dire : « Puis-je l'amener ici ? » Je feignais de ne pas comprendre, et pour cause. Un jour il me dit :

— Père, mon ami de Candé m'a invité à aller goûter chez son père, puis-je y aller?

— Non, mon cher enfant.

— Pourquoi?

— Parce que je ne sais pas si ta visite ne déplairait pas à M. de Candé.

— Oh! non! Octave m'a dit que non.

— Soit! mais son père ne me l'a pas dit à moi, tu n'y peux aller. »

Mon fils se tut.

Même dialogue s'établit à quelques jours de distance entre le jeune Candé et son père qui lui fit la même réponse.

La fierté aristocratique du duc et ma raideur démocratique se tenaient en face l'une de l'autre, à peu près comme les deux chèvres de la Fontaine,

quand un jour je le vis entrer chez moi. Il avait senti que c'était à lui de faire le premier pas, et il le fit comme il fait tout, avec je ne sais quelle grâce de gentilhomme croisée de franchise militaire, qui donne à ses paroles comme à son attitude ce que j'appellerai une cordialité élégante.

— Monsieur, me dit-il en entrant, vous me connaissez certainement beaucoup, quoique vous ne m'ayez jamais vu, car personne ne m'est plus connu que vous quoique je n'aie jamais eu l'honneur de vous voir; je suis M. le duc de Candé. »

Je saluai, en souriant de ce début.

— Votre fils a été fort utile au mien, qui je crois n'a pas été inutile au vôtre; nous voilà donc, vous et moi, créanciers et débiteurs l'un de l'autre; eh bien, si nous mêlions ensemble notre actif et notre passif, et si nous en faisions de l'amitié? Cela vous va-t-il? »

Je lui tendis ma main; il me tendit la sienne; nous nous assîmes, nous nous parlâmes de nos enfants, et une heure après nous étions amis.

Ce n'est pas que ni ce jour-là ni les jours qui suivirent, nous nous relachâmes en rien de nos opinions mutuelles. Au contraire, c'était entre

nous comme un jeu ordinaire de conversation, que de nous attaquer l'un l'autre sur les préjugés et les travers réciproques de nos deux partis. Je l'appelais toujours en riant monsieur le duc, à quoi il me répondait par monseigneur le roturier ; mais au fond, la vue et le commerce d'un honnête homme d'opinions contraires à la nôtre exerçait sur nous une influence réelle ; nous nous affermissions mutuellement dans ce sentiment qui est l'équité des esprits droits et des cœurs justes, le respect de nos adversaires.

Notre entretien le plus habituel portait, on le conçoit, sur nos enfants. Un jour, après une longue causerie :

— Permettez-moi, lui dis-je, de vous parler à cœur ouvert. Votre fils m'étonne, m'effraye ; presque tout en lui est excès et contraste. Il tient de vous le *sursum corda* des grandes âmes, cet *en avant* des anciens preux, qui est resté le signe de la noblesse française. Puis tout à coup à ces enthousiasmes succèdent des découragements profonds. Il a des élans de folle gaieté, qu'interrompent brusquement des tristesses qui ne sont pas de son âge. Il porte en lui toutes les nobles ambitions et

d'incompréhensibles dégoûts. Mêmes contradictions dans sa vigueur physique et dans sa santé. Il est trois fois plus fort que mon fils quand il est plus fort, mais soudain après ces déploiements d'adresse et d'audace merveilleuses, arrivent des défaillances, des pâleurs, des prostrations qui le renversent; ce n'est plus le même être. On dirait que quelque puissance malfaisante jette tout à coup, ou a jeté dès sa naissance dans cette organisation puissante un germe fatal qui l'arrête dans son développement. Cette puissance mystérieuse et redoutable, ne serait-elle pas l'hérédité?

— L'hérédité! s'écria-t-il tout à coup en pâlissant affreusement, l'hérédité!

— Rassurez-vous, lui dis-je, en souriant, vous comprenez que je ne vous accuse pas. Il suffit de vous regarder, vous et votre énergique nature, pour être convaincu que dans la constitution de votre fils c'est vous qui représentez la force et la vie. Mais cherchez dans vos ascendants, parmi vos parents, même parmi vos collatéraux. L'hérédité physique est un fait si étrange! Cherchez s'il n'y aurait pas dans votré maison quelque grave maladie de famille! Préoccupé de l'état de votre

fils, j'ai été interroger un des princes de la science, un homme qui a fait de cette loi de l'hérédité l'objet de ses plus profondes études; je lui ai raconté la double et singulière organisation de ce jeune homme.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Que dans les natures vigoureuses comme celle d'Octave, c'était toujours le principe vital qui était le vainqueur, mais qu'il fallait aider à la victoire, combattre et chasser le principe du mal, pied à pied, jour à jour, sans s'arrêter ni se lasser jamais; que ces luttes intérieures allaient s'éloignant et s'éteignant d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin le souffle de la jeunesse les emportât, comme le soleil du mois de mai emporte et balaye devant lui les brumes de l'aube! Ainsi mon ami, plus de terreur. Le combat aujourd'hui, mais la victoire demain. »

Le duc, après un court silence, me dit :

— Le médecin consulté par vous n'est-il pas le docteur Verneuil?

— Vous le connaissez?

— Oui! je le connnais! répondit-il d'une voix sombre. M'avez-vous nommé à lui?

— Non.

— Si vous l'aviez fait, je doute que sa réponse eût été la même?

— Comment?

— Pas un mot de plus sur ce sujet, mon ami, je vous en supplie. J'en sais assez! j'en sais trop! »

Et il s'éloigna précipitamment, me laissant le cœur saisi de crainte.

II

Ces paroles du duc de Candé m'avaient jeté au cœur les plus sombres pressentiments; mais le temps a marché depuis que j'ai écrit cette triste page, et j'éprouve en la relisant la joie de voir que tout est venu les démentir. Octave est aujourd'hui un beau et vigoureux jeune homme; il a vingt et un ans, mon fils dix-neuf, et leurs liens d'amitié sont plus étroits encore qu'au collége.

Ils s'aiment de toute la force de leurs ressemblances, et de leurs dissemblances. Ils se corrigent et se complètent l'un par l'autre. Mon fils est, je crois, plus affectueux, plus tendre, plus artiste: Son ami est plus résolu, plus passionné, plus homme d'action. Tous deux sont aussi honnêtes et, grâce à Dieu, aussi bien portants l'un que l'autre.

Le duc de Candé, selon l'usage des familles aristocratiques, veut marier son fils jeune. Octave y consent d'autant plus volontiers qu'une charmante cousine est de moitié dans ce désir. Octave et elle se sont aimés enfants et en enfants; mais leur amitié s'est transformée peu à peu en amour, par cette suite de transitions charmantes qui métamorphosent les bourgeons en feuilles, les boutons en fleurs, l'arbuste en arbre, les enfants en jeunes gens. La poésie s'est toujours plu à chanter les flammes soudaines, les coups de passion qui ressemblent à des coups de théâtre, et dont Roméo et Juliette restent les types immortels. Mais il n'y a peut-être ni moins de poésie ni moins de délicieuses surprises dans cet amour qui, naissant peu à peu, grandit avec la beauté, avec l'es-

prit, avec le cœur de la femme qu'on aime. Il marche d'enchantements en enchantements, comme elle de progrès en progrès. On avait laissé une enfant, on retrouve une jeune fille. On avait commencé par la camaraderie, on entre dans une sorte de réserve troublée. Le tutoiement cesse de lui-même, le respect arrive et avec le respect, l'amour. Tel avait été le roman du jeune de Candé; il était devenu amoureux fou, petit à petit. L'époque du mariage fut fixée à dix-huit mois; la sagesse des deux familles se plut ainsi à prolonger pour les deux jeunes gens cette unique et délicieuse phase de la vie, qu'on appelle les fiançailles, où l'affection est à la fois tendre et pure. romanesque et positive, passionnée et légitime.

L'amitié de mon fils et d'Octave en profita d'autant : on devine pourquoi. Après le bonheur suprême d'aimer, la plus grande joie est de le dire, et nos confidents de tragédie, dont on s'est tant moqué, sont peut-être les personnages les plus vrais de notre théâtre. Pour mon compte, je voyais avec plaisir mon fils pénétrer dans l'amour par cette douce et pure confidence. Convaincu que la passion et la jeunesse sont deux

compagnes inséparables. je n'aspire qu'à montrer et à faire aimer à mon fils les passions qui sont des vertus.

III

Un coup de foudre est venu tout briser ! Mon fils est entré chez moi, éperdu; son ami est mourant; je ne peux le croire. Je cours chez le duc : la nouvelle est vraie. Je veux voir le malade; on ne le voit pas. Je veux parler à son père; on ne lui parle pas. Je demande quelle maladie l'a frappé; on ne le sait pas, ou bien, on ne me le dit pas. Il règne dans les réponses des serviteurs de la maison, et sur leur visage, je ne sais quel air de mystère qui ajoute à la terreur, et semble dominer la douleur même. Quand j'ai tâché de savoir du moins quel était l'avis des médecins, leurs craintes, leur espoir, il ne m'a été répondu que cette phrase vague et redoutable : C'est grave!

Je cours chez les parents de la jeune fille (le duc m'y avait présenté); ils sont aussi effrayés et aussi peu instruits que moi : le malade ne voit personne que les médecins, la sœur qui le garde, et son père. J'ai appris seulement qu'Octave, dans son enfance et même dans son adolescence, avait été frappé, à deux ou trois reprises, de maladies dangereuses et étranges, dont cette dernière atteinte n'était que le réveil. Je pressens un grand malheur; et mon anxiété s'accroît de la douleur de mon fils: cet enfant est au désespoir.

IV

J'étais allé le matin à l'hôtel de Candé prendre des nouvelles d'Octave. Comme je traversais le premier salon, une porte s'ouvrit, le duc parut :

— Vous! s'écria-t-il en me voyant. Eh bien!

puisque la justice du ciel vous envoie.... entrez donc, et voyez! Aussi bien cet isolement me rend fou! »

Je le suivis épouvanté! J'ai vu bien des visages décomposés par la douleur, mais de cette façon, jamais! C'était comme un inexplicable mélange d'égarement, de désespoir et de honte! Ses yeux secs et rougis par l'insomnie regardaient fixement! Plus rien de l'élégant gentilhomme! des cheveux en désordre, des vêtements incultes, on voyait qu'il ne s'était pas couché depuis plusieurs nuits. Cette vue me fit tant de mal, que les larmes me vinrent malgré moi, et j'allai me jeter dans ses bras.

« Vous pleurez! me dit-il d'un air égaré, vous pleurez! et pourtant que savez-vous? que croyez-vous? que je vais le perdre? qu'il meurt au moment où la vie s'ouvre si belle pour lui! Ce n'est rien cela! ce n'est rien! »

Et m'entraînant violemment vers la chambre à coucher de son fils, il souleva la portière, et mon regard tomba droit sur le lit du malade! Je reculai! Un masque de lèpre couvrait tout son visage, et s'étendait jusque sur ses yeux fermés!

« Oui, oui! me dit le duc éperdu, voilà celui dont on vantait la grâce! voilà cet être charmant que sa fiancée admirait tant hier; le voilà aveugle, muet, sourd.... car, hélas! il n'entend pas plus qu'il ne voit, et se débattant sous le fléau qui le tuera! Oh! c'est horrible! n'est-ce pas? Il y a pourtant quelque chose de plus horrible encore! c'est que ce mal qui le dévore, il le tient de moi!

— De vous!

— Oui! de moi! Celui qui le tue, c'est moi!

— La douleur vous rend fou, mon ami! regardez-vous donc? regardez votre structure puissante! votre exubérance de force!

— Oui! oui! Dieu nous épargne, nous! mais pour nous punir en ce qui nous est mille fois plus cher que nous! c'est le secret de sa justice!

— De quelle justice parlez-vous et quelle est votre faute?

— Ma faute! c'est celle de cette jeunesse insensée, qui met son honneur à imiter les scandales du siècle dernier!... On est jeune, on est riche, on est duc! Et au lieu de reconnaître, de mériter tant de priviléges par le travail et une vie

utile, on croit qu'il y va de sa gloire d'aller à la débauche comme on va au feu, gaiement, en se moquant de tous les périls! on aspire à l'héroïsme du vice! En est-on puni tout de suite? non! Les honteux dangers qu'on a affrontés par bravade, ne vous atteignent pas ou du moins ne vous tuent pas. On sort vivant, et, ce semble, insolent de santé, de ces épreuves où plus d'un a laissé la vigueur et la vie; on est fier de sa puissante organisation qui a si bien secoué les restes de ses déportements. Puis, après quelques années, quand le temps et la réflexion vous ont donné le dégoût de ces folies, et que vous ne pouvez plus songer à ce passé sans rougir, il se réveille tout à coup, il se lève devant vous comme un spectre pour frapper.... Non pas vous! mais l'être charmant et pur pour qui vous rêvez toutes les puretés et toutes les joies! C'est sur son visage que reparaît la trace de vos excès! c'est sa vie qu'attaquent vos débauches! Il hérite de votre honte! Il meurt de votre faute! vous êtes l'assassin de celui que vous adorez! »

Le malheureux ne put pas achever ces mots et tomba sur un siége en sanglotant. Je courus à lui,

je l'embrassai, et je tâchai de combattre à la fois et ses craintes et ses remords; je lui montrai tout ce qu'il y avait d'incertain dans de telles hérédités, et de chimérique dans de tels retours sur soi-même! Mais lui, se relevant et me prenant la main :

« C'est le docteur Verneuil même qui a porté mon arrêt!

— M. Verneuil! comment?

— Mon fils avait cinq ans, lorsqu'il fut atteint pour la première fois de ce mal étrange. J'appelai M. Verneuil. Après la consultation, il me prit à part, et m'adressa, sur mon passé, une question qui me traversa le cœur comme une pointe d'épée. Je rassemblai à la hâte mes souvenirs, car j'avais tout oublié... Le jeune insensé d'autrefois était si bien mort en moi que je n'y pensais plus que comme à un jeune frère dont on rougit!... Il fallut bien alors me rappeler que c'était moi; il fallut répondre, je répondis par un aveu sincère. Le docteur Verneuil me regarda attentivement, fit un : « Ah! je comprends!... » et s'éloigna me laissant dans l'âme un trouble, une épouvante, un remords inconnus! Plus de repos, ou du moins

plus de confiance ! Tant que je fus jeune, la jeunesse avec sa mobilité d'imagination, et la légèreté naturelle de mon caractère facilement tourné à l'espérance, suspendirent ou allégèrent mes inquiétudes. Mais, à mesure que ma tendresse pour cet enfant prit, avec l'âge, un caractère plus sérieux et plus profond ; à mesure que je compris mieux ce nom de père et tout ce qu'il impose, le sentiment de mon indignité devint une torture. On a quelquefois parlé de mon humanité pour les malheureux, c'était du remords ! Je me dévouais dans l'espoir que mon dévouement compterait à mon fils auprès de Dieu, et le préserverait. J'ai été chercher jusque dans les livres de science des motifs de consolation et d'espoir ! J'ai fouillé les nombreuses archives des maladies humaines, je leur ai demandé ce qu'étaient ces hérédités redoutables, mais partout, dans les livres des hommes comme sur leurs lèvres, j'ai lu l'arrêt de cet enfant et le mien ! « Oh ! s'écria-t-il enfin, avec un accent déchirant, si je l'aimais comme je dois l'aimer, ce n'est pas sa vie que je demanderais, c'est sa mort, car que sera-ce pour lui que de vivre?... »

A peine avait-il jeté ce cri, qu'un son faible traversa la tapisserie, et dit :

« Mon père!

— Il parle! il parle! dit le père en courant auprès du malade.

— Que disais-tu donc? demanda le jeune homme d'une voix éteinte.

— Tu m'as entendu?

— Non! pas tes paroles.... mais le son de ta voix.

— Tu entends donc?

— Oui! j'entends un peu. Il me semble que ma tête se dégage. »

Oh! comme furent bien vite oubliés et ces vœux de mort, et ces affreuses angoisses! L'espérance divine se répandit dans ce cœur paternel comme un flot de pluie sur une terre desséchée, et les médecins qui survinrent ayant constaté en effet une amélioration sensible, la joie, le sourire éclataient sur ce visage sillonné tout à l'heure par les larmes. Il espérait tout! Il m'embrassait! il me prenait les mains! J'étais plus que son ami, j'étais son frère!

V

L'amélioration continue ; les médecins répondent de la vie du malade. La convalescence a commencé, mais la convalescence même ne peut effacer les sombres pensées qu'a soulevées en moi cette maladie d'Octave. Cette maladie elle-même, la voilà vaincue ; mais pour un jour seulement peut-être. Que deviendra ce jeune homme ? Que diraient les parents de sa fiancée s'ils savaient ce que je sais ? Ils commencent à s'inquiéter. L'éloignement où on les a tenus les étonne. Sachant que j'avais été reçu par le duc, ils sont accourus chez moi, et m'ont interrogé. Mon silence forcé leur a été un nouveau sujet de soupçon. Quand ils ont revu le duc, leur première parole a été : « Qu'a donc eu Octave ? » Le trouble de M. de Candé à cette question a achevé de les troubler eux-mêmes.

Enfin, la jeune fille ayant demandé à voir son fiancé :

— Le voir ! vous ! s'est écrié le duc avec un accent involontaire de terreur.... Pas encore ! pas encore !

J'ai peur ! Si toutes ces circonstances réunies effrayaient la famille et si elle rompait ce mariage ? si le duc voyait son fils repoussé !... oh ! le malheureux ! il en deviendrait fou !

VI

Ce que je craignais est arrivé, mais d'une façon plus cruelle encore pour le père. Le coup est parti du jeune homme même ; c'est lui qui a rompu ce mariage. Pourquoi ? Je ne puis y songer sans frémir. La convalescence depuis huit jours avait marché à grands pas ; l'énergique constitution d'Octave avait chassé le mal. Les marques extérieures

qui dégradaient ce charmant visage avaient disparu sans laisser de trace; tout était joie et espérance en nous, quand hier en arrivant chez le duc, je le trouvai, pâle, consterné, auprès de son fils plus défait que lui.

— Qu'y a-t-il donc? » m'écriai-je épouvanté.

Le père me tendit une lettre qu'il tenait à la main. Cette lettre était d'Octave, et s'adressait à sa fiancée.

« Chère Alice,

« Tout ce que j'ai de courage ne peut m'empêcher d'inonder de larmes le papier où je vous écris. J'ai l'âme déchirée! notre mariage est impossible; ne me demandez pas pourquoi; vous le dire, serait un supplice au-dessus de mes forces! Adieu! »

— Adieu! repris-je avec énergie. Adieu! Pourquoi?

— Parce que je serais un misérable, si je l'épousais, s'écria le jeune homme au désespoir. »

Le duc se taisait.

— Un misérable!

— Oui! oui! savez-vous ce que j'ai entendu

pendant une de ces nuits de torpeur et d'angoisse où vous plonge cette atroce maladie? Savez-vous ce qu'ils ont dit, ces médecins.... tout bas, près de ce lit où ils me croyaient mourant et insensible? Ils ont prononcé à propos de mon mal un mot fatal, et qui décide tout, le mot *transmissible!...* Comprenez-vous maintenant? comprenez-vous? Moi! attacher cet être charmant à un malheureux frappé mortellement sans doute! lui apporter en dot le partage d'un incurable fléau! la condamner aux mêmes douleurs que moi! lui donner des fils frappés comme moi et à cause de moi!

A ces mots, le malheureux duc ayant éclaté en sanglots, le jeune homme courut à lui, et l'embrassant :

— Mon père, je ne veux pas d'autre juge que toi!... Tu es bien malheureux depuis un mois, n'est-ce pas? La vue de mes tortures et de mon agonie t'a arraché bien des larmes d'angoisse et de désespoir... hé bien! qu'aurais-tu donc éprouvé si tu avais pu te dire, ce mal qui le tue, c'est moi qui le lui ai légué! »

Le duc se leva, et poussa un tel cri de douleur, que la pitié — la pitié a des inspirations comme le

génie, — que la pitié me suggéra tout à coup une résolution, qui pouvait être le salut pour tous.

— Arrêtez! leur dis-je, arrêtez tous deux! Vous, Octave, donnez-moi cette lettre. Vous, mon ami, arrêtez vos larmes. Rien n'est encore perdu peut-être; je ne vous demande qu'une heure. Dans une heure, Octave, vous saurez si vous ne pouvez pas vivre heureux et honnête homme. Attendez-moi! »

Et je m'élançai au dehors.

VII

Je viens de chez le docteur Verneuil, c'est chez lui que j'avais couru. En me voyant entrer :

— Eh bien! me dit-il avec cette belle expression de joie, particulière aux médecins qui viennent de faire une cure difficile. Eh bien! voilà notre jeune homme sauvé!

— Sauvé! repris-je en le regardant fixement. Pour combien de temps! et à quel degré?

— Que voulez-vous dire? »

Je lui racontai tout : en m'écoutant, il disait en se frottant les mains :

— Brave jeune homme! brave jeune homme!

— Il n'est donc pas condamné! m'écriai-je.

— Condamné? si vraiment! condamné à être le plus heureux comme le plus honnête des hommes; condamné à donner à son pays de bons et beaux officiers de noblesse aussi robustes que des officiers de fortune!

— Mais ce que vous avez dit à son père, et ce qu'Octave lui-même a entendu?

— D'abord, je n'ai rien dit au père, attendu que le silence est un de mes principes Je l'ai interrogé comme c'est mon devoir, et je ne suis pas fâché que mon... *Ah! je comprends!* ait éveillé ses terreurs et ses remords. C'est une faible punition pour avoir failli perdre sa race tout entière. Mais, dès le premier jour, j'ai compris que le mal était bien héréditaire, mais ne venait pas de lui, n'avait rien du caractère redouté et que nous en viendrions à bout.

— En vérité! m'écriai-je avec un accent indicible de joie.

— En voulez-vous la preuve? j'ai pour habitude d'écrire, jour par jour, l'histoire de toutes les maladies intéressantes que je traite [1]. Voici le dossier du jeune Octave. Lisez, vous verrez que j'ai été prophète. Il n'a pas eu une crise que je n'aie prévue, jusqu'à cette dernière, que je redoutais en la désirant, car, pour moi, c'était la crise suprême, la bataille décisive, c'est-à-dire la guérison!

— La guérison complète?

— Je ne dis pas que le mal ne se réveillera jamais, mais ce ne sera que par des retours de plus en plus faibles. J'en ai vingt exemples sans réplique. Le dossier même d'Octave me le prouve. Il a eu trois crises. La première, il y a dix ans, affreuse! Je l'ai cru mort! La seconde, il y a cinq ans, redoutable encore mais beaucoup plus courte et déjà moins terrible. Celle-ci, grave, mais plus courte encore, et plus faible. Le péril est conjuré!

— Mais pourtant, repris-je avec insistance, car

1. Je tiens ce fait d'un de nos premiers médecins et beaucoup de praticiens en font autant.

j'étais insatiable d'affirmative. — Octave n'a-t-il pas entendu....

— Il a entendu à moitié, ce qui est bien excusable quand on est entre la vie ou la mort! J'en suis sûr, c'est moi qui parlais! Je sais ce que j'ai dit, et je n'ai répété le mot prononcé par mon confrère que pour le combattre.... Voyons! êtes-vous convaincu? »

Je me taisais, n'osant pas en croire mon espérance.

« Ah! vous doutez encore! reprit le docteur en riant : je vais bien vous forcer à avoir confiance. Allez dire de ma part à M. le duc, que ma fille, qu'il connaît bien, a un million de dot, et que s'il la veut, je la lui offre pour son fils. Eh bien! qu'en dites-vous?... »

Je sautai au cou du docteur! je courus chez mon ami, et Octave épousa sa cousine six mois plus tard. Mon fils fut le témoin d'Octave. Le jour de la bénédiction nuptiale et la cérémonie terminée, le duc me conduisit dans son cabinet, et me tendant un cahier écrit :

« Mon ami, me dit-il, vous m'avez rendu le plus grand service qu'un homme puisse rendre à

un homme, mieux encore, un père à un père. Je veux le reconnaître par un service égal. Prenez ce cahier. C'est l'histoire de mes angoisses. J'y ai mis les noms en toutes lettres. Votre fils a dix-neuf ans, donnez-le lui de ma part. »

Je me récriai.

« De ma part!... ajouta-t-il avec force. Je le veux! Ce sera ma punition, mon expiation, et j'espère, son salut. »

VIII

Je rentrai chez moi agité de mille sentiments contraires; j'admirais le touchant repentir du duc, j'étais ému de son amitié; j'étais tremblant à l'idée d'aborder un tel sujet avec mon fils. Enfin je pris mon parti. J'appelai Maurice, et je lui dis :

« Mon cher ami, tu as dix-neuf ans. Tu arrives à l'âge de la passion. Quel sera son empire sur toi? je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'elle peut

être, selon le cœur de l'homme qui l'éprouve, fatale ou bienfaisante, pure ou honteuse, coupable ou sainte. Mais à côté d'elle, derrière elle, se lève et la suit, comme un pâle spectre, une compagne qui prend son nom, qui se revet de sa ressemblance, qui se prétend sa sœur, et qui n'est autre que sa plus mortelle ennemie, car elle la flétrit, elle la déprave et finit par la tuer! Cette compagne meurtrière, cette sœur fratricide, c'est la débauche! Si horrible est ce seul mot, *la débauche*, tout ce qu'elle traîne après elle est si hideux, qu'il suffit, ce semble, du seul respect de soi-même pour ne pas tomber dans de telles fanges. N'en crois rien! La corruption naturelle de l'homme donne un attrait à cette dégradation; on n'y tombe pas tout d'un coup, on y glisse ; on y descend par une pente insensible; c'est la vanité qui vous y pousse; c'est l'exemple qui vous y entraîne, c'est le vertige des sens qui vous y précipite, et l'âme la mieux trempée n'a pas trop de toutes ses forces pour se défendre contre toutes ses tentations. Ta tendresse pour moi te dit : « *Tu es fils, préserve-toi pour ton père!* » Ce manuscrit te dira : « *Tu seras père, préserve-toi pour tes fils.* »

Je lui donnai alors le manuscrit du duc de Candé à lire, et je l'observai attentivement pendant qu'il le lisait. A mesure que chacune des phases de ce sombre récit se déroulait devant lui, je voyais son visage pâlir, rougir, se contracter, s'attendrir. On sentait en lui comme un mélange d'épouvante, de douleur, et de répulsion. La lecture achevée, il me rendit le manuscrit, sans prononcer un mot. « Ta physionomie et ton silence même, repris-je, me prouvent la profondeur de ton impression. Je veux pourtant et je dois ajouter encore quelque chose à cette leçon. J'aurais pu te montrer, moi, la débauche derrière la passion ; le duc te montre, derrière la débauche, l'hérédité. L'hérédité ! Mot terrible ! mot presque nouveau dans sa signification profonde ! La science d'aujourd'hui, se fondant sur l'observation, s'appuyant sur la précision même d'instruments plus délicats, étudie le sang dans ses éléments constitutifs et dans ses altérations successives : elle prend le mal qui nous occupe, et le suit dans toutes ses métamorphoses ; elle le retrouve à soixante ans de distance, à travers l'intervalle de deux ou trois générations et sous une forme nouvelle, comme la

justice ressaisit un coupable à deux cents lieues du théâtre de son crime et sous le voile de ses travestissements! Ainsi s'ouvrent à notre imagination épouvantée les mystères profonds et ténébreux de l'hérédité. Car ce n'est pas seulement le terrible fléau dont M. de Candé s'est cru victime, qui est transmissible, la science nous apprend que la folie est héréditaire, que la phthisie est héréditaire, que la scrofule est héréditaire, que le supplice de la goutte est héréditaire, que le plus terrible ennemi de l'homme, le cancer, est héréditaire. De là tant de mystérieuses questions au moment des mariages. On ne se contente plus de demander : « Quels sont les parents? Quelle est leur naissance? Comment ont-ils vécu?... » On demande : « Comment sont-ils morts? » A côté de l'héritage, l'hérédité! A côté de l'arbre généalogique de la race, l'arbre généalogique de la santé! A côté de ce qu'on appelle les espérances.... les craintes! Ce n'est pas tout; la science ajoute qu'il n'est pas un seul de ces fléaux qu'une mauvaise vie ne puisse créer en nous : pas un seul de nos excès, excès de table, excès de jeu, excès de sensualité qui ne puisse en se prolongeant devenir le

germe d'une maladie héréditaire. Voilà donc la responsabilité paternelle qui remonte même à l'époque où nous ne sommes pas encore pères ; et pour ne parler que du fléau dont ce récit t'entretient, sache-le ! ce fléau infecte un sixième de la population ! Ce fléau abâtardit notre race ! Ce fléau décime la France ! Le jour donc où un jeune homme fait entrer ce germe corrupteur dans son sang, ce n'est pas lui seul qu'il atteint, c'est son fils, ce sont les fils de son fils, c'est son pays même. L'être jeté par lui dans le monde avec ce germe fatal prolonge parfois sa faute dans une longue suite de générations, et peut-être l'éternise. Oh! certes, il est dur d'être un fils d'Adam ! Mais je sais quelque chose de plus affreux, c'est d'être un Adam soi-même, et de créer un péché originel !

Ces pensées sont les gardiennes à qui je confie tes dix-neuf ans! Si tu te sens près de faillir, pense au duc de Candé, et ne corromps pas d'avance, par un instant de vertige, les plus profondes joies de ce monde, les joies de l'amour paternel : respecte en toi le père futur !

LE PIANO ET LE FLEURET.

Hier, je lisais au coin du feu. Ma femme était assise au piano avec son fils : ils exécutaient une sonate de Mozart, à quatre mains. Le visage de ma femme était éclairé d'un double reflet; l'admiration y jetait sa lumière, la tendresse y jetait sa joie.... Elle avait, qu'on me pardonne cette expression un peu mystique en parlant d'une femme un peu dévote, elle avait le plus grand des bonheurs, *elle communiait en Mozart* avec son fils. Tout à coup j'interrompis ma lecture, et lui dis :

« Ma chère... comptez-vous donc condamner ce malheureux enfant au piano à perpétuité ?

— Comment.... le condamner?.... le condamner au plus pur, au plus noble des plaisirs?

— Le piano, le plus noble des plaisirs!... pas pour ceux qui l'entendent, du moins.

— Bien, bien, continuez, reprit-elle, je sais tout ce qu'on dit contre ce divin instrument; je sais qu'on l'attaque, qu'on le ridiculise....

— Oui, mais comme il se venge!

— Par ses bienfaits?

— Les bienfaits du piano!... Voyons, quittons le lyrisme!... Je conçois qu'une jeune fille étudie ce *divin* instrument; j'aime mieux, si c'est possible, qu'elle n'y consacre que quatre heures par jour, et qu'elle ne joue pas quarante fois de suite le même morceau; mais enfin, s'il faut s'y résigner, je m'y résigne; mais un jeune homme!

— Un jeune homme aujourd'hui a autant besoin d'être musicien qu'une jeune fille!...

— Quel paradoxe!

— Voyez les faits! L'aristocratie des goûts s'en va comme toutes les autres aristocraties. La musique se lie aux progrès de la démocratie, et, semblable aux grandes inventions de ce temps, l'élec-

tricité, le chloroforme, la vapeur.... elle devient le partage de tous. Ce n'est plus la lampe du temple, réservée seulement à quelques fidèles, c'est le soleil qui luit pour tout le monde! Avec les orphéons, la musique polit les mœurs ; avec les concerts populaires, elle élève les imaginations, avec les symphonies militaires elle embellit les deux plus charmantes choses de ce monde, les beaux jours et les beaux soirs ! La musique est à la fois l'âme des fêtes publiques et l'âme des fêtes privées!... Elle est une des plus douces fées du foyer domestique. Que de réunions de famille ou d'amitié auxquelles elle ajoute une union de plus ! Quand quelques amis sont groupés autour d'une belle œuvre de maître, ce ne sont pas seulement les heures qui s'écoulent délicieusement, ce sont les sentiments d'affection mutuelle qui se développent, ce sont les mauvaises pensées qui s'éloignent, et toutes les bonnes qui s'exaltent, l'admiration commune est de tous les sentiments le plus saint, *sanctus*, et le plus sain *sanus*.

— J'aime et j'admire comme vous la musique. Je reconnais ses bienfaits, j'applaudis à sa diffusion. Je ne vous conteste que cette phrase : L'étude

de la musique est aussi utile à un jeune homme qu'à une jeune fille.

— Plus peut-être. Jugez-en! Que votre fils soit ingénieur et qu'il soit forcé d'aller résider en province; qu'il soit magistrat et qu'il lui faille siéger dans un département lointain; qu'il soit professeur et que sa chaire soit située à cent lieues de la Sorbonne; qu'il soit militaire et que ses lieux de séjour soient variables comme des étapes de régiment; qu'il soit industriel, et que le soin de son industrie le fixe loin de Paris; qu'il soit simplement amateur de voyages et que le goût de voir et de courir l'entraîne dans les pays étrangers.... Quel sera votre premier soin? De le munir de lettres de recommandation. Eh bien! la meilleure lettre de recommandation, c'est un talent musical. Dès qu'un bon musicien arrive dans une ville, toutes les maisons lui sont ouvertes. Il apporte autant qu'il reçoit! Beaucoup de cœurs s'ouvrent aussi pour lui! faire de la musique ensemble, c'est un moyen de s'aimer presque avant de se connaître.... ou plutôt c'est un moyen de se connaître en quelques instants! Plus d'un mariage excellent s'est commencé autour d'une partition.

Mozart et Beethoven sont de divins intermédiaires. Enfin, grâce à la musique, on trouve une patrie partout. Car on trouve partout à se faire entendre. Elle est la seule langue qui ne soit nulle part une langue étrangère!

—Je n'ai qu'une objection à faire, mais capitale, c'est que vous parlez musique, et que je vous parle piano.

—Piano et musique ne sont qu'un... car qui dit musicien dit pianiste. Quel instrument voulez-vous apprendre à votre fils? Le violon, la flûte?

— Non, le chant.

— Qui l'accompagnera? Le piano. Ce qu'il y a d'admirable dans le piano, c'est qu'il est le seul instrument qui ait un peu d'abnégation! Il n'en a pas toujours, il faut bien lui passer quelques *fantaisies*, quelques *caprices!* Mais en définitive, il est l'instrument serviteur et dévoué par excellence! Il est à la disposition de tout le monde, il aide à faire briller tout le monde, un violon, un bassiste veulent jouer un morceau? Ils ont besoin du concours du piano qui le leur prête!

— Voilà précisément ce que je lui reproche! sans lui, nous n'aurions peut-être pas de solo!

— Oui! mais sans lui nous n'aurions pas non plus dans notre chambre, sous notre main, les symphonies, les opéras, *Don Juan*, les *Huguenots* et la *Symphonie Pastorale!* Le piano est l'interprète, le traducteur de toutes les grandes œuvres! Elles sont toutes écrites ou réduites pour le piano! Je ne peux pas voir dans une arrière-boutique, dans une mansarde, et quelquefois même dans une loge de portier, un piano qui s'est fait tout petit pour s'accommoder à ces modestes fortunes.... sans me dire: « L'idéal a sa place à cet humble foyer! » Enfin ces quatre ou cinq mille pianos qui sortent chaque année de Paris, et se répandent dans le monde entier; que sont-ils? Des boîtes à musique? Non! ce sont les messagers du génie! car ils portent dans leurs flancs Mozart et Beethoven, Gluck et Haydn, Weber et Rossini.

— Je suis vaincu.... et convaincu, repris-je!... Je livre notre fils au piano, et je le livre sans regret; mais à votre tour, ne voulez-vous pas me le confier pour un autre art, charmant aussi?...

— Votre art charmant me fait peur!

— Pourquoi?.... Vous êtes de ces mères qui croient que l'éducation du corps a son importance

comme celle de l'esprit! Vous voulez que votre fils soit adroit aussi bien qu'instruit, vigoureux aussi bien qu'intelligent. Vous le voulez même hardi!...

— Je vous l'ai prouvé! puisque je vous l'ai donné, malgré mes terreurs, pour compagnon dans vos courses à cheval, et même dans vos excursions de montagnes; mais cet art, sinistre, cet art à l'exercice duquel se mêlent toujours des prévisions de meurtre et de mort....

— N'exagérons rien, voyons! Je fais des armes depuis vingt ans..., je n'ai encore pourtant tué personne, et je ne sache pas non plus avoir été tué!

— Ne plaisantez pas! Je ne puis pas penser sans frémir au fils de M. Dubreuil.... blessé si gravement il y a quinze jours.

— S'il a été blessé, ce n'est pas parce qu'il avait trop fait d'armes, mais parce qu'il n'en a pas fait assez!

— Mais votre fils a l'imagination très-vive! Si vous alliez faire de lui un spadassin!

— Il n'y a pas de spadassins parmi les habiles tireurs. Un lâche seul peut provoquer une lutte

où il n'y a de péril que pour son adversaire. Un homme de cœur trouve dans sa force même le droit et le devoir d'être ferme et modéré, et comme cette même force conseille également aux autres la modération envers lui, il s'ensuit que l'habileté en escrime est une double raison pour se battre plus rarement.

— Ah! répliqua ma femme, comme vous savez bien trouver le chemin de mon pauvre cœur maternel.

— Je le crois bien ! c'est mon cœur paternel qui me l'indique. Voyons ! voulez-vous me donner cinq minutes pour vous convaincre!

— Allons, reprit-elle en souriant, faites votre conférence sur l'escrime, comme moi sur le piano.

— Je commence donc. Le premier avantage de l'escrime, c'est d'être un art essentiellement français, un art national! comme la conversation. Qu'est-ce que faire des armes? c'est causer. Car, qu'est-ce que causer? n'est-ce pas parer, riposter, attaquer, toucher surtout.... si l'on peut, et Dieu sait qu'à ce jeu-là la langue vaut bien le fleuret!

Je parle du fleuret, mais que dire de l'épée? Les

Allemands ont le sabre, les Espagnols le couteau, les Anglais le pistolet, les Américains le revolver, mais l'épée est l'arme française. *Porter l'épée, tirer l'épée*, sont deux mots que vous ne trouverez, avec leur signification *un peu crâne*, que dans notre langue; deux mots dont l'un exprime un droit de gentilhomme, l'autre un fait de galant homme, tous deux, je ne sais quoi d'élégant, de chevaleresque, d'un peu vaniteux, qui peint un trait de notre caractère et se lie à nos traditions sociales! Je voudrais que notre démocratie restât aristocratique de manières, de sentiments, et rien n'y peut mieux aider que le maniement de l'épée. L'épée n'a-t-elle pas le plus beau des priviléges? C'est la seule arme qui puisse vous venger sans effusion de sang! Je ne sais pas de plus beau jour pour un galant homme et un habile homme que celui où, trouvant devant lui un adversaire qui l'a offensé et qu'il pourrait tuer, il le punit en lui laissant la vie, en le désarmant!

J'aime encore les armes comme auteur dramatique.

Que deviendrions-nous, je vous le demande, nous, pauvres auteurs de comédies, sans le duel à

l'épée? Le pistolet est un brutal qui ne convient qu'aux drames bien noirs et aux dénoûments! Mais l'épée!.... elle est de fête partout, elle sert aux expositions, aux déclarations, aux réapparitions! Que voulez-vous qu'on fasse, dans une comédie, d'un homme blessé au pistolet? Il n'est plus bon à rien. Mais à l'épée, il revient deux minutes après, la main dans le gilet et essayant de sourire. La jeune fille ou la jeune femme lui dit : « Comme vous êtes pâle, monsieur! — Moi, mademoiselle.... » Alors paraît, par hasard, un petit bout de taffetas d'Angleterre.... « Ciel ! Henri, vous vous êtes battu ! » Ah ! l'admirable verbe que le verbe se battre ! Tous les temps en sont bons. Vous vous battez?.... Battez-vous !.... Ne vous battez pas !.. . Et comme il va avec les exclamations!.... « Mon ami! par grâce!.... — Monsieur, vous êtes un lâche!... — Arthur! Arthur! je me jette à tes pieds!... » Ne me parlez pas de théâtre sans ces deux collaborateurs indispensables, l'épée et l'amour!

« J'aime encore l'escrime comme observateur. Une salle d'armes est une salle de spectacle où abondent des originaux aussi amusants qu'au théâ-

tre. Il y a d'abord la classe nombreuse des tireurs qui ne tirent pas, et qui ne tireront jamais. Puis. les tireurs pour *cause de ventre*, ceux à qui leur médecin ou leur femme ordonne de maigrir et qui, après avoir pendant deux heures sué comme des bœufs, soufflé comme des phoques, fumé comme des puddings bouillis, vous disent de bonne foi : Je viens de faire des armes ! Il y a aussi les maîtres d'armes..., qui ont des histoires !...

— Je gage, me dit en riant ma femme, que tu en tiens une toute prête et que tu brûles de me la raconter ; voyons, raconte.

— Hé bien ! oui ! je m'en rappelle une assez plaisante, et qui, j'espère. t'égayera ! J'ai eu pour premier professeur un vieux maître qui s'appelait le père Dulaurier. Il avait une fille qui faisait sa gloire. « Ah ! ma fille !... messieurs, nous « disait-il, elle est faite !... elle est faite.... *comme* « *un saumon*. » Elle était donc faite comme un saumon, et de plus elle était demoiselle dans un magasin de modes, ce qui inquiétait un peu son père sur sa vertu ; il avait tort, mais enfin cela l'inquiétait. Ne pouvant plus supporter cette inquiétude, il va se poster un soir d'été au coin de la rue Tra-

versière (elle travaillait rue Saint-Honoré), et là, il l'attend enveloppé dans son manteau. « Vous pou-
« vez juger, nous disait-il, si le cœur me battit
« quand je la vis paraître ; je m'approche d'elle,
« et, cachant ma figure pour qu'elle ne me recon-
« nût pas, je lui glisse à l'oreille une petite drô-
« lerie vraiment très-gentille..., ô bonheur ! elle
« se retourne et me lance à toute volée un soufflet.
« *Je pare tierce*, et je lui dis : « Ma fille, tu es ver-
« tueuse ! »

Ma femme partit malgré elle d'un éclat de rire : « Allons, me dit-elle, me voilà à moitié désarmée ! continue.

— Hé bien, ma chère, repris-je, l'escrime a encore une valeur militaire.... Elle vous apprend à juger les hommes. Il n'y a pas de dissimulation possible le fleuret à la main. Après cinq minutes d'assaut, le faux vernis de l'hypocrisie mondaine tombe et coule avec la sueur comme le fard, et au lieu de l'homme du monde, poli, en gants jaunes, au parler de convention, vous avez devant vous l'homme véritable, réfléchi ou étourdi, faible ou ferme, rusé ou naïf, sincère ou de mauvaise foi.... L'âme ne se voit jamais mieux qu'à travers les

mailles serrées de ce masque de fil de fer. Aussi sais-tu quel conseil je donne aux pères qui ont des filles à marier ?

— D'apprendre l'escrime contre leurs maris, me dit ma femme en riant.

— Non ! je leur dis : S'il se présente un prétendu, ne perdez pas votre temps à prendre des informations trop souvent menteuses..., et dites simplement à votre gendre futur : « Voulez-vous faire une botte ?... » Au bout d'un quart d'heure vous en saurez plus long sur son caractère qu'après six semaines d'investigations !

Enfin, j'aime l'escrime parce que je doute qu'il y ait un seul acte de la vie extérieure où l'homme se sente vivre plus pleinement. C'est le sang qui court à grands flots dans les veines, le cœur qui bat, la tête qui bout, les artères qui tressaillent, la poitrine qui se soulève, les pores qui s'ouvrent ; et si, à ce vital plaisir, tu joins le bonheur de sentir sa force et sa souplesse décuplées ; si tu penses aux joies ardentes et aux âpres douleurs de l'amour-propre, au plaisir de battre, à la rage d'être battu, et aux mille vicissitudes d'une lutte qui se termine et recommence à chaque coup

porté, tu comprendras qu'il y a dans l'exercice de cet art un véritable enivrement et dont la passion du jeu peut seule donner une idée. L'escrime est le jeu, moins le vice et plus la santé! C'est ce qui fait qu'en te vantant cet exercice, j'ai parlé pour toutes les mères! »

L'AMOUR.

Nous sommes arrivés à un moment critique, et je sens gronder un orage. Il y a un an encore, il n'était guère qu'un adolescent; aujourd'hui, c'est un jeune homme.

Le souvenir du duc de Candé, lui a, je l'espère, inspiré, l'horreur du vice, et il a puisé dans son intimité avec le jeune vicomte le goût des tendresses pures. Rien ne protége mieux un homme jeune contre les attachements inférieurs que la vue d'une saine passion. Il en rêve soudain une semblable pour lui-même, et ce qu'il rêve le défend contre

ce qu'il voit. Mais aujourd'hui, ces moyens dilatoires son usés. Que s'est-il passé? je l'ignore. Ce que je sais, c'est que depuis un mois, tout est changé. Il a le feu aux joues, la fièvre dans les yeux. Sont-ce seulement ses vingt ans qui parlent? ou bien a-t-il déjà quelqu'un qui sert d'objet à cette effervescence? Tout l'avenir d'un homme dépend quelquefois de la première femme qu'il aime. J'ai eu un camarade qui a porté toute sa vie la marque d'une passion fatale.

Que résoudre?

Je n'ai pu rester dans cette anxiété!

L'état de souffrance toujours croissant de ma femme m'enlevait mon plus utile conseiller. J'ai été frapper à la porte d'un de mes anciens amis de collége, homme d'un esprit vif, net et pratique : J'ai débuté *ex abrupto*. — Viens-moi en aide!

Mon fils a vingt ans, et avec ses vingt ans l'amour lui entre au cœur. Que dois-je faire? Il n'est pas de l'amour comme des autres passions. Quand nous combattons dans nos enfants l'amour du jeu, le luxe, les dettes, l'intempérance, la débauche, nous combattons des maux ou des vices que nous pouvons espérer de vaincre! Mais l'amour! C'est chose inévitable; que dois-je faire?

— Rien, me répondit mon ami.

— Rien? C'est impossible.

— Ce qui est bien plus impossible, c'est de faire quelque chose.

— Tu veux que j'assiste immobile, impassible, à la plus grande révolution morale, physique, matérielle, qui puisse s'accomplir dans la vie de mon fils! Je comprends que les pères d'autrefois....

— Les pères d'autrefois étaient beaucoup plus sages que ceux d'aujourd'hui. Peut-être avaient-ils le tort de ne pas se mêler assez de l'enfance et de l'adolescence de leurs fils; mais ils avaient le grand bon sens de ne pas se mêler du tout de leur jeunesse. Aujourd'hui avec votre manie de pères *éducateurs*, c'est un de vos mots

je crois, et je vous en fais bien mon compliment, vous vous ingérez dans tout ce que vous ne devez pas savoir. Votre dignité s'y perd, votre pouvoir s'y compromet, et vos fils n'y gagnent rien.

— Comment! Ils n'y gagnent rien?

— Non, puisque vous n'y pouvez rien! Voyons! Quel rôle veux-tu que nous jouions dans les amourettes de messieurs nos fils? Tu as trop de cœur et d'honnêteté pour suivre Maurice, en témoin satisfait et parfois complaisant, dans le cours de ses aimables erreurs....

— Quelle vilenie!

— Ne te récrie pas! Je connais plus d'un père qui remplit gaiement ce bel office! D'un autre côté, tu es trop raide, trop guindé, trop plein de ton philosophisme de famille, pour imiter la charmante Mme de Sévigné qui écrivait si gaiement : « Je me suis trouvée à Rennes avec cinq ou six de mes belles-filles! » Encore moins te proposerai-je pour modèle, lord Chesterfield, qui recommandait à son fils, quittant Paris et ses maîtresses, de mettre de l'émotion, de l'attendrissement dans ses adieux, de façon à être regretté, « mais surtout, ajoutait-il, ne vous char-

gez pas de commissions, parce que ce sont choses fort coûteuses!... » Allons! ne t'indigne pas et revenons à ton fils. Il va aimer? hé bien le grand mal! Parbleu! Il y en a bien d'autres qui en ont fait autant et qui ne s'en portent pas plus mal. Il obéit, ce garçon, à la nature, qui sait bien ce qu'elle fait et qui s'entend avec sa bonne sœur la Providence pour tirer d'affaire les pauvres jeunes gens qu'elle a mis dans l'embarras. Ainsi console-toi, ou plutôt réjouis-toi d'avoir mis dans ce monde un joli garçon qui te donne mille inquiétudes. »

Je regardai mon ami en face et je lui dis:

« Tu n'as pas de fils?

— Non.

— Mais tu as une fille?

— Oui!

— Eh bien, si mon fils séduisait ta fille, et ensuite refusait de l'épouser, que ferais-tu?

— Je le tuerais!

— Parfaitement! cela te prouve que l'amour de nos fils n'est pas chose si inoffensive, et qu'il est bon que nous nous en mêlions.

— Nous en mêler! nous en mêler, s'écria-t-il

avec impatience, mais comment! Il s'agit d'une intervention réglée, méthodique. Hé bien, je te mets au défi de trouver une seule règle en pareille matière. Parcours par la pensée les divers partis que tu peux prendre. Prêcher à ton fils l'abstinence absolue jusqu'au mariage? Très-bien! mais comment la lui feras-tu pratiquer? En le contenant par les sentiments religieux? en éloignant de lui les occasions de faute? A merveille. Mais, comme tu ne comptes pas l'enfermer sous clef, un beau jour passera devant lui l'éclair d'un vif regard ou un petit bout de sourire; et voilà tout ton édifice de morale par terre! Il n'est pas question de monter en chaire et de faire un beau sermon sur la chasteté; tu es un homme du monde, et tu veux élever ton fils en homme du monde, tu me demandes une règle pratique, un remède applicable, hé bien, je te réponds qu'il n'y en a pas!... Je me trompe, il y en a un! mais je doute que tu en uses.

— Lequel?

— Marie-le.

— A vingt ans!

— C'est peut-être bien tard.

— Songes-y donc! Si c'est déjà chose si difficile que de marier son fils à vingt-cinq ou trente ans, quand sa position est faite, quand son caractère est formé, quand on sait ce qu'il est, et qu'il sait, lui, ce qu'il veut, qu'est-ce donc s'il s'agit d'un garçon qui n'est rien, et qui ignore tout, surtout son propre cœur? Puis-je répondre de ce qu'il deviendra dans cinq ans, dans dix ans? Où lui trouver une femme qu'il puisse aimer depuis vingt ans jusqu'à soixante?

— Pense donc aussi un peu à la jeune fille, reprit mon ami; ajoute que son intérêt à elle te défend une telle union, autant que son intérêt à lui! Marier deux enfants, c'est créer presque toujours deux victimes, deux ennemis, et deux coupables. Te voilà donc forcément en face de l'amour illicite.

— Je le sais bien; de là vient mon angoisse.

— Ah çà, mais tu me confonds! Que diable! nous avons été jeunes ensemble! Je t'ai connu à vingt ans, à vingt-cinq! Il me semble que tu prenais ton parti plus gaiement sur les dangers de l'amour.

— Il ne s'agissait que de moi! l'amour paternel vous crée une conscience nouvelle! appelle-moi

tête faible, si tu le veux, mais je ne puis me défendre, depuis trois mois, de passer en revue avec mille agitations d'esprit, tous les périls où peut le jeter la passion!

S'adressera-t-il aux femmes du monde? soit! mais c'est que les femmes du monde, ce sont les femmes *des autres;* Or la comédie et la société peuvent bien berner *les autres* et en rire, mais je ne ris pas d'eux moi, car mon fils peut être *tué par les autres!* Se jettera-t-il dans ce qu'on appelle le demi-monde? Non-seulement il peut y perdre sa fortune, son temps, sa dignité, mais son cœur même peut s'avilir au contact de ces être avilis. J'espère que l'exemple du duc de Candé le défendra de plaisirs plus bas. Mais ses vingt ans vont peut-être se laisser prendre à la gentillesse de certaines filles d'ouvriers, de petits marchands, d'artisans? Or, sans parler du crime qu'on commet en perdant la vie d'une pauvre fille, ce crime peut se compliquer de mille embarras terribles! Je ne puis rester inactif en face de tant de dangers....

— La difficulté est toujours de savoir où est ton devoir.

— Notre entretien commence à me le montrer.

Je ne veux pas faire de mon fils un cénobite; je ne prétends pas davantage prévoir les mille circonstances diverses où se développeront ses passions, ni fixer d'avance des règles précises sur tant de ces cas particuliers; je me borne à une seule, mais qui me trouvera inflexible : intervenir toutes les fois que je trouverai sa délicatesse, sa probité ou son honneur compromis par la passion : en un mot, *défendre et sauver en lui l'honnête homme.*

— Ton programme paraît bien modeste; tu auras pourtant plus de peine que tu ne crois à le suivre. Je prévois en toi et hors de toi bien des obstacles à ce dessein. En tout cas, le but est digne de tout père honnête et sensé. Bonne chance!

III

Mon rôle actif a commencé.

Une erreur d'adresse a fait tomber dans mes

mains un billet, destiné à mon fils. Billet énigmatique, mais qui a suffi pour m'ouvrir les yeux. L'écriture irrégulière, quoique jolie, et quelques incertitudes d'orthographe, m'ont fait présumer que, si la signataire appartient à l'aristocratie, c'est seulement à l'aristocratie de la jeunesse. J'y ai vu aussi qu'elle demeure dans le même square que nous, et j'y ai cru voir qu'elle accepte ou lui donne un rendez-vous *chez lui,* c'est-à-dire *chez nous.* Ceci est grave : introduire sa maîtresse sous le toit de sa mère, c'est presque un sacrilége. Mais comment l'empêcher ? J'ai tenté un moyen singulier : j'ai refermé la lettre avec soin, en donnant ordre de la remettre à mon fils à son retour; puis, le dîner venu, je lui ai dit : « Tu rentres quelquefois assez tard, mon cher enfant, et tu crains de nous troubler en sonnant; voici la clef de l'appartement. » Mon moyen a réussi. J'ai veillé, personne n'est venu. Pour un cœur droit, c'est quelquefois une bien forte barrière qu'une porte ouverte. Le lendemain, nouvelle lettre; puis plus de correspondance. Y a-t-il eu seulement rendez-vous changé? Je ne le sais, mais il sort très-souvent, et le travail languit un peu. Rien, du reste, qui annonce une

préoccupation profonde; peut-être une de ces liaisons passagères que les parents sont heureux de ne pas connaître, car ils ne sauraient comment s'y opposer.

IV

Je n'ai pas pu en savoir davantage; mais, depuis quinze jours, il a repris ses habitudes studieuses, son humeur est gaie; le grand péril est ajourné.

V

DEUX MOIS PLUS TARD.

Ajourné, j'avais raison; mais, cette fois, le moment de la crise est, je crois, venu. Le caractère

de sa préoccupation est tout autre : il a l'air fier plutôt que gêné, et il me dépense un argent fou en parfums et cravates, d'où je conclus qu'il n'est pas fort avancé dans sa conquête, puis, que ses visées sont assez hautes. Il paraît aussi que l'inconnue aime la poésie, car ce qu'il apprend de vers de Lamartine et de Victor Hugo, est incalculable. Cela contribue à me rassurer : généralement les grands dangers ne commencent qu'avec la prose. Sans doute il ne s'agit encore que d'un de ces rêves d'écoliers qui les rendent si heureux à si peu de frais. Il a des airs de mystère qui me divertissent au dernier point ; je crois me revoir à son âge. Les jeunes gens, dans cette première floraison du cœur, ont un mélange de naïveté, d'ingénuité, de gaucherie, d'ardeur et parfois de ridicule qui fait un tout charmant. Que ces pères sont curieux ! je meurs d'envie de la voir.

VI

Je l'ai vue et je tremble. Elle est mariée à un lieutenant-colonel trop âgé pour elle. Il a mon âge, quarante-huit ans.

Sans être jolie, elle a ce que la Fontaine appelle délicieusement

> Le don d'agréer infus avec la vie.

La rougeur qui montait au front de mon fils, chaque fois qu'on prononce le nom de cette jeune femme inopinément, avait commencé à me mettre l'esprit en éveil. Je sais pourtant que la rougeur nous trahit parfois bien réellement, car elle en dit beaucoup plus qu'il n'y en a ; les jeunes filles et même les jeunes gens rougissent souvent de peur de rougir. Par un phénomène moral très-complexe, la crainte qu'on ne vous soupçonne de tel

ou tel sentiment, vous cause autant d'embarras que ce sentiment même. Je ne me suis donc fié qu'à demi à la rougeur de mon fils. Mais un fait en apparence insignifiant est venu confirmer mes craintes.

Cette jeune femme me donnait mille témoignages de gracieuse attention; elle était presque coquette avec moi. Si j'avais trente ans, ma vanité aurait pu s'en émouvoir; si j'en avais soixante, mon cœur en aurait pu être touché; mais à mon âge, c'est-à-dire trop jeune pour qu'elle voie en moi un père, et trop vieux pour qu'elle y voie autre chose; avec mes quarante-huit ans, qui sont précisément l'âge le moins romanesque pour elle puisque c'est l'âge de son mari, ce n'est pas moi, me suis-je dit, qu'elle aime en moi; c'est mon fils. L'amour encore inavoué a souvent ainsi des moyens détournés, et qui sont tout à lui, de se témoigner et de se satisfaire. Ne sont-ce pas ses mains qu'elle serre en pressant les miennes? Je ne l'accuse pas de calcul; la pauvre enfant ne se rend pas compte de ce qu'elle fait, ni peut-être même de ce qu'elle ressent. Elle obéit à un instinct. Elle m'aime réellement parce que je suis

son père. Je gagerais volontiers que je leur sers souvent de texte de conversation ; leur manière de se parler d'eux, c'est peut-être de se parler de moi ! Tant que ce commencement d'affection gardera ce caractère d'innocence et d'ignorance, le mal n'est pas grand, pour elle, et le bien est si grand pour lui ! Je lui cherchais un préservatif contre les amours coupables, voilà le meilleur. Si la médecine homœopathique est vraie en un point, c'est en amour. Quant à son mari, il est, ce me semble, un homme de trop de sens et il a trop de force de caractère pour s'émouvoir de ce qui n'est qu'un jeu. Un jeu ? En suis-je bien sûr ? D'ailleurs même dans cette mesure, n'est-ce pas déjà une faute ? Ce qu'elle donne à mon fils, si peu que ce soit, sur quoi le prend-elle ? Sur la part de son mari, car enfin elle est mariée. Le trouble commence à me saisir. Mon devoir n'est-il pas de veiller pour eux, et de veiller sur eux ?

VII

Je ne crains plus; je suis certain. C'est l'histoire éternelle de l'amour. Un moment a tout changé. Un court voyage les avait éloignés l'un de l'autre pendant quinze jours; L'absence a fait dans leurs cœurs son travail ordinaire. En ne le voyant pas, elle s'est rendu compte de ce qu'il était pour elle; En le revoyant, elle le lui a appris. J'étais présent à leur entrevue. Leurs regards m'ont tout dit et leur ont tout dit. Une excursion dans le parc de Versailles a achevé l'œuvre. Rien de plus ravissant et par conséquent de plus dangereux à vingt ans, que ces journées de promenade par un beau jour, et dans un beau lieu, avec la femme qu'on aime. Tout livre les âmes à la passion; la tiédeur de l'air vous alanguit, les parfums des arbustes en fleurs vous enivrent; l'ombrage des grands arbres

et des longues allées vous porte à la rêverie, les sites magnifiques vous enthousiasment. Puis viennent les mille chances de la promenade qui vous rapprochent sans cesse : un ruisseau à passer fait que les deux mains se réunissent, un peu de fatigue oblige la plus faible à chercher un appui, et comme le plus fort se trouve toujours tout près, par hasard, voilà les deux bras qui s'enlacent, et la route qui s'achève, côte à côte, quelquefois même seul à seul, quand le hasard de la promenade vous isole tout à coup un moment au milieu de la forêt! Alors tout cela, mélancolie, admiration, fatigue, isolement, beautés naturelles, tout cela se fond en un seul mot, amour! Oh! une passion fait bien du chemin dans un seul jour de voyage! C'est ce qui est arrivé à Versailles. Ils se sont parlé! Où? Comment? Je ne puis le dire, car je les ai à peine perdus de vue, mais ils se sont parlé! Voilà le premier pas fait, le pas qui entraîne tous les autres; mon rôle commence.

VIII

Ce rôle est plus difficile et plus cruel que je ne le croyais. Qui peut sonder les abîmes de l'amour paternel? J'ai entendu un jour un homme d'une cinquantaine d'années me dire qu'il avait gardé ses relations dans le monde pour employer son expérience à guider et à placer son fils. Le guider? où? dans le choix d'une profession? Le placer? où? dans une administration? non. Dans une heureuse et honorable alliance? non. Il cherchait une maîtresse à son fils, comme il lui aurait cherché une femme. Cet homme me fit horreur. Le sang-froid, je me trompe, la sollicitude avec laquelle il développa ce plan, me causait une répugnance invincible. N'était-ce pas profaner ce beau mot: *Je veux former mon fils*, que de l'appliquer à l'éducation du vice? Quand je trouvai ces maximes com-

plaisamment mises en lumière et en pratique dans dans les lettres de lord Chesterfield, je jetai le livre avec indignation. Ces hommes me semblaient les monstres de la paternité; je me trompais, ils en sont à peine l'exception. Ce qui dans leur cœur est à l'état d'habitude, existe dans tous les cœurs paternels sous forme d'accident. J'en suis la preuve. Oh! il ne faut pas se payer de sophismes. Mon ami avait raison. L'amour paternel, comme tous les amours de ce monde, a son mauvais côté. Ainsi je vois chaque jour s'accroître leur passion coupable, chaque jour je vois le visage de la pauvre jeune femme s'empreindre de cette pâleur pathétique, qui révèle la lutte, je vois ses yeux s'agrandir dans sa figure amaigrie, je devine, je sens que ses forces défaillent!... Hé bien, qu'est-ce que j'éprouve? Du regret? de la crainte? Oui sans doute, à la surface, mais avant tout, je l'aime, elle, passionnément, de l'aimer! ma vanité se réjouit malgré moi de reconnaître qu'elle est jeune. belle, noble, riche, oui riche, car tout compte dans la vanité; et qu'elle l'a choisi! Je suis fier de sa conquête, je pense, avec une joie que je combats en vain, au bonheur qui est le sien, je suis avec orgueil

tous ses progrès d'intelligence, de grâce extérieure, d'élégance, car il se métamorphose sous cette influence magique de l'amour! J'ai beau me crier: « Mais malheureux! cet amour est une faute! Je ne vois qu'une chose, c'est qu'il est aimé, qu'il est heureux, et malgré moi, au fond de mon cœur, je répète ce mot affreux: comme cette passion le formera!

IX

Je me suis retrouvé! mais à quel prix? n'ai-je pas porté un coup mortel à notre tendresse! Depuis dix-neuf ans, jamais une parole ne s'est échappée de sa bouche, qui n'eût, vis-à-vis de moi, le caractère du respect, et de la déférence! Mais hier, le cri de révolte a éclaté! Ce n'était plus la même voix ni le même visage, ni la même âme. Il semblait qu'une sorte de bête farouche, cachée et enchaînée au fond de son cœur depuis dix-neuf

ans, s'élançât tout à coup au dehors, ou rugît par sa bouche. C'était bien une bête féroce, car c'était la passion !

Voici ce qui s'est passé.

Il y a trois jours le mari de cette jeune femme, soit prudence et crainte, soit hasard, parla d'un projet d'absence de quelques mois. Je tremblai ; car je sais que rien ne précipite les dénoûments comme les départs. En effet, hier soir, j'ai surpris le secret d'un rendez-vous qu'il lui demandait, et qu'elle lui accordait pour aujourd'hui à trois heures. Son mari ne devait rentrer qu'à six et leur départ est fixé pour ce soir. Mon anxiété fut vraiment terrible. Devant moi se représentait ce problème éternel. Quel est mon devoir de père ? de m'abstenir ? Ma conscience me répondait non. A quoi sert cette longue et intime communauté de pensées, de travaux, cette éducation de chaque seconde avec lui, si elle me permet de me conduire comme les pères qui vivaient séparés de leurs enfants ? Je résolus donc d'intervenir. Depuis le matin, sa démarche, son visage trahissaient une agitation fébrile. Il sortait, rentrait ; il prenait un livre, il le jetait comme quelqu'un qui voudrait dévorer le

temps, et que le temps consume. Enfin, vers les deux heures, il monta dans sa chambre pour s'habiller; je l'entendais marcher au-dessus de ma tête; me demandant toujours : « Comment l'aborder? » Je pris mon parti, et je montai chez lui. Je le trouvai prêt à partir, radieux, élégant, charmant! Mon entrée parut le contrarier. Je feignis de ne pas m'en apercevoir, et je m'assis dans un fauteuil. Un regard qu'il jeta vivement sur la pendule qui marquait deux heures et demie, trahit sa préoccupation et fut suivi d'un geste d'impatience.

— Tu sors? lui dis-je froidement.

— Oui! une affaire!

— Oh! une affaire! repris-je en riant: j'espère que ce n'est pas une affaire d'honneur! Ainsi tu m'accorderas bien quelques moments, car j'ai à causer avec toi : » et je m'installai dans mon siége en homme qui n'est pas prêt à partir.

— Je te demande pardon, père, reprit-il en essayant de contenir sa voix qui tremblait, si tu le veux bien, nous remettrons notre entretien à ce soir. L'affaire qui me force à sortir est importante.

— Fort importante aussi est celle dont je veux t'entretenir.

— La mienne, ajouta-t-il avec un commencement d'irritation, n'admet pas de retard! Et il fit un pas vers la porte.

— La mienne non plus, repris-je en l'arrêtant du geste; et comme je voyais poindre sur ses lèvres une réponse qui ne m'eût pas plu, j'ajoutai: C'est peut-être la même.

— La même?

— Eh bien oui! lui dis-je, en me levant tout à coup, et en allant résolûment à lui; la même! Car tu sors pour aller à un rendez-vous; et je viens pour t'empêcher d'y aller! »

A ces mots, il tomba sans rien dire sur un siége, cachant son front dans ses deux mains, et en proie à la plus violente agitation. Puis tout à coup se redressant:

— Eh bien! s'écria-t-il, après tout, j'aime mieux cela! Le mystère me pèse! Oui, j'ai un rendez-vous avec elle, et j'y vais! »

Il fit hardiment un pas pour sortir. Sa figure avait une expression d'énergie passionnée que je ne lui avais jamais vue.

— Tu ne m'as donc pas entendu? lui dis-je froidement. Je t'ai dit que je venais pour t'empêcher d'y aller.

— M'en empêcher! m'en empêcher! Il n'y a pas de force humaine qui le pourrait.

— Même ce simple mot de moi : Maurice, je te le défends? »

Mon calme le toucha. Il se tut.

— Mon cher enfant, lui dis-je, depuis que je veille sur toi, jamais je n'ai prononcé ce mot; laisse-moi croire que si aujourd'hui je le disais.... »

A ce moment la pendule sonna trois heures.

— Ne le dis pas! père! s'écria-t-il en entendant le son de l'heure, car voilà une voix qui m'empêcherait d'entendre tes paroles. Puis tout à coup me prenant les mains, et les embrassant. Ah! mon père! laisse-moi partir! Elle m'attend!... Je la perds pour six mois, pour un an peut-être! Est-ce donc trop d'une minute de joie pour un an de désespoir? Ce n'est qu'un adieu, un serrement de main! Tu connais sa pureté, si tu connaissais ma vénération pour elle! Je ne lui demanderai que cela! je n'ai besoin que de cela! Je ne

réclame qu'un instant!... je reviendrai dans un instant!... Laisse-moi partir!... je t'en supplie! »

Il pleurait tant, que je sentis mon cœur fléchir, mais enfin, dégageant de ses lèvres mes mains qu'il baisait ardemment, je me levai, et lui dis avec force :

— Non! je ne te laisserai pas partir! Sais-tu pourquoi? je vais prononcer un mot bien terrible, mais c'est mon seul moyen de te sauver! parce que si tu y vas, si tu la revois, elle est perdue.

— Perdue! s'écria-t-il avec un accent de joie farouche.

— Voilà le cri vrai! repris-je avec force, le cri de ton cœur! Oh! elle est pure! tu la vénères! tu pars avec le seul désir de serrer sa main, et tu repousserais avec indignation celui qui te dirait en ce moment que tu rêves autre chose! Mais elle t'aime et elle part. Si tu la revois, elle sera à toi!

— A moi! à moi! reprit l'impétueux jeune homme. Eh bien! la mort pour cela avec ivresse!

— Oui, tu dis bien! la mort! car le colonel n'est pas homme à supporter un tel outrage! Et il te tuerait sans pitié! mais je ne veux pas te par-

ler de mort! à ton âge le péril est un attrait de plus, et l'idée de me quitter, moi, de désespérer ta mère, ne compte plus dans ton cœur! C'est la loi d'égoïsme de l'amour! Mais si tu nous oublies, je n'oublierai, moi, ni mon fils, ni mes devoirs envers lui. L'adultère est un crime, et je ne te laisserai pas commettre un crime.

— Un crime! reprit-il avec impatience, en faisant un geste de dénégation.

— Oui! un crime, du moins pour toi, et pour elle. Sais-tu ce qui me donne une force invincible contre vous deux? c'est votre pureté à tous deux! vous n'êtes pas de force à porter un remords. Je suppose, ce qui est impossible, que tout vous favorise, que le colonel soit aveugle, que le monde ignore tout; Vous n'en seriez pas moins malheureux! Les âmes nées pour le bien ne tombent pas en vain dans le mal; leur impunité même leur sert de remords. Quand tu verrais cet honnête homme, à qui tu aurais volé sa femme, venir à toi avec confiance et te tendre la main comme à un ami, tu aurais horreur de toi-même. Quand elle entendrait les femmes de bien lui parler de l'estime qu'elle inspire, elle serait désespérée. Les habi-

tudes de mensonge, de dissimulation auxquelles votre liaison vous condamnerait et qui sont la fatalité du vice, empoisonneraient non-seulement votre joie, mais vous inspireraient, au milieu de votre passion même, une sorte de mépris secret l'un pour l'autre. Elle s'abaisserait à tes yeux par son adresse à cacher votre faute. Et encore je ne te parle pas de la plus terrible conséquence de cette faute! Que deviendrais-tu, si tu pouvais te dire : J'ai mis dans cette famille un étranger qui usurpe la place des enfants légitimes, qui vole le patrimoine de ses frères et de ses sœurs; tu en mourrais de honte! Oh! la vieille fable de Nessus ne nous représente pas seulement l'indestructible attache du vice à notre corps et à notre cœur! La vertu, elle aussi, quand elle est incorporée à nos membres, ne s'en arrache pas sans que le sang ruisselle et que toute notre chair se déchire! »

Il m'écoutait pâle et tressaillant, quand tout à coup la pendule sonna quatre heures.

« Quatre heures! » s'écria-t-il comme quelqu'un qui se réveille en sursaut. « Quatre heures! Et elle part dans une heure! et je ne l'aurai pas vue! C'est impossible! »

Il s'élança pour sortir, mais prévenant son mouvement, je fermai la porte à double tour, et je pris la clef dans ma main.

« Arrache-moi cette clef! » lui dis-je.

Frémissant, me regardant avec des yeux égarés, il resta un moment éperdu, puis avec un cri de rage :

« Hé bien! malheur à moi et à vous! Ah! vous m'arrachez à un amour, noble... pur... Oui! pur! mais ne croyez pas qu'il n'en soit que cela! non! après tout, je ne suis pas un moine! j'ai vingt ans! Hé bien! je me jetterai dans le mal! dans la débauche! Les tentations ne m'ont pas manqué déjà : elle seule m'avait sauvé! vous m'arrachez mon sauveur! J'irai à ma perte! C'est vous qui l'aurez voulu! Le vice est là; je le prends!

— Je vous en défie! » lui répondis-je froidement et je sortis.

X

Elle est partie! il ne l'a pas vue. Mais nous sommes l'un devant l'autre comme deux ennemis. Il est sombre. Il ne me parle pas. Il se renferme dans sa chambre pendant de longues heures. Je vois par moi-même combien cette paternité qui comprend la vie tout entière, est saine et fortifiante. J'ai le cœur naturellement trop tendre, et par conséquent un peu faible. De plus, comme tous les artistes, je ne puis me défendre d'une certaine complaisance pour la passion; n'est-ce pas à la passion que l'art doit ses plus belles œuvres? Hé bien! cette pratique continue des devoirs paternels m'a si bien retrempé le caractère, que je vois cet enfant si aimé, froid et silencieux vis-à-vis de moi, et que je n'en souffre pas. J'ai le cœur serré, contracté, comme l'aurait un homme courageux de-

vant un grand danger, mais je suis calme et le sentiment du devoir rempli diminue de beaucoup mon chagrin.

XI

Depuis quelques jours il semble devenir moins sombre, il commence à se retrouver et à me comprendre. Il a encore de la douleur, il n'a plus de ressentiment, j'en juge par son bonjour de ce matin. Sa voix tremblait en me l'adressant. J'ai senti qu'il était saisi du désir de me prendre la tête comme de coutume dans ses deux mains, et de m'embrasser! Il ne l'a pas osé, non par honte vaniteuse, mais le repentir a sa pudeur comme l'innocence. J'ai tout deviné, et mon cœur s'est fondu de joie. Je serai bien heureux le jour où je sentirai ses lèvres sur mon front, mais je l'attendrai, je dois l'attendre.

XII

Il redevient lui-même. Plus d'amertume.., seulement il lui reste un grand fond de tristesse. Je ne le regrette pas. Je n'aurais pas voulu qu'il se consolât trop vite. Cependant les jours s'écoulent et chaque jour écoulé éloigne le danger; je ne fais que gagner du temps, mais souvent, en amour, le temps gagné est tout.

XIII

Ce matin un événement décisif. Ma femme de plus en plus souffrante a besoin d'un voyage aux eaux. Je cherchais les moyens d'organiser notre

départ, quand est arrivée une lettre du colonel, j'avoue que je tremblai en reconnaissant son écriture. Je craignais que quelque correspondance trouvée ne l'eût mis sur la trace. Je brisai précipitamment le cachet, je lus, et ma crainte fut plus grande encore que si j'eusse trouvé un cartel sous ce pli de lettre. C'était une invitation du colonel adressée à moi et à mon fils : il nous engageait tous deux à venir passer le mois de septembre à sa terre.

Que faire? Cacher l'invitation à Maurice et la refuser, ou lui dire nettement que je la refuse pour nous deux? Je le peux, ce n'est qu'un acte d'autorité de plus : j'ai déjà empêché un premier rendez-vous, j'en empêche un second. Mais quelle en sera la conséquence? l'irritation de mon fils et le désir d'échapper à tout prix à cette contrainte. Or la jeune femme est probablement de moitié dans cette invitation; les maris écrivent rarement ces sortes de lettres à eux tout seuls; Maurice finira donc par ressaisir l'occasion perdue, et alors voilà le péril qui renaît avec un moyen de défense de moins; mon influence de père est anéantie. Je peux encore avertir l'abbé Lauriel; mais il me répugne de remettre

mon fils à une autre direction que la mienne. D'ailleurs, c'est moins sa volonté qu'il faut soumettre que sa raison qu'il faut armer. Je l'appelle donc et je lui dis : « Mon cher enfant, tu sais que la santé de ta mère exige son départ pour les eaux ; mais elle ne peut partir seule, et je ne peux, moi, l'accompagner. Je songeais donc à te dire de la suivre, quand j'ai reçu ce matin cette lettre du colonel. »

A ce nom, il devint fort pâle ; je repris : « Lis-la et dis-moi ce que je dois répondre, ou plutôt, non, réponds toi-même, car l'invitation te regarde plus encore que moi. » Il tressaillit. « Surtout, n'oublie pas, ajoutai-je, de le remercier de l'hospitalité qu'il nous offre ; tu entends? de l'hospitalité.... « Il lut, hésita un moment, puis me répondit : « Écris que nous ne sommes pas libres ; que j'accompagne ma mère aux eaux. » Et il s'éloigna précipitamment.

Allons! j'ai bien fait de confier son honneur à son honneur, et de le mettre entre sa passion et son devoir. Il ne s'agit pas d'imposer la droiture à leur fils, mais de nous apprendre à la pratiquer librement, avec douleur et sacrifice. Cela lui comptera et à moi aussi, j'espère.

XIV

Ils sont partis. La maison me semble bien vide. Pour me consoler de son absence, je me suis occupé de lui. J'ai relu ce chapitre de mon journal; je suis loin d'avoir franchi tous les écueils. Mais j'ai un nouvel aide maintenant, c'est son amour même; il ne trouvera pas facilement une aussi bonne occasion de perdre la tête. Pauvre jeune femme! Elle est si charmante!

Le colonel, en me répondant, m'apprend qu'il est envoyé en Afrique pour un an : elle le protégera donc.... de loin; ce qui est la meilleure manière en amour. Quand viendront d'autres dangers, ils le trouveront affermi par la lutte, et moi toujours armé de mon principe : *sauver en lui l'honnête homme*.

DU SORT DES ENFANTS

DANS LA SÉPARATION DE CORPS.

I

Il y a des questions sociales qui demeurent étouffées pendant des années entières sous une phrase de convention. On est en face d'une immoralité; on est sous le coup d'une iniquité; il suffirait d'un regard jeté au fond des choses pour s'en convaincre, mais on ne regarde pas, ou on ne voit pas. Qui vous en empêche? Un axiome banal; un so-

phisme passé à l'état de vérité. C'est ce qui arrive pour la question de la séparation de corps. Bien des voix ont protesté contre les vices et les injustices de cette loi; mais à toutes ces protestations on répond toujours par ce mot sacramentel : *l'intérêt des enfants!* Les époux souffrent, il est vrai; ils sont enchaînés, rien de plus exact; mais leur malheur est leur fait et parfois leur faute; ce sont eux qui l'ont voulu, tandis que les enfants ne sont que victimes. Il faut donc avant tout protéger les enfants, et les entraves, les douleurs, les iniquités même de cette loi, ont une excuse aux yeux du moraliste et du législateur; elles sauvegardent les intérêts des enfants. Longtemps j'ai accepté, moi aussi, cette raison comme vraie. Un fait dont j'ai été témoin, et une longue enquête amenée par ce fait, m'ont prouvé que cette prétendue vérité n'est qu'un mensonge. Non! la loi de séparation ne frappe pas les parents pour défendre les enfants, elle les immole ensemble! Elle les désespère ensemble! Elle les déprave ensemble! Et si les enfants sont les plus innocents, les plus innocents sont les plus victimes.

Voici ce que j'ai vu :

J'avais conduit mon fils aux bains de mer d'Houl-

gate. Je remarquais chaque matin sur la plage une femme, jeune encore et d'une beauté expressive. Le propre de certaines personnes est de tirer leur élégance des ornements qui leur manquent ; elles ont, ce semble, plus de grâce à ne pas porter de bijoux que d'autres à en être couvertes, et l'excessive simplicité de Mme Delpierre devenait presque une parure, tant elle était relevée par sa distinction native et un goût particulier d'arrangement.

Un autre attrait plus sérieux me retenait près d'elle. Elle avait un fils de dix-huit ans. Il se baignait à la même heure que mon fils. Nous nous asseyions sur le sable, elle et moi, nous regardions nager nos enfants, et nous parlions d'eux en les regardant.

Dès qu'on rencontre une femme jeune, jolie et habituellement seule, on se demande toujours : « Où est donc le mari ? » Pas de mari auprès de Mme Delpierre, et dans sa conversation aucune allusion à un absent. Était-elle veuve? Son air de mystère venait-il d'un regret? Je n'osais hasarder une question à ce sujet. Mais deux faits particuliers excitaient ma curiosité.

J'ai vu bien des parents soigneux des plaisirs

de leur enfant. Mme Delpierre allait plus loin encore, elle semblait vouloir plaire à son fils. Le soir, après le retour à la maison, elle était sans cesse occupée de lui, aimable avec lui, je dirai presque coquette pour lui ! Une seule pensée paraissait la posséder : la crainte qu'il ne s'ennuyât près d'elle. A la voir tout faire pour le retenir, on eût dit qu'elle tremblait de le perdre.

Autre détail qui m'étonnait : une stricte économie présidait au petit ménage et à la vie de Mme Delpierre ; je devrais dire économie pour elle, car elle accordait à son fils tout ce qu'elle se refusait. Un jour, cependant, je vins lui demander de me confier ce jeune homme pour une excursion de quatre ou cinq jours à Cherbourg. Il s'agissait d'une dépense de cinquante à soixante francs. Elle hésita un moment à me répondre ; un air de tristesse parut sur son visage, et enfin elle me dit :

« Je suis forcée de vous refuser. Ce n'est, je vous l'avoue, qu'au prix de six mois de privations relatives que j'ai pu me permettre ce petit séjour à Houlgate. Mais, j'ai beau aujourd'hui peser et repeser ma pauvre bourse, je n'y trouve pas les cinquante francs que vous me demandez. »

A ce moment, son fils entra. Elle courut à lui, les yeux tout pleins de larmes, en lui disant :

« Je ne peux pas! mon pauvre Fernand. Cela me fait bien de la peine, mais je ne peux pas.

— Console-toi, mère, reprit le jeune homme, j'écrirai à mon père, il me les donnera.... »

Je ne pus me défendre, à ce mot, d'un geste de surprise. Je la regardai, elle avait légèrement pâli. Pourquoi ne m'avait-elle jamais parlé de son mari ? Comment laissait-il seule dans un petit port de mer une femme comme elle ? Le jeune homme s'éloigna.

Dès que nous restâmes seuls, elle me dit, avec cet accent de cordiale franchise qui était un de ses charmes :

— Je ne peux pas, je ne dois pas, après six semaines d'affectueuses relations, vous traiter en étranger et me taire devant vous comme si je me défiais de vous. Je suis séparée de mon mari.

— Séparée! pourquoi?

— Asseyez-vous, me dit-elle, il y a entre vous et moi un lien profond. Je sens que vous êtes père comme je suis mère, c'est-à-dire avant tout et par-dessus tout : je sens que vous aimez mon

fils à cause du vôtre, et que vous m'aimez moi-même à cause de lui !

— Oh ! repris-je en souriant, je vous aime bien un peu pour vous-même.

— Oui ! maïs comme j'aime qu'on m'aime : je sais bien faire la différence ; on devient si perspicace dans ma fatale situation ! Je démêle si bien les attendrissements intéressés sur mon sort, ou les éloges calculés sur mon fils ! Je devine de si loin, quand on va à lui pour arriver à moi ! Ce qui m'a plu en vous, c'est que vous n'avez jamais pensé à me plaire, c'est que, pour me servir d'un mot dont la banalité doucereuse exprime tant de mensonges, c'est que vous *ne m'avez jamais fait la cour*. J'ai simplement trouvé en vous un brave homme qui a senti en moi une pauvre femme très-malheureuse dont il a eu pitié. Est-ce vrai ? Ai-je tort de me fier à vous ?

— Parlez ! répondis-je en lui tendant la main.

Elle me tendit la sienne et reprit, après un court silence et non sans agitation :

— Parler ? oui ! je le veux. Je dois pourtant commencer par une réticence : ne me demandez pas le

motif de ma séparation. Il me serait impossible de vous le dire. Ce n'est pas que j'aie à en rougir, mais peut-être ne me comprendriez-vous pas. Au reste j'ai bien assez d'autres aveux à vous faire. Il y a dix ans que je suis séparée de mon mari : hé bien, depuis dix ans, mon fils a été ma joie et mon tourment!

— Votre tourment! m'écriais-je, comment?

— La séparation ayant été prononcée contre mon mari, le tribunal décida que Fernand resterait confié à moi seule jusqu'à douze ans, à charge par moi de l'envoyer à son père deux jours chaque semaine, pendant deux heures. Je ne manquai pas une seule fois à ce devoir. Mais mon mari a un caractère violent, absolu; son amour pour son fils a tout l'emportement des passions aveugles. Il ne pouvait pas se résoudre à ne posséder qu'une partie de son enfant, à être forcé de lui mesurer le temps de ses caresses; quand, les deux heures écoulées, on donnait le signal du départ, il entrait dans une sorte de fureur mêlée de désespoir. Ses embrassements paternels avaient quelque chose de farouche; il s'écriait qu'on ne lui arracherait pas son fils, qu'on n'avait pas le droit de le lui arracher, et un jour il renvoya le domestique

en déclarant qu'il garderait l'enfant. Bientôt s'établit entre lui et moi une lutte déplorable. Je suis presque pauvre ; mon mari est riche. Il combattait contre moi par des cadeaux, par des condescendances fatales à tous les caprices de l'enfant et destinées à le détourner de moi. Ma fortune consiste en ma modeste dot et en une pension que mon maridoit me donner pour les frais d'éducation de nôtre fils; eh bien, il ne me la donnait pas, ou il m'en faisait attendre le payement; il me forçait parfois à la réclamer judiciairement pour jeter la gêne dans mon ménage, afin que mon fils y souffrît de mes privations et que ces privations lui rendissent plus douce l'aisance de la maison paternelle!...

— C'était donc un monstre?

— Non! c'était un homme séparé!

— Vint pour mon fils l'époque du collége! Tant qu'il était demeuré sous ma garde, veiller sur son travail avait été mon seul travail. Il n'avait pas pris une leçon que je ne la prisse avec lui ou qu'il ne la reçût de moi! Quand je le conduisis au collége pour régler les conditions d'entrée, le proviseur l'examina, puis me dit :

— Quel maître a commencé l'éducation de cet enfant?

— Moi, monsieur!

— Vous seule, madame.

— Presque seule.

— Hé bien, madame, ajouta-t-il en souriant, quand vous voudrez une chaire dans mon collége, je vous la donnerai, je n'ai jamais vu d'intelligence d'enfant mieux préparée, et votre fils comptera parmi nos meilleurs élèves.

Ces mots me causèrent une joie profonde; c'était mon premier bonheur depuis quatre ans : il ne dura pas longtemps. Nous avions, mon mari et moi, un droit égal d'aller voir notre fils et de le faire sortir. M. Delpierre, jaloux, toujours possédé du désir de lui plaire pour se l'attacher, contraria bientôt tous nos plans de travail. Quand les congés le lui donnaient, il le gardait souvent un jour et parfois deux, sous prétexte d'indisposition, afin de lui procurer un amusement de plus; les études s'en ressentirent, l'année s'acheva mal. Heureusement, vinrent les vacances. Les trois premières semaines m'appartenaient. Je redoublai de courage; j'entremêlai le travail et les distractions;

j'appelai à mon aide mon énergie, ma gaieté d'autrefois; je me refis jeune, je me refis rieuse pour regagner mon empire, et réparer le temps perdu.... Je touchais au but, mais vint le tour de mon mari, et tout fut détruit en quelques jours. Trois ans s'écoulèrent de la sorte, trois ans, où mon fils tomba peu à peu du premier rang au second, et au troisième. Je sentais malgré moi une irritation secrète se mêler à mon chagrin. J'adressai quelques observations assez vives à mon fils; il les accueillit sans se révolter, mais sa physionomie dénotait une résistance sourde et une impatience mêlée d'ennui. Je ne lui en veux pas! Il est jeune; il aime ce qui lui plaît. Il ne peut pas être attiré vers moi, qui suis condamnée à lui conseiller sans cesse l'effort, le travail, les idées sérieuses, comme vers son père, qui représente la générosité et le plaisir. Pourtant, dès que je le tiens quelque temps de suite, son charmant naturel me le rend bientôt, et je me sens rentrer dans son cœur comme une eau qui filtre à travers une terre durcie. Grâce à mes efforts, ses études se sont continuées médiocrement, mais non pas honteusement. Il a été reçu bachelier ès lettres.... en province, mais il

a été reçu, et nous préparons ensemble son examen de bachelier ès sciences. Il rit de ma peine pour comprendre et lui faire répéter son manuel de physique et de chimie; il interrompt souvent la leçon pour embrasser le répétiteur, pour me dire qu'il m'aime et qu'il veut réussir pour moi. Mais.... mais un danger terrible nous menace.

— Lequel?

— Cet enfant a l'imagination inquiète, ombrageuse, résultat inévitable de cette éducation. La cause de notre séparation le tourmente. Il ne croit pas au motif vague de violences inscrit dans le jugement; il sent là un mystère! Je ne sais quel besoin maladif le pousse à le découvrir, s'il le découvre, nous sommes perdus.

II

Elle disait vrai. Nous étions rentrés à Paris ; un jour, arrivant chez elle, je la trouve debout, pâle, frémissante, les yeux pleins de larmes. Elle tenait son fils par les deux mains et semblait un juge qui interroge.

— Que s'est-il passé entre toi et ton père ? lui disait-elle. Que lui as-tu demandé ? que t'a-t-il répondu ?

Le jeune homme, éperdu, balbutiait.

— Parle ! parle ! répétait-elle ; l'as-tu, oui ou non, interrogé sur les causes de notre séparation ?

— Eh bien, oui ! s'écria tout à coup le jeune homme ! Je l'ai interrogé, car ce mystère est un supplice insupportable pour moi, car je ne veux pas vivre le cœur et l'esprit ainsi suspendus entre

vous deux. Je l'ai supplié avec des sanglots et des larmes de tout me révéler. Il a refusé de me répondre! Alors j'ai pris le texte de la loi; je l'ai mis sous ses yeux; je lui ai lu, l'une après l'autre, ces paroles accusatrices, et je lui ai dit, le doigt sur la page : « Voici toutes les causes de séparation écrites dans ce livre! As-tu frappé ma « mère?

« — Jamais!

« — As-tu insulté ma mère?

« — Jamais!

« — As-tu introduit une concubine sous le toit « de ma mère?

« — Jamais!

« — Eh bien! alors, me suis-je écrié, pour que « ma mère et toi, vous ayez accepté et pour que « vous ayez pu me faire, à moi-même, la vie affreuse que nous menons tous trois depuis que « je me connais, il faut que la cause qui vous sé« pare soit une des deux seules causes qui restent « et que j'ose à peine énoncer : ou toi, mon père, « tu as fait une action infamante.... » A ce mot, ô ma mère, il a poussé un tel cri de douleur que je me suis jeté à ses pieds, en lui demandant pardon

de l'avoir soupçonné.... Et hors de moi : Non, tu n'es pas coupable, j'en suis sûr! lui ai-je dit.

— Alors, reprit la mère en lui saisissant la main et avec un accent terrible : le coupable c'est donc moi! Tu crois donc que j'ai été séparée de ton père comme....

— Tais-toi! s'écria le jeune homme.

— Non! reprit-elle avec une énergie croissante, non! Il faut que je connaisse ce qui se cache dans le fond de ta pensée; il faut que je sache ce que ton père t'a dit.

— Il ne m'a rien dit! s'écria le jeune homme.... je te le jure! Il ne m'a rien dit!

— Qu'importe! répliqua la mère, toujours plus pressante. Ce que je veux savoir, c'est ce que toi, tu as cru. Ce que tu crois encore... Eh bien, je vais te le dire : tu crois que c'est comme épouse coupable....

A ce mot si terrible, parti de telles lèvres, je crus que le jeune homme allait tomber anéanti. Non! Il releva la tête avec une énergie fiévreuse, et, allant à sa mère :

— Eh bien, dit-il, puisque je t'ai calomniée,

confonds-moi ; puisque je me suis trompé, détrompe-moi ! Arrache-moi du cœur ce soupçon impie ! Dis-moi pourquoi mon père, qui t'aime toujours, a consenti à cette séparation ; dis-moi pourquoi toi, qui m'adores, tu as consenti à à n'avoir que la moitié de ton fils ! Ce secret n'est pas seulement le vôtre ; il est aussi le mien ! Tu ne peux pas, tu n'a pas le droit de me laisser ainsi vous accuser tous les deux ! Si l'un de vous est coupable, je veux le savoir pour pleurer avec lui, pour le plaindre, pour le justifier auprès de l'autre ; car quand je saurai à qui appartient la faute, je prierai tant l'innocent de pardonner ; je le lui demanderai si ardemment, qu'il ne pourra pas me repousser, qu'il resserrera le lien rompu, qu'il me refera un foyer, car je n'en ai plus ! J'ai un père et une mère, et je suis orphelin.

Le jeune homme, à ces mots, tomba sanglotant près de sa mère ; la mère ne pleurait pas ; un violent combat se montrait sur son visage.

— Eh bien, dit-elle, se tournant vers son fils : va chercher ton père !

Je restai seul avec Mme Delpierre ; elle se taisait ; je me taisais comme elle, ne voulant pas pro-

voquer une confidence. Elle leva son beau et fier visage et me dit :

— Vous pouvez me donner un conseil utile. Je vais vous dire le motif de ma séparation : j'avais quinze ans quand je me suis mariée ; mon père, qui avait rempli un poste important dans un ministère, était mort depuis quatre ans ; ma mère, qui me restait, était une femme d'une bonté charmante, d'un cœur adorable ; mais, à cinquante ans, elle en avait vingt pour la candeur. Elle ne croyait pas au mal, elle ne le soupçonnait même pas ; elle avait traversé la vie sans y apercevoir autre chose que ce qui se passait dans son cœur d'enfant. M. Delpierre me demanda en mariage. Il était attaché au ministère de l'intérieur ; ses manières étaient celles d'un homme de bonne compagnie ; il s'exprimait bien, aimait les arts et en parlait en connaisseur ; il savait plusieurs langues ; quoique jeune, il avait déjà reçu plus d'une décoration, et sa personne ne manquait ni d'élégance ni d'agrément. Ma mère s'affola de lui, parce qu'il lui semblait fou de moi, et qu'il avait pour elle des câlineries filiales auxquelles sa bonne nature ne savait et ne pouvait pas résister ; je l'épousai

sans enthousiasme, mais avec plaisir. Il m'agréait. Je ne suis pas romanesque; je sentais très-nettement que, pour être parfaitement heureuse, je n'avais besoin que d'un bonheur raisonnable, et je voyais l'idéal du mariage dans un mari que j'aimerais bien et que j'estimerais beaucoup; là était pour moi le point essentiel. Si j'ai une qualité solide, c'est la droiture; quand j'étais jeune fille, mes compagnes m'avaient surnommée, en riant, l'honnête homme. Je fus très-heureuse pendant deux ans, et au bout de deux ans, la naissance de mon fils vint changer mon bonheur en ivresse et m'apprendre ce que c'est qu'une passion. Bien des femmes ne connaissent ainsi l'amour avec tous ses délires que dans l'amour maternel.

Deux petits faits, insignifiants en apparence, m'étonnaient cependant parfois et me troublaient un peu. Je voulus un jour aller chercher mon mari à son ministère, à l'heure ordinaire de la sortie.

— Ne viens pas, me dit-il.

— Pourquoi ? Ma mère allait très-souvent chercher mon père au ministère de l'instruction publique.

— On n'a pas l'habitude de voir dans nos bureaux les femmes des employés, surtout les jeunes et jolies femmes comme toi.

— Ah !... c'est singulier.

Je lui avais demandé auparavant de me conduire chez ses supérieurs.

— Cela ne se peut pas.

— Pourquoi ? Mon père a présenté ma mère chez tous ses principaux chefs de service.

— Ce n'est pas l'habitude dans notre administration.

— Vous avez une administration bien étrange.

Enfin, autre détail qui me surprenait plus encore : mon mari m'apportait parfois un cadeau, un bijou, un objet de toilette, dont l'achat dépassait de beaucoup les ressources ordinaires de notre budget. Comme femme, j'en étais heureuse; comme femme d'ordre, je m'en alarmais et je grondais.

— Laisse-moi te parer, me disait-il en riant, et ne te tourmente pas.

— Mais comment payeras-tu ce bracelet ?

— Il est payé.

— Payé ? avec quoi ?

— J'ai reçu une gratification extraordinaire. A quoi l'imprévu peut-il mieux servir qu'à payer le superflu ?

— Comment, on te donne des gratifications de cinq cents, de mille francs ?

— C'est l'habitude dans notre administration.

— C'est une bonne habitude, mais on était moins généreux au ministère de l'instruction publique.

Les choses en étaient là, je me livrais à mon paisible bonheur en toute confiance, quand un jour m'arriva cette lettre :

« Madame, vous avez été trompée lâchement :
« M. Delpierre remplit, vous a-t-il dit, une fonc-
« tion importante au ministère de l'intérieur, et
« il y touche des appointements considérables.
« Savez-vous ce que c'est que cette fonction ? Sa-
« vez-vous d'où vient cet argent ? De la délation !
« Il y a dans le grand monde des espions poli-
« tiques, qui trafiquent des secrets surpris à des
« étrangers, à des personnages importants et sus-
« pects. M. Delpierre est un de ces hommes-là,
« et je suis, moi, un de ceux qu'il a vendus. Je

signe de mon nom ; qu'il me démente , s'il l'ose.

« Le comte Vérinski. »

Je tombai évanouie sur le parquet. En rouvrant les yeux je trouvai la lettre près de moi ; je l'avais comme oubliée par la violence du coup. Je la repris ; je la relus, je la relus trois fois ; je ne comprenais pas ! l'idée que ce nom qu'on flétrissait était le mien ; que cet homme était mon mari, me semblait impossible. — Peu à peu cependant tout ce qui m'avait paru inexplicable jusque-là, s'expliquait. Voilà pourquoi il ne voulait pas que j'allasse le trouver au ministère ; voilà pourquoi ses chefs ne voulaient pas le recevoir ; voilà d'où venaient ces mystérieuses gratifications ! Les bijoux que je portais, étaient le prix de la délation ; ce luxe qui m'entourait, était un luxe d'espion.

Je me levai, je courus chez lui, cette lettre à la main.

— Est-ce vrai ? est-ce vrai ? — m'écriai-je, en lui mettant le doigt sur la feuille.

Il pâlit sans répondre.

— Est-ce vrai? mais répondez donc!

Il ne répondit pas!... Je m'élançai hors de la chambre, je pris mon fils par la main, et je courus chercher asile chez ma mère. Ce qui me semblait le plus horrible, c'était peut-être la duplicité de cet homme, qui avait trompé une pauvre vieille femme comme ma mère, une enfant comme moi, et qui m'avait enchaînée, rivée, à sa honte. Ma mère toujours bonne et faible, prenait sa défense; elle me demandait de lui pardonner.

— Jamais! m'écriai-je, jamais! Je ne le reverrai pas, et mon fils ne le reverra pas!

Quinze jours s'écoulèrent ainsi dans le désespoir et le délire. Au bout de ces quinze jours, un ami commun vint me supplier de retourner chez mon mari; ma mère se joignit à lui en pleurant; on me prédit toutes les douleurs dont j'ai fait depuis une si amère expérience.

— Et vous avez résisté?

— Oui! tant qu'on ne me parla que de moi; mais on me parla de mon fils qui me serait peut-être enlevé; je cédai. Oh! ce jour où je franchis de nouveau la porte de cet appartement, je ne

l'oublierai jamais ! Mes jambes fléchissaient sous moi, j'avais un nuage devant les yeux, et je ne voyais pas même mon fils dont on avait mis la main dans la mienne pour me soutenir.

— Et vous avez eu la force d'accomplir ce sacrifice?

— Oui, mais pour un jour, pour un seul !

— Comment ?

— J'avais bien pu consentir pour mon fils à rentrer sous le toit de M. Delpierre, à porter son nom, à m'asseoir à la même table que lui, mais je n'avais pas prévu qu'il oserait, qu'il prétendrait me regarder encore comme sa femme. Il était épris de moi; ma haine semblait irriter sa passion; il me parla de son amour; je le repoussai avec horreur; il me parla de ses droits, je le repoussai avec indignation. Bientôt sa seule vue, le seul son de sa voix me jetèrent dans de telles crises nerveuses, que le médecin déclara ne pas répondre de ma vie si je restais sous le même toit que M. Delpierre. Cette fois, ce fut ma mère elle-même qui réclama notre séparation judiciaire. Elle fut prononcée contre lui sous prétexte d'emportements, de scènes violentes; et depuis je ne l'ai pas revu !

— Et vous demandez aujourd'hui à le revoir ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour lui proposer de nous réunir, à une condition...

— Laquelle ?

— Les paroles de mon fils m'ont percé le cœur. Condamner cet enfant à une telle douleur est un crime; je dois tenter un dernier effort pour l'y arracher. Si M. Delpierre accepte le sacrifice que je vais lui demander, je rentre chez lui.

— Quel est ce sacrifice ?

— Je vois M. Delpierre et mon fils qui s'approchent, laissez-moi, je vous le dirai demain.

III

Je partis. Le lendemain, j'appris d'elle ce qui s'était passé : Quand son mari entra avec son fils,

elle tressaillit en le retrouvant si vieilli et si ému. Son fils se précipita vers elle, lui prit la main en s'écriant :

— Donne-la-lui ! Donne-la lui ! Il l'attend, il la demande !

— Mon enfant, laisse-nous !

Le jeune homme s'éloigna.

Une fois seule avec M. Delpierre, elle alla droit à lui :

— Monsieur, vous savez ce qui nous sépare, je vous ai appelé pour vous dire ce qui peut nous réunir !

— Parlez ! s'écria-t-il vivement.

— Le passé est le passé : il n'y a pas de crime irréparable, il y a des devoirs imprescriptibles, et l'intérêt de mon fils est le premier de ces devoirs. Pour lui, je peux, je ne vous dirai pas oublier, je mentirais si je vous le disais, mais pardonner, ou du moins agir comme si je pardonnais ; j'y mets une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'il ne reste aucune trace de ce passé ! C'est que votre regret soit une expiation.

— Que voulez-vous dire ? répondit-il avec une certaine anxiété.

— Faites pour votre fils ce que je fais moi-même, un sacrifice immense ; renoncez à l'argent dont vous vivez, à vos pensions ; faites-vous pauvre et je reviens à vous.

Il parut un moment indécis ; puis après un court silence :

— Mais avec quoi vivrons-nous ?

— Avec ma dot.

— Trois mille francs de rente pour nous trois ! y pensez-vous ?

— Ne me refusez pas, lui dit-elle, changeant tout à coup de ton, et se contraignant jusqu'à lui prendre la main !... C'est moi qui vous en prie ! vous aimez votre fils ?

— Si je l'aime !

— Hé bien ! prouvez-le !

— Le prouver par une folie !

— Oui ! une folie ! mais la plus sage, la plus heureuse des folies ! Faites ce sacrifice pour votre fils !

— Mais c'est pour lui-même, s'écria-t-il, que je ne peux pas le faire ! A quelle vie allez-vous le con-

damner? Où irons-nous avec vos trois mille francs? Dans un trou de province où il végètera dans l'ennui et la misère!

— Il travaillera; vous travaillerez pour lui! .... pour moi!

— Travailler! travailler! à quoi? D'ailleurs je ne sais plus travailler!... J'ai besoin de plaisirs et de luxe! Lui aussi! il a mon caractère; ce n'est pas une tête froide, et un cœur maître de lui comme vous; il a des passions, il a des besoins; il lui faut de l'argent! Et vous voulez que quand j'en ai, je l'en dépouille; vous voulez que je le condamne à conquérir péniblement, pas à pas, une position à laquelle il n'arrivera peut-être jamais, quand je tiens son avenir dans ma main! Vous voulez que je le voie, que je le fasse pâtir, souffrir, peiner: c'est cruel! c'est absurde! Tout le monde, Dieu merci, ne partage pas vos scrupules romanesques. J'ai des amis, j'ai des protecteurs parmi les plus hauts personnages; je compte, et on compte avec moi, parce que tout homme qui a une intelligence a une puissance! Laissez donc là vos rêves et vos exagérations! J'aime mon fils, je vous aime; je ne vous condamnerai pas à une exis-

tence de privations! Libre à vous de rabaisser les services que je rends et que vous ne comprenez pas; mais, sachez-le, ces services me permettent de faire de mon fils ce que je voudrai! Qu'en feriez-vous avec votre héroïsme? Un pauvre et un désespéré.

Mme Delpierre l'avait écouté sans l'interrompre; elle lui répondit froidement:

— Pour la dernière fois, acceptez-vous ce que je vous offre?

— Jamais, répondit-il.

Le jeune homme, qui frémissait d'impatience, entra à ce moment, en les interrogeant tous deux du regard, et en leur disant:

— Eh bien?

— Eh! bien, mon fils, s'écria le père, ta mère refuse!

Mme Delpierre n'avait qu'un mot à dire; elle eut la force de se taire, comme elle se taisait depuis dix ans, et se contenta de répondre à son mari:

— Vous savez bien que je ne suis pas femme à vous trahir, et vous en abusez. Vous savez bien pourquoi je refuse, ou plutôt vous savez bien que c'est vous qui refusez!

A ce mot, le jeune homme s'écria :

— Assez! assez! Ne parlez plus, ma mère! ni vous non plus, mon père!... Je ne veux rien entendre! je ne veux rien savoir, car je ne veux pas être votre juge! Et puisqu'il ne m'est pas permis de vous appartenir à tous deux, hé bien! je n'appartiendrai ni à l'un, ni à l'autre! »

Après ce mot, il s'élança au dehors; une heure après, il partait pour Paris; le lendemain il s'était engagé dans un régiment qui allait en Afrique. Trois mois après, il était tué.

IV

Cette sombre histoire m'avait mis au cœur de la question; mais une histoire n'est qu'un fait particulier et l'on ne saurait tirer une règle d'une particularité. Notre amour-propre tend tour à tour à transformer nos douleurs personnelles en douleurs

générales, ou en douleurs exceptionnelles : selon la disposition de notre esprit, nous croyons que les malheurs qui nous arrivent, n'arrivent qu'à nous, ou frappent tout le monde. Certes, le caractère de Mme Delpierre m'était un garant de sa sincérité, mais je ne pouvais me résoudre à voir, comme elle, dans sa triste vie, l'image de tous les ménages désunis par la loi.

Troublé cependant par ses paroles, par son exemple, je voulus aller au fond de ce problème. Les magistrats sont les témoins, les juges et les arbitres de ces graves divisions de famille ; elles se produisent devant eux à tous les degrés de leur développement, avec toutes les diversités de leurs causes, avec toutes les variétés que leur donnent l'âge, la position et la nature des individus. Ce sont les magistrats qu'on consulte au début, sur les démarches à faire ; ce sont eux qui tentent les essais de réconciliation ; ce sont eux qui prononcent la séparation ; ce sont encore eux qui règlent les mille différends dont cette séparation même est le principe. De plus, on sait que le sort des enfants est toujours le premier et presque toujours l'unique objet de leur sollicitude.

Pénétrés de tous les défauts de la loi, ils se font vraiment pères et mères, pour décider du sort de ces pauvres petites créatures, et l'habitude n'émousse, dit-on, ni leur attention, ni leur émotion dans ces fatales querelles, tant l'exercice de leur devoir y est délicat, difficile, plein de périls toujours nouveaux.

J'allai donc trouver un des plus anciens amis de ma famille, qui a passé par tous les degrés de la magistrature, sans en excepter le plus élevé. Je lui racontai les sentiments, les doutes qu'avait éveillés en moi l'histoire de Mme Delpierre, et je lui demandai :

— Qu'y a-t-il de général dans ce fait particulier?

— Je vous répondrai par un seul mot : Tout!

— Tout! m'écriai-je.

— Avec cette seule modification que la réalité dépasse de beaucoup le tableau que Mme Delpierre vous a tracé. Elle a bien souffert; son fils et son mari lui ont été une cause bien amère de douleurs! mais son fils l'a aimée, et son mari ne l'a pas haïe; elle n'a pas vu son mari défendre à son fils de venir chez elle, sous peine d'être déshérité par

lui; elle n'a pas vu son fils, à l'instigation du père, l'assigner en restitution devant la justice.

— Vous avez vu cela!

— Oui, je l'ai vu, et j'ai vu bien d'autres monstruosités encore. Vous faites appel à mon expérience? Hé bien, elle vous répondra brutalement, par les faits, rien que par les faits, ou ce qui est plus décisif encore, par l'analyse logique, rigoureuse des sentiments que la séparation jette fatalement au cœur des époux séparés.

Le premier que je rencontre résume tous les autres; c'est la *haine*.

— La haine!.... Quelle haine?.... Comment des époux séparés peuvent-ils se haïr? La séparation doit éteindre l'animosité dont elle est l'effet, et deux êtres irrités par leur vie commune doivent cesser de se détester en cessant de se voir.

— Dans les premiers moments, tout, en effet, est joie et délivrance! Ils se trouvent tellement soulagés de ne plus être en face l'un de l'autre qu'ils se croient heureux; c'est la lune de miel de la séparation! Mais, à mesure qu'ils pratiquent cette triste existence, à mesure qu'ils entrent dans l'expérience

journalière de toutes ces amertumes, de toutes ces difficultés, chacun d'eux sent naître en lui-même, contre l'auteur de ses souffrances, une aversion mêlée d'esprit de vengeance qui mériterait un nom particulier. Comment en serait-il autrement? Généralement, c'est dans la jeunesse qu'on se sépare, et la femme a vingt-cinq, trente ans. Quoi de plus douloureux et de plus révoltant que cette position d'une femme jeune et séparée ! Se sentir le point de mire de toutes les convoitises; s'entendre désigner tout bas quand on entre dans un salon ; voir le monde se partager en deux classes : ceux qui vous évitent et ceux qui vous poursuivent, et deviner plus de mépris dans la recherche des uns que dans l'éloignement des autres ! Enfin, en pleine expansion de cœur, en plein besoin d'affection et de sympathie, être condamnée tout à la fois à ne plus aimer, ou à aimer criminellement ! Ce n'est pas sa jeunesse seulement qui la trouble, c'est son isolement qui la livre ; ce sont les tentations perpétuelles qui l'égarent ; c'est enfin l'inutilité de la résistance qui la perd ! Voilà, en effet, le point le plus douloureux de cette situation déplorable : une femme séparée a beau demeurer vertueuse ; elle n'a pas

l'honneur de sa vertu. Innocente ou coupable, elle est toujours soupçonnée ou suspecte; toujours la malignité suppose quelque faute cachée, ou dans son passé, ou dans son présent. Les hommes partant toujours de ce principe qu'une femme séparée leur appartient, ne peuvent admettre qu'elle n'appartienne à personne. Sa conduite irréprochable, son honnêteté incontestée obligent-elles le monde à l'estime? Elle n'obtient qu'à demi la considération. Une mère ne confie pas sa fille à une femme séparée; un mari empêche sa femme de se lier avec une femme séparée. Elles constituent une classe à part dans les déclassées; celles même qui ne sont que des victimes sont des parias.

Le sort de l'homme n'est pas aussi cruel : mais son foyer n'en est pas moins brisé, sa fortune n'en est pas moins ébranlée, toute vie régulière ne lui est pas moins impossible, toute légitime satisfaction des sentiments légitimes ne lui est pas moins interdite. Enfin, comme la femme, il est à la fois libre et enchaîné, et l'absurdité même de cette douloureuse situation suffit à exaspérer son âme jusqu'à la fureur. Certes, cette triste terre est bien

pleine d'animosités et de ressentiments, mais le modèle des gens qui se haïssent, c'est sans contredit un mari et une femme séparés. Quelle est, en effet, la pensée qui se mêle à toutes leurs pensées, l'espoir, le vœu secret qui se glisse au milieu de toutes leurs douleurs? La pensée, l'espoir, le vœu de la mort de leur conjoint! Tous ne l'expriment pas, mais il y en a bien peu qui ne le forment; quelques-uns même en hâtent la réalisation. Sans doute, il y a moins de ces tristes exemples qu'on ne le dit; mais il y en a plus qu'on ne le sait. En tous cas, il y en a assez pour nous autoriser à dire que les meilleurs parmi les époux séparés sont ceux qui se détestent cordialement et se font le plus de mal possible sans se tuer.

— Quel mal peuvent-ils se faire? La loi, qui les sépare, les désarme; si elle les conduit à la haine, elle les condamne à une haine impuissante.

— Ah! que vous la connaissez peu, cette loi fatale! Comme on sent bien que vous ne l'avez pas vue à l'œuvre! Chose étrange! elle détruit le mariage de fond en comble; elle brise la vie com-

mune, l'autorité du père, la subordination de la femme; mais, en même temps, elle a la prétention de conserver de nom tout ce qu'elle renverse de fait, de maintenir en principe tout ce qu'elle anéantit en réalité, de laisser la porte ouverte aux désirs de réconciliation entre ceux qu'elle désunit, et, pour justifier cet espoir qui est une chimère, cette fiction qui est un mensonge, elle laisse au mari et à la femme des débris de pouvoir, ce que j'appellerai des tronçons de droits, qui deviennent dans leurs mains égarées comme des tronçons d'armes avec lesquels ils se meurtrissent et s'assassinent.... Vous ne me croyez pas? Vous voulez des faits? En voici :

Vous le savez, une femme séparée vit comme elle veut, va où elle veut, fait ce qu'elle veut, dispose en maîtresse absolue de sa personne, de ses relations, de sa dignité, de son honneur! Hé bien, cette même femme ne peut déplacer le moindre capital sans le consentement de son mari, vendre une action de chemin de fer sans le consentement de son mari, faire ni même recevoir une donation sans le consentement de son mari. Autant d'instruments de vexations dans les mains de ce maître. Il la

force à s'adresser à la justice; il la traîne à travers toutes les lenteurs et toutes les dépenses des débats judiciaires; quelquefois même il arrive (un arrêt récent nous l'a prouvé), il arrive à l'empêcher d'exercer un art honorable qui la préserverait de la gêne, et peut-être de la honte. Ce n'est pas tout: la loi de séparation, brisant la vie commune des époux, ôte au mari tout droit de conseil, tout droit de protection, tout droit de surveillance, et par conséquent toute responsabilité. Il semble donc que, du même coup, elle doit lui enlever tout droit de châtiment. Non! il ne peut plus veiller sur les actions de sa femme, il peut encore les punir; il n'est plus son gardien, il peut encore être son espion; il ne peut plus entrer chez elle comme mari, il peut y pénétrer de force comme accusateur; la justice, sommée par lui de l'accompagner au logis de sa femme, est contrainte de lui prêter secours, de constater pour lui et devant lui le cas d'adultère, et, s'il le demande, de condamner la femme à six mois de prison. Hé bien, on a vu des hommes toujours à l'affût de quelque faute de leur ancienne compagne, forcer nuitamment sa maison qui était quelquefois celle de leur fille...

Pourquoi ? Par haine ? Pour la poursuivre devant les tribunaux ? Pas toujours ! Il y en a qui ne cherchent dans ce scandale qu'une spéculation ! Il y en a, je ne vous cite là que ce que j'ai vu, qui n'ont ainsi déshonoré publiquement leur femme, innocente quelquefois jusque-là, que pour lui arracher sous le coup d'une menace de procès, que pour lui arracher une quittance, le désistement d'une demande en restitution, de l'argent enfin ; de l'argent !... Que peut devenir l'âme d'une femme en présence de telles lâchetés ? Que peut-elle éprouver, chercher, sinon la vengeance ? Hé bien, c'est cette même loi qui lui en offre l'occasion. Cette loi ne donne à la femme qu'un moyen de représailles, un seul, mais plus terrible peut-être que tous les instruments de vexation du mari ; la femme porte le nom du mari : armée de ce nom, elle peut rendre au centuple toutes les tortures qu'il lui a fait subir : car elle peut le souiller, ce nom : elle peut le traîner à travers tous les scandales ; elle peut le mêler publiquement à toutes souillures ; elle peut le livrer même aux flétrissures de la justice : et, comme ce nom, c'est lui, il a sa part dans

toutes ces hontes... Ah! la loi de séparation a raison; elle ne détruit pas le mariage, elle maintient l'indissolubilité, car elle laisse entre les époux une communauté : la communauté du déshonneur !

Voilà un bien sombre tableau ; il y manque pourtant un personnage destiné à le rendre bien plus terrible, bien plus tragique encore : c'est l'enfant ! Avec l'enfant entre en scène tout une foule d'éléments nouveaux de discorde et de vengeance, car la haine s'y complique de tendresse.

Examinez ce fait étrange, mais profondément humain; on peut être un fort mauvais mari et un très-bon père; on peut n'avoir aucun principe, ne rien respecter, et aimer ses enfants; on peut haïr une femme et adorer le fils que l'on tient d'elle. Hé bien, le sentiment le plus fort et le plus pur, l'amour paternel et maternel, se dénature et se déprave dans la séparation; un mari et une femme séparés n'aiment plus leur enfant naturellement, ils l'aiment avec émulation, avec jalousie, avec terreur. Qui en souffre? l'enfant. Je ne vous raconte pas là un fait exceptionnel; les quatre cin-

quièmes des époux séparés arrivent à ces perversités de tendresse. J'ai connu une mère, car les mères ne sont pas meilleures que les pères, j'ai connu une mère qui, forcée d'envoyer sa fille chaque semaine à son mari, ôtait à l'enfant, le jour de cette visite, sa jolie toilette de jeune fille riche, l'habillait d'une robe sale et déchirée, et la faisait conduire, ainsi vêtue, à pied dans la rue, afin qu'elle souffrît d'aller chez son père, qu'elle fût humiliée en allant chez son père !

— Et que faisait le père ?

— Le père, pour ne pas la voir pleurer et pour pouvoir sortir avec elle, était forcé de lui préparer un autre habillement qu'elle mettait en arrivant chez lui, mais qu'elle quittait avec de nouvelles larmes en sortant de chez lui.

— Et de tels raffinements de méchanceté sont impunis ?

— Que voulez-vous qu'on fasse ?

— La justice est là, les magistrats sont là.

— Pourquoi ?

— Pour veiller à l'exécution de l'arrêt qu'ils ont porté.

— Comment voulez-vous qu'ils y veillent ? L'in-

tervention judiciaire ne peut pas aller au delà d'un règlement général. Il faudrait un juge pour chaque couple, si le juge était forcé de descendre à tous ces détails d'exécution. Or, qu'est-ce que tous ces détails? C'est la vie elle-même, c'est ce qu'on fait tous les jours, c'est ce dont on souffre tous les jours. Alors, l'âme exaspérée par l'iniquité de ces souffrances et par l'impuissance des remèdes, l'âme entre dans une sorte de colère maladive : on devient méchant par ressentiment; et quel est le complice, quel est l'instrument, quelle est la victime de cette méchanceté? Toujours l'enfant! On éprouve le besoin de faire à son ennemi le mal qu'il vous a fait, et on choisit pour le frapper l'endroit le plus vulnérable, et quel est cet endroit? Le cœur de l'enfant. On ne se contente pas de le gagner, on veut l'enlever à l'autre; il ne vous suffit plus de l'avoir, vous voulez que l'autre ne l'ait pas! Être aimé de lui n'est pas tout pour vous; vous n'êtes heureux que s'il n'aime plus l'autre. Alors les récriminations, les accusations, les calomnies! On ne se dit pas qu'on ébranle dans l'âme de l'enfant toute notion du devoir, qu'on ruine en lui tous les

sentiments naturels, qu'on le déprave, qu'on le perd, non ! On ne voit qu'une chose : c'est qu'on se venge !

— Non, je ne vous crois pas; c'est impossible ! m'écriai-je avec énergie.

— Impossible ? reprit le magistrat; j'ai vu un jeune homme de grande famille mourir à dix-huit ans de débauche et d'épuisement. Qui l'avait perdu ? son père. Pour se l'attacher par tous les liens, il s'était fait l'esclave de tous ses caprices; il le tua pour l'arracher à sa mère. Impossible? Une mère, condamnée par le tribunal à laisser son fils âgé de deux ans à son mari, l'enlève, l'emmène en pays étranger et, au bout de trois ans, elle revient avec deux autres enfants, habillés comme son fils, élevés par elle comme son fils, et dit à son mari : « Un de ces trois enfants est le le vôtre, je sais seule lequel.... choisissez. » Le père ne voulut pas courir le risque de prendre pour son fils un enfant trouvé ; il les abandonna tous trois à la mère.

— Mais c'est une combinaison diabolique !

— Je pourrais vous citer bien des exemples qui vous arracheraient le même cri; je ne vous en

rapporterai qu'un, étrange, mais juridiquement authentique :

Le baron *** avait deux fils, un de trois ans, un de six mois, encore à la mamelle. Sa femme obtint contre lui un jugement de séparation de corps pour violences et sévices. Les deux enfants furent confiés à la mère par le tribunal. Le lendemain, le père enlève l'aîné, et ils disparaissent tous deux pendant douze ans. Au bout de douze ans, un ami de Mme de B.... entre chez elle et lui dit tout ému :

— J'ai vu votre fils.

— Où?

— A Lyon.

— Chez qui?

— Dans une maison religieuse.

— Qui vous l'a fait reconnaître?

— Sa ressemblance avec votre second fils; deux frères seuls ont une telle parité de traits.

— Quel nom porte-t-il?

— Duval.

Mme de B.... court chez le ministre de la justice, obtient de lui une recommandation pour le préfet du Rhône, qui charge le commissaire de police

d'accompagner Mme de B.... au pensionnat. Le lendemain, à l'heure des classes, ils pénètrent à l'intérieur. Ils s'assoient sur un banc dans un coin de la cour d'entrée, pendant que le directeur va chercher le jeune Duval. Mme de B.... a couvert son visage d'un voile, pour que son émotion ne la trahisse pas. Après quelques instants, le directeur reparaît, tenant un enfant par la main. Mme de B.... l'attire à elle, le regarde; c'était bien le même visage, les mêmes yeux? Toute tremblante, elle commence doucement :

— Comment vous nommez-vous, mon enfant?

— Duval, madame.

— C'est votre nom de famille; mais votre nom de baptême?

— Philippe.

Philippe était bien le nom qu'elle avait donné à son fils.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Lyon?

— Un an seulement, madame.

— Avant de venir à Lyon ... où étiez-vous?

— J'ai été en Italie et en Allemagne.

— Est-ce que vos parents ne sont pas Français?

— Si, madame.

— Ils existent toujours ?

— J'ai encore mon père.

— Et votre mère ?

— Ma mère est morte.

— Depuis quand ?

— Depuis douze ans.

— Ne vous rappelez-vous rien de votre enfance, de votre mère ?

— Rien du tout.

— N'avez-vous pas de frère ?

— J'en avais un, mais mon père m'a dit qu'il était mort.

A ce mot, et se voyant ainsi, elle et son second fils, rayés, non-seulement de la vie de cet enfant, mais de sa mémoire, Mme de B.... sent les larmes qui la gagnent ; elle se lève et s'éloigne. Est-ce bien son fils ? Elle n'en doute pas. Mais comment convaincre la justice ? Le moyen était bien simple : M. Duval devait venir voir son fils le lendemain. Mme de B.... s'aposte avec le commissaire de police dans une maison voisine ; à trois heures paraît dans la rue un homme qui se dirige vers la pension.

— C'est mon mari ! s'écrie la femme.

En effet, il entre et demande son fils, Philippe Duval. Plus de doute! il n'y avait plus qu'à exécuter le jugement.

La mère et l'enfant partent pour Paris; le père les suit. La mère met son fils dans un collége et le tribunal décide que le père n'aura pas le droit de le voir. Que fait-il alors?... Vous allez toucher du doigt une des plus monstrueuses inconséquences de cette loi qui maintient les noms de toutes les choses qu'elle détruit. M. de B..., séparé de son fils, privé de le voir, n'en restait pas moins nominativement et ironiquement dépositaire du pouvoir paternel; il s'en souvient, et dans sa rage de se voir arracher son fils, il a recours pour le reconquérir au plus bizarre expédient. Le temps avait marché, l'enfant était devenu un jeune homme; le père alors s'arme d'un article du Code civil, émancipe son fils et lui fait savoir qu'il est maître de sa personne, que par conséquent il peut quitter le collége et revenir avec lui.

— Mais la mère, que fit-elle?

— Elle ne pouvait rien faire.

— Elle pouvait demander l'annulation de cet acte d'émancipation.

— A quel titre?

— Au titre du pouvoir que la loi lui conférait sur son enfant.

— Vous voulez dire: le jugement, non pas la loi! La loi ne reconnaît d'autorité paternelle qu'au père.

— Mais puisque le père avait été déclaré indigne de diriger son fils, il ne pouvait pas rester capable de l'émanciper.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est contradictoire, parce que c'est absurde, parce que c'est impossible!

— Absurde aux yeux du bon sens, oui; aux yeux de l'équité, oui; dans l'intérêt de l'enfant, oui. Mais la loi de séparation ne connaît que les principes; elle veut avant tout que ces principes aient l'air d'être respectés; et, au nom de cette fiction, l'émancipation est valable. Vous jugez quelle impression doit produire un tel fait sur une tête de dix-sept ans. Le jeune homme voulut être libre au collége et loger dans une chambre particulière. Il sortit seul, il acheta un cheval, il fit des dettes, et la mère, après l'avoir reconquis, est menacée de le perdre et peut-être de le voir se perdre!...

Vous dirai-je toute ma pensée? s'écria alors le magistrat avec un redoublement d'énergie.... hé bien, je n'ai jamais pu plonger du regard au fond de tous ces drames de famille, sans me croire devant une de ces affreuses mêlées antiques, devant un de ces combats de l'Iliade, où les chefs des deux camps se ruent avec une rage mêlée de tendresse autour du corps d'un ami, d'un frère, et où la victoire consiste à remporter le plus possible de lambeaux de ce corps ! Dans ces séparations, l'enfant est comme le terrain où s'engage cette affreuse bataille. L'enfant est l'être que se disputent ces ennemis acharnés. Tous les coups portés pour lui portent sur lui; seulement, ce n'est pas un cadavre que s'arrachent les parents... c'est un être vivant; ce n'est pas un corps qu'ils se partagent, c'est une âme qu'ils écartellent; c'est une intelligence qu'ils déchirent en morceaux! Ils accomplissent un infanticide moral!

Le magistrat s'était arrêté à ces mots.

— Avez-vous achevé? lui dis-je avec un mélange de curiosité et de crainte.

— Non! car je ne vous ai encore parlé que des cas où le jugement est prononcé contre le mari.

Mais parfois c'est la femme qui est coupable. Or il n'y a généralement qu'une cause au jugement encouru par elle; cette cause, c'est l'adultère. Hé bien, que résoudre alors pour les enfants? Que deviennent-ils? A qui les attribuer? Le droit strict exigerait qu'ils fussent enlevés à la femme condamnée. Mais une femme peut être coupable comme épouse et irréprochable comme mère. D'un autre côté, un homme peut avoir été un excellent mari et faire un père détestable. Combien peu d'entre nous sont capables des soins que réclame la première enfance! Combien de femmes, au contraire, rachètent un jour de faute à force d'intelligence et de dévouement maternels! Les magistrats laissent donc généralement les enfants pendant les premières années, à la garde des mères, même condamnées; mais qu'arrive-t-il, si ce sont des fils? A mesure qu'ils grandissent, la connaissance et la conscience de la faute maternelle devient pour eux une torture et une honte. Un père séparé de sa femme, même pour cause de violences, peut encore être estimé et aimé de ses enfants; mais comment ne pas rougir d'une mère déshonorée par un jugement public et flé-

trie de ce nom d'adultère? On voit des femmes s'arrêter et même s'arracher à une première faute, sous le coup du jugement qui les punit; mais on en voit bien plus qui s'y précipitent comme dans leur seul refuge, et font un mariage de l'adultère. On en voit qui, une fois méprisées, franchissent toutes les bornes, tombent de la faute dans le vice, de l'égarement dans la dépravation, et arrivent à y trouver, non-seulement le plaisir, mais le gain. On en voit même qui, innocentes au moment de l'arrêt, deviennent coupables par le fait même de la séparation et de l'isolement qui la suit. Eh bien! ne frémissez-vous pas à l'idée de ce qui se passe dans le cœur des fils en face de telles mères? Avoir vingt ans! avoir la fierté de la jeunesse, et être exposé à rencontrer sa mère au bras de son amant! quelquefois de ses amants; l'entendre diffamer sans pouvoir la défendre! L'entendre insulter, sous le nom qu'on porte soi-même, sans pouvoir se venger! Ah! jamais je n'ai trouvé plus beau et plus terrible, ce vers de Racine:

> Le crime d'une mère est un puissant fardeau!

Le croiriez-vous, pourtant? Il est un cas où cette

situation est plus affreuse encore : c'est quand l'enfant est une fille. Dès qu'elle arrive à l'âge où elle peut distinguer le bien du mal, on la sépare de sa mère et on la met dans un pensionnat ou un couvent. Mais cette séparation et cette séquestration ont aussi leurs regrets et leurs douleurs. A mesure qu'elle grandit, elle aussi, elle commence à ouvrir les yeux sur l'étrangeté de sa position ; les questions de ses compagnes éveillent sa curiosité : Pourquoi son père et sa mère ne viennent-ils jamais la voir ensemble ? Pourquoi son père ne parle-t-il de sa mère qu'avec un accent irrité?... Elle interroge, on ne lui répond pas. Ce silence l'agite. Vient pour elle la jeunesse; toutes les compagnes de son âge rentrent dans leurs familles; elle seule n'y rentre pas. Elle est arrivée enfant au couvent, elle n'en sort que fiancée. Elle n'arrive aux fiançailles que péniblement et tardivement. Beaucoup de familles répugnent à l'idée d'une alliance avec une jeune fille dont le père et la mère sont séparés, surtout pour une telle cause. On craint qu'élevée au milieu de pareils désordres, son imagination, son âme, n'en soient restées comme salies, on craint même la transmission de

la faute, et le déshonneur de la mère pèse sur la jeune fille comme une maladie héréditaire ! Enfin, si nous arrivons au cas où les époux séparés ont plusieurs enfants, toute une série nouvelle de désordres s'ouvre devant nous. Les frères et les sœurs, partagés entre leurs parents, comme les captifs antiques après une guerre, suivent le sort de celui à qui on les attribue : les voilà donc forcément étrangers l'un à l'autre; ils sont élevés dans des maisons d'éducation différentes, au milieu d'idées différentes, souvent même dans une position de fortune différente; les deux familles forment deux camps. Tant que vivent les parents, cet antagonisme n'amène que l'indifférence ou une hostilité sourde entre les frères; mais quand s'ouvre la succession, les querelles judiciaires éclatent; un père ou une mère ne peut se défendre d'avantager l'enfant qui l'a suivi; de là des inégalités et parfois des illégalités de partage fécondes en procès et en haines. L'amour fraternel périt donc dans la séparation, comme l'amour filial, comme l'amour paternel, comme tous les sentiments de famille.

Est-ce tout, enfin? non! on se croit toujours au

bout de cette succession de douleurs et on n'y arrive jamais. Il n'y a pas de dernier degré dans cette sinistre échelle ! Il semble qu'on descende les cercles de l'enfer du Dante.

Reste une classe d'enfants plus misérable encore. Sur quinze époux séparés, il y en a dix qui s'organisent en mariage irrégulier. En général les mères cachent leur faute ; en général, aussi, les pères ne la cachent pas, ou ne la cachent pas longtemps. L'ennui d'une gêne continue, le manque de principes, l'habitude de cette vie irrégulière qui leur ôte le sentiment de son irrégularité font que peu à peu ils initient leur fils au secret de leur concubinage, ils l'introduisent chez leur maîtresse, quelquefois même ils installent cette maîtresse dans leur propre maison, et lui donnent le rang de femme. Qu'arrive-t-il de ce triste ménage à trois? Que la maîtresse n'a qu'un souci : détacher le fils de la mère, l'attirer à elle par la flatterie, le corrompre pour le gagner; jusqu'au jour où elle a des enfants à son tour.... alors elle devient aussi jalouse, aussi haineuse, aussi ardente à le dépouiller qu'elle l'était à le corrompre; elle travaille à aliéner son père

de lui, comme elle l'avait aliéné, lui, de son père!

N'éprouvez-vous pas ce que j'éprouve? N'êtes-vous pas las de marcher dans toutes ces fanges?

Nous ne sommes pas encore au bout, cependant! Il faut descendre encore d'un degré! Reste encore le plus sinistre chapitre de ce martyrologe. Sur vingt époux séparés, je vous l'ai dit, il y en a quinze qui s'organisent en ménage irrégulier : hé bien, sur ces quinze ménages, douze donnent lieu à des naissances illégitimes. La loi de séparation produit et jette donc chaque année dans la société toute une génération de bâtards! Quel est leur sort? S'ils naissent de la femme séparée, elle n'a qu'une pensée : les mettre sur le compte du mari. La loi de 1862, il faut le reconnaître, a fait une heureuse réforme : le mari n'est plus forcé aujourd'hui de prouver qu'il n'est pas le père de l'enfant de sa femme.... ce qui est bien heureux; car avec les chemins de fer, comment prouver, quand on demeure à Paris, qu'on n'a pas été passer la nuit à Rouen? C'est la femme qui doit fournir les preuves de la paternité de son mari ... Mais à quelles honteuses enquêtes cela ne conduit-il pas?

Quels douloureux résultats cela ne produit-il pas? Le mari toujours aux aguets.... (quel métier!) a grand soin de s'inscrire en désaveu contre ces naissances, et, par conséquent, voilà ces petits êtres, car ce sont des enfants, eux aussi, ce sont des innocents, eux aussi, les voilà à tout jamais flétris du nom d'adultérins! Est-ce l'homme séparé qui devient père? Comme la qualité de mari lui défend d'avoir des enfants hors mariage, il ne peut ni les reconnaître, ni les adopter, ni leur donner une part de ses biens. De là toutes les ruses, tous les efforts de ce père pour dénaturer sa fortune et dépouiller les héritiers légitimes en faveur de ces déshérités. En vérité, j'ai beau parcourir l'histoire, la poésie et la fable, je ne trouve que la famille des Atrides où se rencontre un tel mélange de larmes, de sang, de crimes et de souillures. »

Le magistrat s'était encore arrêté après ces mots. Je me levai; mais cette fois, il ne reprit pas la parole, alors je m'approchai de lui et, le regardant fixement :

— Eh bien! après? lui dis-je.

— Comment! après?

— Oui! après? Il faut une conclusion à votre

discours. A quoi bon cette énumération d'effroyables douleurs, si vous n'y connaissez pas de remède? Allons! ayez le courage d'aller jusqu'au bout de votre pensée! Exprimez nettement le désir qui sort de toutes vos paroles : vous voulez le rétablissement du divorce?

Il me regarda à son tour et me répondit :

— Je n'ai pas l'habitude de reculer devant ma pensée. S'il faut choisir entre la séparation de corps et le divorce, je vote pour le divorce.

Je le fais pour les époux, pour les enfants, pour le mariage.

Le divorce arrache les époux au désespoir, à la dépravation et à la haine. Un mari et une femme divorcés, n'étant plus compagnons de boulet, ne se détestent plus; quelquefois même ils se regrettent.

Le divorce et le second mariage qui le suit souvent, donnent, il est vrai, aux enfants, des frères qui leur enlèvent la moitié de la tendresse et de la fortune des parents; mais mieux vaut des frères légitimes que des frères bâtards. Mieux vaut un partage légal et réglé qu'un dépouillement clandestin. Mieux vaut avoir seulement la moitié d'une

tendresse que d'être déchiré entre deux tendresses.

Le divorce dissout, j'en conviens, le mariage, mais il ne le déshonore pas, et l'exemple de la Suisse, de l'Allemagne, de la Prusse, de l'Angleterre, de l'Amérique nous prouve que la pureté et la stabilité de la famille ne sont pas inconciliables avec l'existence du divorce.

Quant aux objections religieuses, j'avoue ne pas les comprendre. Le monde religieux et le monde civil forment aujourd'hui deux domaines distincts et ont des droits parfaitement différents. La loi civile reconnaît le mariage entre juif et catholique; la loi religieuse ne le reconnaît pas. La loi civile reconnaît les mariages entre protestant et catholique sans conditions; la loi religieuse ne les consacre qu'avec promesse de la part de l'époux protestant de faire ses enfants catholiques. La loi civile peut donc établir le divorce et la loi religieuse le repousser. Il ne s'agit pas de l'imposer aux personnes qui le rejettent, mais de le permettre à ceux qui le désirent et le méritent!

Entendons-nous cependant, je n'aime pas le divorce. Je ne l'appelle pas comme un bien, je l'ac-

cepte comme un moindre mal, et surtout comme le correctif nécessaire d'un mal immense. Interrogez les magistrats, les hommes de loi, les avocats, les avoués, tous ceux que leur profession initie à ces discussions domestiques, et tous, ou presque tous vous répondront que le divorce sévèrement restreint épurera la famille au lieu de l'ébranler.

Il faut cependant tout dire, l'esprit d'une partie de la société française répugne au rétablissement du divorce. La proposition faite en 1848 par les ministres de la république, et un représentant, fut rejetée presque sans examen. Enfin ce ne sont pas seulement les catholiques, c'est un groupe nombreux de penseurs éminents, de démocrates ardents, de libéraux convaincus, qui le réprouvent.

Entre ces deux opinions, quel parti prendre? Quel arbitre choisir? Je n'en connais qu'un : le pays, c'est-à-dire les représentants du pays.

Je vois sans cesse les chambres législatives passer des journées entières à régler un tarif de douane, ou un traité de chemin de fer; le temps de nos mandataires ne serait-il pas aussi bien employé par l'examen d'une de ces plaies sociales qui

déchirent nos cœurs et qui les souillent? Qu'on s'occupe de nous comme consommateurs, soit! mais qu'on pense un peu à ce qui nous touche comme maris, comme pères, comme frères, comme fils. La liberté d'être honnêtement heureux est aussi une liberté nécessaire et je demande qu'on la discute tout autant que les cinq autres!

En vain me dira-t-on que l'épreuve a été déjà faite, que la législature de la Restauration a été saisie de la question de divorce et qu'elle l'a rejetée : quelle valeur a ce débat pour les esprits sérieux? Ce ne fut pas une discussion sociale, mais une discussion politique, un fait de réaction, une sorte d'article additionnel des traités de 1815. La radiation sommaire de tout le chapitre du divorce n'est pas plus une loi, que l'exécution du maréchal Ney n'est un jugement.

D'ailleurs, le temps a marché depuis 1816; tout ce qu'on rejetait alors comme des utopies, des rêves, devient chaque jour le sujet d'études profondes, de discussions sérieuses. Les droits de l'individu marchent de pair avec ceux de la société, et la France moderne, c'est là une de ses gloires, éprouve le besoin d'agiter toutes les

questions sociales, d'aller au fond de tous les problèmes moraux, de voir clair enfin dans sa conscience comme dans sa desinée !

La loi de séparation réclame donc un débat législatif complet, radical, qui, mettant librement en présence les doctrines opposées, nous permette enfin de discerner où se trouve la vérité. Quant à nous tous, hommes de famille, hommes de pensée, hommes de travail, notre devoir est de tout faire pour hâter ce moment ! Imitons les femmes d'Angleterre et d'Amérique, dans l'abolition de l'esclavage ; faisons une croisade contre cette loi ! forçons la conscience publique à s'en inquiéter ; forçons les gouvernants, les législateurs à s'en indigner ! Attaquons-la, cette union mensongère qui subsiste encore comme chaîne quand elle est brisée comme lien ; attaquons-la sans relâche, au nom des enfants qu'elle prétend défendre et qu'elle déprave ; au nom des sentiments de famille qu'elle dénature ; au nom des bâtardises qu'elle multiplie ; au nom des adultères qu'elle régularise ; au nom enfin des trois principes fondamentaux de la société qu'elle outrage : la Justice, la Pudeur publique et la Liberté !

LES CHEVAUX DE RENFORT.

Hier, je clouais un cadre dans ma chambre à coucher. Mon fils entra.

— Explique-moi donc une chose, père?

— Laquelle?

— Tu mets dans le salon, dans ton cabinet, même dans l'antichambre, des dessins, des gravures, des plâtres, des statuettes, des objets d'art de toute sorte! mais dans ta chambre à coucher, on ne voit que des portraits, des photographies, de ma mère, de moi, de nos parents, de tous les gens que tu aimes; pourquoi?

— Oh! repris-je en souriant, tu touches là à une de mes plus intimes et plus personnelles pensées.

— Veux-tu me la dire?

— Qu'est-ce que je ne te dis pas?

— Parle alors.

— Pour moi, la chambre à coucher est à l'appartement ce que la conscience est à l'âme, c'est-à-dire le for intérieur, le sanctuaire, l'asile. Dans les autres pièces, on vit avec les autres; dans la chambre à coucher on vit avec soi-même. C'est dans la chambre à coucher qu'on accomplit les quatre actes où l'on est le plus réellement seul en face de son cœur : c'est là qu'on s'endort, c'est là qu'on s'éveille, c'est là qu'on est malade, c'est là qu'on meurt! je pourrais ajouter : c'est là qu'on veille, car c'est là qu'on voit se lever devant soi cette pâle sœur de la nuit, qu'à ton âge on ne connaît que de nom, mais qui au mien, devient une compagne de chevet, l'insomnie! Eh bien, dans ces quatre états, je sens le besoin de rassembler autour de moi tous ceux que j'aime ou que j'ai aimés. Tu ne sais pas encore ce que c'est que le réveil. Se réveiller, pour toi, c'est

ouvrir les yeux, c'est étendre les bras, c'est se dire : oh! comme j'ai bien dormi! c'est se jeter en bas du lit en chantant, et reprendre allègrement et vivement possession de la vie comme d'une chose qui nous appartient! Mais quand on a passé quarante ans, cette renaissance de chaque matin ne se fait ni aussi vite ni aussi gaiement. A mesure que se dégageant des voiles du sommeil, on rentre dans le monde réel, on sent renaître dans son cœur tous ses soucis; c'est l'heure des déterminations à prendre, des plans d'avenir à régler, c'est aussi l'heure où le passé revient le plus volontiers flotter devant nos yeux. Alors, j'aime à avoir devant moi ces chers témoins pour revivre avec eux le temps que nous avons vécu ensemble, et pour leur demander conseil dans le moment présent. Que sera-ce donc, quand viendront les grandes épreuves; les souffrances aiguës à combattre et le dernier jour à attendre? Eh bien, je sens que je mourrai mieux, entouré de ces chers regards, et l'œil sur tous ces visages, comme la main dans votre main! Comprends-tu maintenant pourquoi je réserve ces murailles à ces portraits? Mon cher enfant, les œuvres de l'imagination ont

leur place partout, la chambre à coucher est le musée du cœur.

Tout en causant ainsi, j'attachais avec grand soin, en face de mon lit, et à côté du portrait de Maurice, trois belles photographies réunies dans un seul cadre. Mon fils s'approcha.

— Je ne te connaissais pas ces trois portraits, me dit-il.

— Tu connais pourtant bien ceux qu'ils représentent.

— Qui sont-ils?

— Trois hommes que je t'ai souvent nommés.

— Les ai-je jamais vus?

— Non! Ils sont morts ou éloignés tous trois.

— Tu les aimais donc bien, me dit-il ingénument, que tu les places à côté de moi!

— Si je les place à côté de toi, c'est qu'ils sont pour moi plus que des amis.

— Quoi donc?

— Des maîtres! non des maîtres en fait d'art, mais des maîtres en fait d'âme.

— Je ne te comprends pas.

— Le hasard, lui dis-je, te mène droit aujourd'hui aux plus secrets endroits de mon cœur, et

te voilà devant une de mes théories préférées, la théorie des chevaux de renfort !

Il se mit à rire.

— Des chevaux de renfort ? Que veux-tu dire?

— Tu as remarqué que parfois en voyage, après une longue marche au grand trot des chevaux dans une belle plaine, on arrive tout à coup devant une montée si rude, devant une côte si escarpée, qu'il faut pour la gravir, un relai, un cheval de renfort ?

— Oui, me répondit mon fils gaiement, mais qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec les portraits de tes amis ?

— Attends, attends. Eh bien, il y a dans la vie des moments de crise où, après avoir allègrement cheminé sur une route toute droite, on arrive devant une montagne.

— Quelle montagne ?

— J'appelle montagne tout ce qui barre la route à notre âme ou à notre esprit, tout ce qu'il faut franchir pour s'élever plus haut. La vie morale et intellectuelle est pleine de ces temps d'arrêt. Nous ne nous développons pas graduellement et par un mouvement régulièrement ascensionnel ; notre

cœur va par bonds, par révolutions. Il arrive des instants où le dégoût de notre état actuel nous prend; nous rêvons un but plus élevé, nous avons besoin d'un ordre d'idées ou de sentiments supérieur. Mais devant nous se dresse quelque chose qui nous en sépare; nous voulons monter, nous ne pouvons pas.

— Je ne te comprends pas bien. Explique-moi ta pensée par des exemples.

— Tu as quelquefois entendu dire que Raphaël avait eu *trois manières?*

— Oui.

— Qu'est-ce que cela signifie? Que Raphaël, à deux époques de sa carrière, avait senti que son pinceau ne suffisait plus à rendre ses pensées, que ses pensées mêmes aspiraient à des régions plus hautes, et qu'enfin un effort énergique l'avait seul transporté vers des horizons nouveaux. Eh bien, les âmes les plus ordinaires ont ainsi parfois la lassitude de ce qu'elles sont, et l'ardent désir d'être autre chose, mais la force leur manque. Je les comparerais à un pauvre cheval, attelé à une voiture trop lourde et se débattant en efforts inutiles au pied d'un sommet qu'il ne peut gravir. La voi-

ture trop lourde, c'est leur âme; la pauvre haridelle impuissante, c'est leur volonté. Il leur faut un cheval de renfort. Comprends-tu, maintenant? Pour Raphaël, ce fut, dit-on, la vue d'un tableau vénitien. Un officier, retiré à Rouen, traduisit Guillen de Castro à Corneille, et fit de lui l'auteur du *Cid*. *Esther* et *Athalie* sont nés de dix ans de piété de Racine, et d'un ordre de Mme de Maintenon. Le cheval de renfort pour nous, hommes obscurs, est presque toujours un ami; mais un ami qui apparaît tout à coup dans notre vie, qui nous impose, qui nous guide; un maître autant qu'un ami.

Mon fils m'écoutait avec une attention émue, ses yeux se portaient tour à tour de moi à ces trois portraits : il semblait chercher sur leur visage et sur le mien la trace de leur influence.

— Parle-moi d'abord de celui-ci, me dit-il en me montrant l'un de ces trois portraits. Raconte-moi ce que tu lui as dû. Sa figure m'attire. Il y a entre ses yeux et sa bouche un contraste étrange; sa bouche est fière et un peu dédaigneuse; ses yeux sont pleins d'une douceur mélancolique, et je trouve dans toute sa personne, dans sa mise

elle-même, je ne sais quelle élégance puritaine qui me frappe.

— Tu dis bien; élégance puritaine. On prétendait souvent qu'il avait tout ensemble l'air d'un quaker et d'un lord, et je l'appelais tour à tour Canning et Channing. J'avais vingt-quatre ans quand je le rencontrai. Son âge était le mien, mais quoique beau de visage, il était déjà chauve, grave et doux. Le premier jour, il m'inspira une sympathie profonde et une répulsion violente.

— Comment est-ce possible?

— Le voici : c'était avant 1848; il faisait partie d'une société pour l'abolition de l'esclavage où je venais d'entrer moi-même. Un travail immense était nécessaire pour porter la lumière dans mille dossiers contradictoires, dans des in-folios de documents sur la position des colonies et sur les crimes de l'esclavage. Tous les membres hésitaient à s'en charger, car il ne fallait pas moins de plusieurs mois de rude et difficile labeur. Celui dont tu vois le portrait, accepta cette besogne, et, quelques jours après, il nous rapporta un mémoire si admirable, si complet, que l'étonnement se changeant en émotion, nous nous levâmes tous pour

aller serrer la main loyale et laborieuse qui s'était dévouée à cette tâche. Le président, un homme déjà illustre alors et devenu depuis immortel, alla même à lui et lui dit : Monsieur, un tel dévouement à l'humanité ne peut être récompensé que par Dieu.

— Dieu? monsieur, répondit-il froidement, je n'y crois pas.

— C'est impossible, s'écria mon fils, il se calomniait!

— Peut-être, repris-je ; j'ai connu plus d'un faux athée, mais il croyait dire vrai ; j'ajouterai mieux, il disait vrai. Mais comment t'exprimer le sentiment subit de répulsion qui arrêta toutes les mains tendues vers lui, qui glaça toutes les paroles d'affection déjà à moitié échappées de nos lèvres? Comment te peindre son attitude calme, froide, impassible, devant l'isolement qui se faisait autour de lui? Quant à moi, je l'avouerai sans hésiter, il m'inspira une sorte de répugnance mêlée de douleur. Il me faisait mal à voir comme un être anormal. Un mois après, nous nous aimions.

— Qu'avais-tu donc appris sur lui? Que t'avait-il dit?

— Rien. Il s'était laissé voir. J'avais reconnu en lui un homme tel que je ne soupçonnais pas qu'il pût en exister de notre temps; une de ces âmes comme l'antiquité nous en offre, comme le stoïcisme en a produit, fortes et austères, avec un assez grand mélange d'orgueil; un de ces êtres d'avant le christianisme, qui s'attachent à la vertu d'un amour si jaloux, je dirai presque si farouche, qu'ils n'admettent pas qu'on puisse aimer en elle autre chose qu'elle-même, et qu'ils repoussent avec dédain l'idée d'un Dieu qui la prescrit et qui la récompense. L'homme, selon eux, n'a pas besoin d'autre appui que l'homme.

— Qu'a donc pu t'apprendre cette stérile doctrine?

— Le respect de ce titre d'homme. Plus ce sentiment de grandeur tout humaine m'apparaissait seul, nu, tirant sa force de lui-même, plus il me frappait fortement! mon ami, en fait de devoirs, ne reconnaissait, il est vrai, que ses devoirs envers lui-même et envers les autres; mais par la manière dont il les remplissait, il en faisait des devoirs religieux. Sa droiture était de l'inflexibilité; sa probité du stoïcisme; sa justice de l'austérité.

Il aimait passionnément la liberté : celui qui respectait tant l'humanité en lui-même, ne pouvait pas accepter de joug pour les créatures humaines.

Il poussait le dévouement aux autres jusqu'au sacrifice absolu, car ce qu'il honorait en lui-même, ce n'était pas seulement lui, c'était son espèce.

Il avait le sentiment profond de l'individualité de chacun, fondé sur la conscience de son individualité propre.

Il avait l'amour absolu, sans limites, de l'égalité. De quel prix pouvaient être à ses yeux quelques vaines distinctions de naissance ou de fortune accordées à quelques-uns, devant la communauté de ce beau nom d'homme accordé à tous? Aussi n'était-ce pas seulement la justice qu'il croyait devoir à ses semblables, c'était la déférence, la bienveillance, la politesse. Rencontrait-il un paysan, un artisan, un ouvrier? toujours il accompagnait son salut ou son bonjour, du mot : monsieur. Au contraire des quakers qui tutoient tout le monde pour marquer que tous les hommes sont égaux à leurs yeux, il ne tutoyait lui personne, pour témoigner que chacun lui semblait un

être supérieur; et de tous ces sentiments unis en à un grand fonds de courage naturel, se formait une abnégation héroïque, qui rappelait l'esprit de dévouement des grandes familles à leur caste; seulement, sa caste à lui, c'était la caste humaine: deux fois il a joué chevaleresquement sa vie pour l'humanité; je le définissais un héros aspirant à être un martyr.

— Dans quelles circonstances, demanda mon fils, s'est-il dévoué? Dis-le moi; j'ai besoin que tu me le dises, afin de me réconcilier avec ton ami que je n'aime pas encore tout à fait.

— Je te ferai ce récit plus tard; il me suffit aujourd'hui de te dire qu'on ne passe pas impunément auprès de tels êtres, et qu'il se dégage d'eux je ne sais quelle électricité qui entretient l'âme dans un état de vaillance. Si j'ai à moi quelques fermes principes de justice, de liberté et d'humanité, je les tiens de lui. Il a planté en mon cœur à l'état d'inébranlables pilotis, ce qui vacillait comme bâtons flottants sur l'eau. Tu me demandes ce que je lui dois? d'être un homme.

Mon fils resta un moment silencieux; puis avec ce ton résolu et spontané qui est un de ses char-

mes : — Sais-tu ce que je lui aurais dit, moi, à ton ami ?

— Quoi donc?

— Je lui aurais dit : Tu es une des meilleures preuves de l'existence de ce Dieu que tu nies, car un Dieu seul a pu produire un homme comme toi !

— Ma foi ! répondis-je en riant, c'était peut-être le seul moyen de le convaincre. Il avait assez d'orgueil pour trouver ton argument irréfutable !

— Eh bien ! passons au second ! dit mon fils. Voilà encore une belle figure ! Quelle différence pourtant entre ces deux visages ! Il y a plus de lumière dans ce regard, plus d'ampleur dans ce front. Les yeux de l'autre sont doux, tristes et fermes. Ceux-ci plus profonds, plus ouverts, plus investigateurs, ont l'air de regarder au delà de la terre.

— Tu ferais honneur à Lavater, répondis-je en riant. Tu marques du premier mot le caractère qui les distingue, la distance qui les sépare, et la différence de leur action sur moi. Ce sont bien en effet des regards d'*outre tombe*.

La terre était, pour le premier, l'unique objet de la pensée; l'habitant de cette terre, l'unique

forme de l'être humain : pour le second, la vie terrestre n'était qu'un point dans la vie éternelle, l'homme terrestre qu'une des milles images de l'homme. Il croyait, non pas d'une foi d'imagination et de paroles, mais d'une foi profonde à la variété des existences futures et des existences passées.

— Comment! s'écria mon fils, d'un ton à demi railleur, la métempsycose?

— Ne va pas si vite! la doctrine de la métempsycose promène l'humanité à travers toutes les régions de l'animalité, et rien de plus contraire à l'opinion de mon ami, car personne n'a cru plus énergiquement à la persistance de l'être humain.

— N'importe! il a cru que l'homme passait par plusieurs vies successives et diverses, vivait tour à tour dans plusieurs mondes différents?

— Oui!

— T'a-t-il convaincu?

— Convaincu? c'est beaucoup dire. Mais je comprends qu'on puisse se figurer l'immortalité humaine sous cette forme.

— Enfin, à quoi cette doctrine t'a-t-elle servi?

— Je vais te le dire. On a souvent remarqué que le calme, la possession de soi-même, la grandeur

sont naturels et presque faciles aux hommes, qui, au lieu de vivre comme la plupart d'entre nous, minute à minute, jour à jour, courbés pour ainsi dire sur le moment présent, embrassent dans leur pensée le cours probable de leur existence entière, et mêlent l'idée de la mort à tous les actes de leur vie. Les désirs, les regrets, changent singulièrement d'aspect pour nous par ce mélange de la sensation présente et de la même sensation à dix ou vingt ans de distance. Eh bien, figure-toi ce que devait être un homme ayant toujours présent, non pas seulement l'ensemble bien étroit de notre vie terrestre, mais l'ensemble de l'éternité même! tel était celui dont tu vois l'image. Telle est l'explication de ces regards qui vont au delà de la terre. Il vivait de l'infini, je l'appelais le citoyen de l'infini! Notre existence d'ici-bas lui inspirait à la fois un respect profond en tant qu'elle représentait une partie de notre vie éternelle, et un profond dédain, comme figurant un point imperceptible dans cette éternité. Personne qui planât plus au-dessus du monde, et personne pourtant qui y fît plus vaillamment son œuvre, et sa doctrine étant soutenue par une imagination mer-

veilleuse, par un amour naturel des aventures, et par une intrépidité toujours souriante, sa parole, lumineuse comme ce beau regard que tu admires, lui donnait un ascendant que je n'ai jamais connu à aucun autre homme.

Mon fils, qui m'avait écouté avec une attention soucieuse, comme quelqu'un qui se défend contre le charme de ce qu'il entend, et y oppose une objection intérieure, mon fils me dit :

— Je comprends l'attrait d'un tel esprit et l'empire d'une telle doctrine, mais à une condition, c'est de s'y convertir, d'y croire, d'y croire absolument. Or, puisque toi tu ne l'admets que comme une explication possible, quel bien a-t-elle pu te faire? A quoi t'a servi cet ami? Quelle montagne t'a aidé à franchir ce cheval de renfort?

— Je vais te répondre par une confession. J'avais trente-sept ans quand je l'ai rencontré. Ma foi catholique s'était évanouie, et avec elle toute foi sérieuse, toute croyance religieuse active. Je n'étais tombé ni dans le scepticisme, ni dans l'athéisme doctrinal. Nier Dieu me paraît une affirmation tout aussi absolue et beaucoup plus arrogante que de le reconnaître. Dire *non* est aussi

dogmatique que dire *oui.* Mais je me désintéressais peu à peu des choses célestes; Dieu n'était plus pour moi qu'un nom, une chose autant qu'un être; la vie future un problème incertain et insoluble auquel il valait mieux ne pas songer. La voix et la vue de mon ami me réveillèrent comme par une secousse électrique. Quoique cette doctrine soulevât plus d'une objection en mon esprit, ce qu'elle avait de vaillant, d'héroïque, d'audacieux me saisit au cœur. J'admire par beaucoup de côtés, tu le sais, le dogme catholique; mais l'immortalité qu'il nous promet est l'abdication de la personnalité. J'ai bien de la peine à retrouver le pauvre être humaiu que je suis, avec ses troubles, ses agitations, dans l'immutabilité des joies célestes ou des peines éternelles. Il existe encore, mais il ne vit plus, ou du moins, il n'est plus lui-même. Bien autrement vivant est l'homme lancé dans une succession d'existences, luttant toujours, s'élevant toujours, grandissant toujours même par la punition; expiant ou rachetant chacune de ses fautes, aspirant enfin vers une perfection qu'il n'atteint jamais, mais dont il s'approche sans cesse. Je disais quelquefois en riant

à mon ami que sa doctrine m'essoufflait; mais, je l'avoue, en même temps elle me régénérait, en faisant entrer jusque dans la moelle de mes os, cette conviction que je suis une créature qui ne peut pas cesser d'être, et qui doit s'armer d'un courage éternel pour un éternel combat! De là un autre bienfait encore. Comment concevoir une telle lutte sans un bras qui vous soutienne? Comment comprendre un tel voyage sans une main qui vous guide? Dieu toujours présent, Dieu vous punissant et vous récompensant sans cesse, Dieu, enfin, éternel besoin et éternel secours, telle est la conséquence inévitable de cette doctrine. En effet, quelle âme, quelle vie que celle de cet homme! Je n'ai jamais connu parmi les personnes les plus saintes aucun être qui vécût aussi filialement avec Dieu, sa piété me touchait autant que son amitié me fortifiait. Être aimé par un tel homme, car il m'a aimé, m'était comme une garantie que je valais quelque chose, que je pourrais, que je saurais peut-être valoir bien plus, et tout en n'admettant son système que comme possible, je puis, quand tu me demandes : A quoi t'a-t-il servi? je puis te répondre : Il m'a

servi à croire inébranlablement à l'homme et à Dieu.

Mon fils, après un instant de silence, se tourna vers le troisième portrait.

— Oh! celui-ci, me dit-il, m'intrigue bien davantage! Je n'y vois rien du tout! Ces lunettes! ce visage lourd! ces grands cheveux bruns! ce collier de favoris blancs. En y regardant attentivement, on trouve bien une tristesse douce et quelque profondeur dans le regard; mais l'ensemble de la personne est si dépourvu d'élégance! Il devait être petit.... un peu court!

— C'est vrai!

— Te dirai-je tout? un peu commun!

— Va, va, continue!

— Quelle supériorité pouvait se cacher derrière ces lunettes-là?

— Mon cher enfant, incline-toi! Tu vois là un homme de Plutarque! Les deux autres ont passé à travers le monde, sans que le monde les connût qu'à moitié. Selon la belle expression de Retz, il ne leur a jamais été donné *de remplir tout leur mérite.* L'histoire se souviendra de celui-ci Il a eu la gloire de faire tout ce que les

deux autres ont rêvé, il a eu le plaisir d'être ce qu'ils auraient été.

— Quel est donc son nom?

— Tu le nommeras toi-même tout à l'heure. J'avais plus de quarante ans lorsque je le connus. J'étais arrivé à cette époque de la vie dont parle Racine dans une de ses lettres, où, par la seule lassitude d'avoir vécu, l'âme déchoit si elle ne monte pas, et où un grand flot de vie nouvelle peut seul l'élever d'un degré. Depuis que je me connais, je me suis toujours connu sympathique aux nobles causes et aux infortunes publiques; mais cette sympathie générale et vague n'avait guère en moi que la force d'un dilettantisme du cœur.

Je rencontrai l'homme que tu vois. Il avait délivré son pays, et il était exilé. Il avait été dictateur et il était pauvre. Il avait gouverné une révolution et il vivait de son travail.

— Manin! s'écria mon fils.

— Oui, Manin! Et son nom seul te dit ce que je lui dois. Il m'a montré deux choses qui ne peuvent s'oublier : une grande cause représentée par un grand homme! et l'honnêteté absolue, deve-

nue la première des vertus politiques. Mon premier ami m'avait appris à aimer la liberté de mon pays ; il m'apprit, lui, à aimer la liberté d'un pays étranger ! Mon second ami m'avait comme enlevé hors de cette terre et avait fait de moi un citoyen de l'infini ; il m'arracha, lui, aux liens étroits d'un patriotisme égoïste et fit de moi un citoyen du monde.

L'Italie m'avait toujours été chère ; son ciel, ses arts, ses monuments me charmaient ; mais je ne l'aimais qu'en artiste ; il m'apprit à l'aimer en fils. Cette vivante image de ce pauvre et grand peuple, cette image de héros et de martyr, m'attacha aux douleurs de l'Italie comme à sa gloire ! Peu à peu, elle m'apparut ce qu'elle est, l'*alma parens* de tout notre Occident. Je vis qu'elle nous avait ouvert toutes les routes de la civilisation, je vis qu'elle avait été notre initiatrice en sciences, en poésie, en gouvernement, en liberté, en commerce. Alors, saisi à la fois de remords et d'admiration, tout plein de la plus ardente des reconnaissances, celle qui naît du sentiment de notre ingratitude passée, je m'attachai ardemment à toutes ses vicissitudes, j'éprouvai la joie immense de me sentir capa-

ble de faire pour elle un sacrifice. Il ne m'a été donné de lui offrir que ce qui sortait de mon cœur; mais je crois que l'occasion ne m'eût pas trouvé moins dévoué en actes qu'en sentiments. Tel qu'il a été et tel qu'il est encore, ce dévouement m'a aidé à vivre, il m'a renouvelé, réchauffé; il a jeté du bois dans le foyer, je résumerai d'un mot ce que je dois à ce troisième ami : Il a donné à mon âge mûr une des passions généreuses de la jeunesse.

J'étais ému en achevant ces mots; mon fils l'était aussi et se taisait. Il semblait réfléchir!

— A quoi penses-tu ? lui dis-je. Te viendrait-il cette idée qui m'arrive? à savoir, que, sous prétexte de faire le portrait de ses trois amis, ton père vient de faire le sien d'une façon bien peu modeste? Je me suis proclamé patriote, humanitaire, voire même, Dieu me pardonne ! infinitaire! Passe-moi ce barbarisme! Est-ce que tant d'orgueil ne te choque pas un peu ?

Il se mit à sourire et, m'embrassant :

— Oh ! quel père coquet, qui veut qu'on lui fasse des compliments ? Sais-tu à quoi je pensais? C'est que je suis plus heureux que toi, car il ne

me faudra pas de chevaux de renfort. Viennent les plus hautes montagnes, je n'aurai besoin de personne pour m'aider à les franchir; tu es là!..

— Détrompe-toi! repris-je vivement. Un père ne suffit pas. Son influence est amortie par l'habitude, sa clairvoyance émoussée par l'intimité. Je t'aime trop pour te bien juger. A force d'agir sur toi, j'ai perdu la ressource des actions puissantes. La Bible nous offre un symbole charmant de cette idée. Le fils de Tobie a dix-sept ans; son père veut lui faire entreprendre un long voyage; mais à qui le confier? Le père est aveugle, la mère est cassée.... Alors, le fils, en sortant, trouve au dehors, presque sur le seuil de la porte, un jeune homme tout prêt pour ce voyage, et qui s'offre à lui comme guide. Quel était ce jeune homme? Un envoyé de Dieu, αγγελος, mot touchant dont nous avons fait *ange*. Eh bien! voilà l'image des chevaux de renfort! mais il n'est pas besoin de s'appeler Tobie pour en rencontrer, et Dieu met des αγγελοι sur la route de tous les hommes de bonne volonté.

L'ÉDUCATION D'UN PÈRE.

Hier, s'est présentée à moi sous une aimable et touchante forme, cette idée que je crois si féconde : l'éducation mutuelle des pères et des enfants.

J'ai pour voisin de campagne le colonel Kleinberg ; hier, sur son invitation, j'allai déjeuner avec lui ; il voulait me présenter son futur gendre. Après le déjeuner, nous prenions le café dans un petit salon qui conduit de plain pied dans le jardin.

Le colonel, assis à côté de sa fille, se tourna vers le jeune homme, et lui dit :

« Vous voyez bien cette petite fille, mon cher Gustave; eh bien, c'est elle qui a été mon précepteur.

Cela vous étonne; vous en concluez que mon éducation a commencé un peu tard, ce qui est vrai; et vous vous demandez ce que mon institutrice a pu m'apprendre. Elle m'a, sur ma parole, appris à être tout le contraire de ce que le diable m'avait fait. Oui, c'est comme je vous le dis, une enfant de six ans, car elle n'avait pas plus de six ans, a métamorphosé le colonel Kleinberg.

— Faites-moi donc le récit de ce miracle, chère Marie, dit le jeune homme à sa fiancée.

— J'y consens, mon ami. Quoique j'aie eu, reprit-elle, le bonheur de ce rôle, je n'en ai pas eu le mérite; mon père et ma mère ont tout fait, et parler de moi, ce sera parler d'eux.

— Je m'en vais, dit le colonel en se levant; je m'attendrirais en l'écoutant; je pleurerais peut-être, et, ma foi, je veux bien être une vieille bête, mais je ne veux pas que les autres le voient. »

Il sortit donc du salon, il se mit à se promener, tout en fumant sa pipe, sur une petite terrasse qui s'étend devant la porte et devant les fenêtres :

« Me permettez-vous d'écouter? demandai-je à la jeune fille!

— Oui! reprit-elle gaiement, mais à vos risques

et périls ; je crains que vous, un homme grave, un moraliste, comme on vous appelle, vous ne trouviez bien des longueurs et bien des puérilités dans mes souvenirs de jeune fille.

— C'est le moraliste qui vous demande la permission de rester.

— Prenez un siége alors ! »

Je m'assis sur le canapé, le jeune homme près de sa fiancée, le colonel croisant devant la porte, et la jeune fille s'exprima ainsi :

« Mon père était, comme vous le savez, colonel d'un régiment de cavalerie. L'armée n'avait pas, dit-on, de militaire plus brillant ; il avait plus que l'ardeur du courage, il en avait l'ivresse ; et j'ai souvent entendu dire à ses compagnons d'armes que quand le premier coup de canon retentissait, et qu'à la tête de son régiment il s'élançait en avant, de tels éclairs jaillissaient de ses yeux, qu'il entraînait après lui les plus tremblants, enivrés comme lui ; du reste, inflexible, et même quelquefois implacable, on l'admirait, mais on frémissait devant lui. Quand il avait épousé ma mère, elle était fort jeune, et il la méconnaissait souvent. Il ne désirait pas d'enfant. Je naquis. Que se passa-

t-il en lui? Est-ce une de ces révolutions soudaines qui se font jour tout à coup dans les âmes puissantes et terribles? Est-ce cet attrait irrésistible que les êtres forts éprouvent pour ce qui est faible? Je ne le sais: mais mon père, qui, jusqu'à ce que je fusse née, n'avait jamais prononcé au sujet de ma naissance prochaine une parole de joie ou d'espérance; mon père, quand il m'eut tenue dans ses bras et serrée contre sa poitrine, se sentit subitement, en une seconde, saisi d'une tendresse aveugle, indicible, passionnée, pour moi.

— Oui, indicible! Oui, passionnée! dit le colonel, qui, se rapprochant, s'était accoudé sur le rebord extérieur d'une des fenêtres du salon. Je regardais cette petite créature à peine née, je la berçais, je l'endormais, je me sentais des mains de femme pour la toucher; et la nuit même de sa naissance, moi qui n'ai jamais pu trouver plus de quatre lignes au bout de ma plume, j'écrivis à un de mes amis une lettre de six pages toutes mouillées de larmes, Dieu me pardonne! et remplies d'un seul mot répété sous mille formes: J'ai une fille!... — Continue. »

Le colonel reprit sa promenade, et le jeune

homme, selon la coutume des fiancés, rapprocha encore sa chaise de Marie, qui sourit et continua ainsi :

« La guerre venait d'éclater ; mon père déclara qu'il m'emmènerait ; ma mère objecta mon âge, les dangers de l'expédition : à quoi il répondait qu'*il le voulait*, et je commençai mes campagnes à deux ans. Pendant les marches, la voiture de ma mère suivait le régiment à distance, et le soir, arrivés au lieu de campement, la tente de mon père dépliée, on apportait mon berceau, et je dormais à ses côtés. Je ne voulais même m'endormir que quand sa tête était sur mon oreiller, à côté de la mienne ; si bien que chaque soir, à huit heures, quelles que fussent ses occupations, il lui fallait se rendre auprès de ce petit lit, ôter une de ses grandes bottes, étendre à mes côtés une de ses jambes, et il ne me quittait que quand mes bras, que j'avais enlacés autour de son cou, se dénouaient, vaincus par le sommeil. Cependant les chances de la campagne étant devenues désastreuses, il songea à me laisser avec ma mère à Tolosa. Le matin du jour fixé pour le départ, il vint me dire adieu. J'étais assise sur une de ces

petites chaises fermées par devant, où la prévoyance des mères enferme les jeunes enfants, et je vois encore cette brune figure de mon père, avec ses longues moustaches noires, se pencher vers moi. Il me tint longtemps embrassée, puis il s'écria avec effort : « Je ne peux pas. » Et je me sentis soudain enlevée en l'air ; il m'emportait avec ma chaise ; ma mère suivit, et nous voilà toutes deux accompagnant encore l'armée, tantôt à deux lieues, tantôt à quelques pas, restant à l'arrière-garde les jours de bataille, séjournant dans le camp lorsqu'on campait, et toujours avec lui. De là, métamorphose dans le régiment. Mon père se montrait plus que rigoureux dans le gouvernement de ses soldats, et l'on racontait de sa sévérité des traits effrayants. J'arrivai ; la discipline en souffrit, ou plutôt la clémence y gagna. Ma petite personne royale portait grâce. Si le hasard nous faisait rencontrer un soldat envoyé en prison (et ma mère, gagnée, faisait souvent naître ce hasard), je criais que je voulais son pardon, et la sentence était, sinon rapportée, au moins adoucie. J'avais toujours à la bouche quelque demande de congé que m'avait soufflée en cachette un vieux brigadier que j'ai-

mais beaucoup ; il ne se passait guère de semaine où je ne réclamasse quelque distribution extraordinaire d'eau-de-vie, et je ne suis même pas bien sûre de n'avoir pas un jour demandé le pillage. Aussi tout le régiment m'adorait ; la musique venait jouer le dimanche devant la tente pendant mon déjeuner, et c'était, à ce qu'il paraît, un curieux spectacle que celui de cette petite fille de cinq ans, très-parée (ma mère était fort coquette de ma personne), et vivant au milieu de ces rudes soldats, au milieu d'un camp, pour y représenter l'indulgence, qui n'est si souvent que la justice. Pardonnez-moi ces détails peut-être puérils ; mais j'ai besoin, mon ami, de partager avec vous tout le temps où je ne vous ai pas connu, et j'ai le cœur si plein de ces souvenirs, que je m'y laisse facilement entraîner !... Mon père prétendait que je le rendais lâche. Le matin des jours de bataille, il ne venait jamais m'embrasser, et un jour, ayant été blessé d'un coup de feu que l'on crut mortel, il refusa absolument de me voir tant que le péril dura. « J'aurais eu peur de devenir faible en t'apercevant, » m'a-t-il dit plus tard. Aussi était-il aimé de moi comme il m'aimait. Tout enfant, à cinq ans.

j'étais plus jalouse pour lui de ma personne qu'il ne l'était lui-même. Seul, il avait le droit de m'embrasser! Mes mains, mes bras, je les abandonnais volontiers à la reconnaissance de tous ces vieux soldats; mais je gardais mon visage pour mon père, et si quelque officier m'embrassait, je me détournais sans qu'on me vît, et du revers de ma main je frottais ma joue pour en effacer le baiser qui n'était pas celui de mon père. Il était si bon!

— Au diable! dit le colonel, qui s'était encore rapproché malgré lui, toujours mon éloge! Commence donc le récit de mes torts.

— C'est que ce sera peut-être bien long, reprit en riant la jeune fille, et j'ai déjà tant abusé de la patience de notre voisin.

— Ah! que les filles les plus simples sont encore coquettes! m'écriai-je.

— Bravo! dit en riant le colonel, allons! tu es battue, et tu n'as plus qu'à continuer.

— Eh bien! reprit gaiement la jeune fille, je recommence. Puis se tournant vers son fiancé: Vous avez pu l'entrevoir par quelques mots, mon ami, ma mère n'était pas heureuse....

— A la bonne heure ! dit le colonel.

— Ce qu'il y avait de fin, de réservé, de délicat dans la nature de ma mère, échappait au cœur généreux, mais violent....

— Violent et brutal, dit le colonel.

— Violent de mon père. Elle lui causait de l'impatience au lieu de le toucher, et quand il avait dit *femmelette*, il avait tout dit. Son caractère emporté, despotique....

— Très-bien !

—.... Ne le rendait guère propre au rôle de bon mari. Habitué au commandement, il voulait de la discipline dans sa maison, ainsi que dans son régiment, et gouvernait sa femme comme ses cuirassiers. Ses colères qu'il ne réprimait jamais, nous faisaient vivre dans une atmosphère éternelle d'orages, et ma mère m'a souvent dit que quand elle voyait les narines de mon père se gonfler et blanchir sur le bord (c'était le signe précurseur), un frisson de terreur courait tous ses membres. J'avais, comme vous pouvez le voir encore, une grande ressemblance de visage avec mon père; mais malheureusement, la ressemblance allait plus loin que le visage. Soit effet de ma

première éducation, soit penchant de mon propre caractère, soit imitation du caractère paternel, j'avais des accès de violence tout à fait militaires. Vous savez comme les enfants sont habiles à s'autoriser des défauts de ceux qui les entourent, et prompts à les reproduire : aussi, sans le vouloir, imitais-je dans mes emportements d'enfant, le son de voix, les paroles, les gestes de mon père; et si je ne m'appropriais pas son dictionnaire tout entier, y compris les mots qui ne se trouvent pas dans les vocabulaires classiques, il faut en rendre grâce au ciel, mais non à moi. La première fois que mon père me vit ainsi, il fut enchanté de se retrouver dans ma petite colère avec ses poses et son langage : il ne regretta que ses adverbes! et comme je n'étais pas avare de ces sortes de scènes, plus d'une fois il amena orgueilleusement devant moi, comme témoins, de vieux camarades qui riaient comme lui et m'embrassaient. Ma mère voyait plus loin et s'inquiétait de cette violence naissante, défaut chez une enfant, vice chez une jeune fille, et qui suffit pour gâter toute la vie et toute l'âme d'une femme; mais à ses prévoyantes réprimandes, mon père répondait : « Lais-

sez-la faire, madame ; la fille d'un colonel ne peut pas être une femmelette. »

— Imbécile ! dit tout bas le colonel.

— Qu'est-ce, mon père ? reprit Marie.

— Rien, je me parle à moi-même. Continue.

— Une circonstance imprévue vint bientôt tout changer. Je grandissais, et mon défaut grandissait avec moi. Un jour j'étais assise au coin du feu avec ma gouvernante, et je tenais à la main un petit poker avec lequel j'attisais le charbon de terre. Dans la crainte que je me brûlasse, ma gouvernante me dit de déposer le poker ; je refusai. Elle voulut me le prendre, je la repoussai. Des reproches et des ordres impérieux de sa part, des réponses obstinées de la mienne, amenèrent une querelle, et bientôt ma colère fut telle que, la voyant s'approcher de moi avec des menaces, je lui jetai violemment le poker tout rouge que je tenais à la main. Heureusement elle se détourna, et le poker, allant frapper la porte, y creusa un sillon et la brûla. Mon père était accouru au bruit, et quand il eut tout appris, quand il vit le poker encore fumant, quand il pensa que j'aurais pu tuer cette pauvre vieille femme,... alors, comme son

cœur était aussi bon que violent, alors une indignation profonde le saisit, et, me prenant par la main, il m'accabla des plus terribles reproches, il m'appela lâche et cruelle! A peine le poker lancé, la frayeur et le désespoir avaient succédé chez moi à la colère, et des larmes de repentir jaillissaient déjà de mes yeux; mais ce mot de *lâche* les sécha subitement! mon orgueil naturel me fit relever la tête, et je répondis à mon père : « Pourquoi m'appelez-vous lâche? Vous avez bien frappé hier avec un bâton le vieux soldat qui vous sert!... » Un coup de foudre ne l'eût pas plus atterré : muet, les lèvres tremblantes, il me regarda longtemps avec un étonnement douloureux que je ne comprenais pas, et qui pourtant me troubla jusqu'au fond du cœur; puis, sans me dire une parole, sans me faire un reproche, il s'éloigna précipitamment et rentra chez lui.

— Ah! s'écria le colonel qui avait quitté le jardin et rentra dans le salon, ah! j'étais éperdu! une révolution s'était faite en moi! Je voyais, je comprenais! ton visage, ta physionomie bouleversée par la passion; tes yeux surtout, tes

yeux où brillait comme une sorte de férocité, tout cela me déchira l'âme! Ma fille, ma chère fille, cruelle, et cruelle à cause de moi! cruelle, et s'autorisant de ma cruauté! Je me fis horreur et pitié! Mille pensées toutes nouvelles pour moi m'assaillirent à la fois; je te vis tout d'un coup jeune fille, femme, et frappée d'un vice incurable, marquée dans le monde de ce terrible nom : *femme méchante!*

— Et moi, mon père, reprit Marie, et moi, pendant ce temps, j'étais à genoux devant ta porte, t'appelant, mais d'une voix si basse que tu ne m'entendais pas; essayant doucement d'entrer, mais en vain; tu t'étais enfermé, et ma journée se passa dans de mortelles angoisses. Le soir, quand je te revis à l'heure du repas, je voulais m'élancer à ton cou en te demandant pardon, mais je ne l'osai pas, non par mauvaise honte, mais par je ne sais quelle délicatesse inexplicable. Tout n'est pas vanité dans la crainte de revenir sur un tort; il s'y mêle aussi une sorte de pudeur discrète. Je me contentai donc de te regarder sans cesse, dans l'espoir que tu commencerais le premier à me parler. Le lendemain, des

fleurs que je cueillis et que je plaçai sur la table, devant ta place, un beau fruit que je glissai sans être vue sous ta serviette, te parlèrent tacitement de mon repentir et de mon désir de réparer ma faute. Mais tu ne semblais pas t'apercevoir de ces marques de regret, et pour la première fois je te voyais tristement rêveur.

— C'est que pour la première fois, reprit le colonel, je descendais dans mon âme et j'y lisais ! Jusqu'alors je n'avais jamais réfléchi sur moi. Homme d'action, j'agissais, je n'analysais pas. Défauts et qualités poussaient pêle-mêle et à leur fantaisie dans ma vigoureuse mais rude nature. Les mille analyses des consciences délicates qui s'étudient pour se rendre meilleures, les sévères examens des âmes réfléchies qui veulent se réformer, toute cette part d'influence enfin que nous avons dans la formation de notre cœur, m'étaient aussi inconnus qu'impossibles. J'étais bon comme j'étais colère, parce que je l'étais, et sans que je fisse plus pour cultiver ma vertu que pour combattre mon vice. Voilà l'ignorance où j'avais vécu sur moi-même jusqu'à la scène du poker : mais alors la tendresse paternelle, me servant de

conscience, m'éclaira sur moi et sur ma fille : on ruse avec ses défauts, jamais avec ceux de son enfant. Je vis ce que j'étais, parce que je vis ce qu'elle serait, et j'en frémis ; mais en homme habitué aux résolutions décisives, je pris vite mon parti. Je me réformerai, me dis-je, pour la réformer, et dès le jour même je me mis à l'œuvre. Malheureusement, on ne se sépare pas sans peine d'un vieil ami de trente-six ans. Mon projet n'était rien moins qu'héroïque ; mais un héroïsme chronique est chose bien difficile, et l'ingrate vous dira combien depuis ce moment elle a ri souvent de mes efforts surhumains pour me corriger.

— Et ce n'était pas sans sujet, reprit gaiement Marie. On parle d'un sage qui disait sept fois l'alphabet chaque fois qu'il se sentait près de s'emporter ; mon père avait imaginé de boire un verre d'eau (le moment des repas était l'heure habituelle de ses emportements) aussitôt que l'orage grondait au dedans de lui ; mais quelquefois les verres d'eau se succédaient si rapidement, qu'il manquait d'étouffer, auquel cas l'impatience le prenant, il jurait, brisait tout et perdait en un moment le fruit de quinze jours d'efforts sur lui-même.

— Heureusement ma tendresse pour elle me vint encore en aide. Pendant que je travaillais plus énergiquement qu'utilement à me corriger, ce petit démon se corrigeait elle-même par enchantement; il lui avait suffi pour cela de voir pleurer sa mère au récit de sa faute....

— Et de voir que mon père étouffait de chagrin, dit Marie.

— Est-ce bien vrai que j'y ai été pour quelque chose? Allons, ne me jette pas de ces regards de reproche; tu sais bien que je feins de ne pas croire à cette bonne parole pour que tu me la répètes. Toujours est-il qu'elle se corrigea! mais il advint qu'à mesure qu'elle s'éloigna de ce vice, elle le jugea; la colère lui apparut telle qu'elle est réellement, une faiblesse et non une force, une cruauté singeant l'énergie; de là à me blâmer, il n'y avait qu'un pas. Me blâmer, c'était me considérer moins; me considérer moins, c'ètait me désaimer.

— Oh! mon père!

— Oh! il faut dire ce qui est, tu te détachas de moi; un père ne se trompe pas là-dessus, sache-le bien. Ne fallait-il pas que ta mère t'avertît par

un regard de venir m'embrasser? Tu ne savais plus serrer ma tête dans tes mains, et alors même que tes lèvres me répétaient tes anciennes paroles de tendresse, ton cœur sincère corrigeait, malgré toi, le mensonge innocent de ta bouche par je ne sais quel accent glacé qui me navrait. Chacun de mes emportements, surtout quand il tombait sur ta mère, brisait un lien entre toi et moi. Ma douleur fut profonde, atroce; me voir presque indifférent au seul être que j'eusse aimé réellement, je crus en devenir fou. Alors....

— Je veux achever le reste, s'écria Marie. Alors, mon ami, dit-elle à son fiancé, alors mon père alla trouver ma mère et lui dit : « Ma fille ne m'aime « plus; cette enfant me voit emporté et me croit « cruel; elle me croit bourreau parce qu'elle me voit « despote : elle a raison peut-être. Mais je ne puis « résister à son indifférence, j'en mourrais; je veux « me corriger, je me corrigerai. Malheureusement, « à moi seul, je ne le puis pas; je viens à vous, ai- « dez-moi. Je vous ai fait bien souffrir; mais vous « êtes meilleure que moi, et je suis malheureux; « aidez-moi. » En parlant ainsi, sa voix tremblait d'émotion. Ma pauvre mère, qui entendait pour la

première fois sortir de sa bouche des paroles affectueuses, s'écria pleine de joie : « Vous vous « trompez, mon ami, elle vous aime toujours ; elle « ne serait pas ma fille, si elle vous aimait moins.— « Je ne me trompe pas, mon amie, et mon châtiment « est juste : je vous ai méconnue. Mais nous sommes « jeunes encore, je compte sur vous. Chaque fois que « vous verrez paraître les signes de mon emporte- « ment, et vous devez les connaître, pauvre femme, « dites-moi ces seuls mots : *Mon ami*, et je m'arrête- « rai aussitôt... Merci. » Mon père, après ces paroles, la serra avec force sur sa mâle poitrine, et ma pauvre mère accourut près de moi en me disant avec ivresse : « Ah! chère, chère enfant, je te dois « le premier beau jour de mon ménage, cours em- « brasser ton père. » Depuis ce moment tout changea : mon père était trop homme d'honneur pour qu'une fois l'idée de devoir attachée à ses égards pour ma mère, il pût y manquer; ce devoir devint bientôt un plaisir, ces égards, de la tendresse. J'avais neuf ans, le moment de mon éducation était arrivé, ma mère savait beaucoup....

— Je lui avais souvent laissé le temps d'apprendre, dit le colonel, et elle s'était instruite, comme

les femmes s'instruisent presque toujours, par désespoir.

— Je ne veux plus que vous m'interrompiez.

— J'obéis.

— Quand je commençai à grandir, ces connaissances, amassées tout en pleurant, lui devinrent chères, parce qu'elle put me les communiquer. Mon père qui assistait à mes leçons, tout fier d'avoir une telle femme, et tout surpris de ne s'en être jamais douté, ne tarissait pas d'exclamations. Il commença de l'aimer et pour elle et pour moi, pour ce qu'elle savait et pour ce qu'elle m'apprenait. Un homme moins simple de cœur eût pu souffrir du mérite de sa femme si soudainement révélé. Mais lui, avec son âme simplement grande....

— Assez!... Assez!... dit le colonel!...

— Il ne voyait là qu'une injustice à réparer, et surtout le bien de sa fille. Si je faisais quelque progrès, si je répondais avec justesse : « Vous « êtes un ange! » disait-il à ma mère; et un jour l'émulation s'emparant de lui, il arriva en me disant : « Je veux aussi t'apprendre quelque chose; je veux t'apprendre la géographie; non pas cette géo-

graphie que l'on enseigne sur de grandes feuilles de papier avec de petits points noirs pour montagnes et de petits zigzags pour rivières, mais la vraie géographie, celle qui s'apprend avec les semelles de souliers. J'ai vu toute l'Europe ; nous voyagerons ensemble. » Et il commençait ses descriptions. Et que d'heures se sont ainsi passées dans cette chambre que vous voyez d'ici, auprès de ma petite table de travail, mon père à droite, ma mère à gauche, moi au milieu, et pendant toute une journée ces deux êtres si chers se réunissant pour donner tout ce qu'il y avait de bon en eux à cette petite fille dont Dieu se servait pour les réconcilier, et qui lui en a bien rendu grâce depuis! La leçon finie : « Allez jouer, enfant, » me disait mon père. Et pour eux, ils restaient là, ayant chacun un bras appuyé sur cette petite table, et causant. De qui? Toujours de moi; s'aimant pour moi, s'aimant en moi, et désormais inséparablement unis....

— Et c'est ainsi, reprit le colonel, que j'ai été métamorphosé. J'étais dur, je suis bon, du moins je l'espère; j'étais violent, je suis juste; je tyrannisais, j'aime; je ne jure plus, je ne bois plus, je ne fume presque plus.... Que dirait mademoiselle ?

Ah! celui qui est là-haut sait bien ce qu'il fait en nous donnant des enfants : nous croyons ne recevoir en eux que des êtres à adorer, et ils nous élèvent... Venez m'embrasser, mon précepteur. »

Marie se pencha sur le front déjà un peu chauve du colonel, et le baisa tendrement. Le jeune fiancé, les regardant tous deux avec des larmes dans les yeux, se dit tout bas : — Dieu m'a béni!... et moi, j'écrivis en rentrant ce que j'avais vu!

LA QUESTION D'ARGENT.

I

Je suis dans une grande anxiété. Le temps m'amène à une des plus difficiles questions de famille, la question d'argent. Maurice est majeur. Quelle ligne de conduite dois-je suivre avec lui ? J'ai beau regarder autour de moi, interroger la vie de tous les parents qui m'environnent, je ne trouve qu'indications trop vagues ou avertissements trop tragiques. Certes on voit des fils qui déshonorent ou ruinent leurs parents, des parents forcés de faire interdire leurs enfants ou de désavouer d'avance toutes leurs dettes dans les feuilles pu-

bliques; mais ce ne sont là que de douloureuses exceptions. Le point important à examiner, c'est la règle commune; ce sont les mille petits dissentiments, les reproches journaliers, les révoltes et les luttes de chaque instant, les douleurs chroniques qui naissent dans presque toutes les familles de cette question d'argent.

A cet égard, le rôle des pères, dans les classes ouvrières, est en général moins difficile que le nôtre. Ils donnent un état à leurs fils, puis l'apprentissage terminé : — « J'ai gagné ma vie, leur disent-ils, gagne la tienne. » Le fils ne peut compter que sur lui même. Il n'en est pas ainsi dans les classes moyennes ou riches. Une profession libérale ou un art, nourrit bien tardivement celui qui l'exerce. Un jeune homme a dépassé sa majorité depuis longtemps, qu'il n'est encore qu'un médecin, un avocat ou un artiste.... honoraire. Il faut que les parents lui viennent en aide, lui fassent, selon le mot vulgaire, une pension. Voilà le terrain sur lequel s'engagent les batailles. Cette pension, à quel chiffre équitable et bien proportionné la fixer? Comment garder la juste mesure entre la prodigalité qui perd les jeunes gens

et la parcimonie qui les conduit parfois à se perdre?

A force d'y réfléchir, je suis arrivé à cette conviction: que sauf les cas de désordres excessifs et exceptionnels, la plus grande partie des dettes des jeunes gens vient de ce qu'ils croient leurs parents plus riches qu'ils ne le sont. Nous leur cachons notre fortune ou nous l'amoindrissons à leurs yeux pour qu'ils n'en abusent pas, et ils en abusent parce qu'ils ne la connaissent pas et se l'exagèrent. La caisse paternelle, soigneusement fermée à leurs yeux, leur apparaît toujours comme un coffre-fort magique, c'est-à-dire sans fond, où par conséquent on peut puiser sans remords. Par une opération de l'esprit, assez singulière, ils trouvent le moyen de regarder à la fois notre argent comme le nôtre et comme le leur, c'est-à-dire qu'ils le réclament comme s'il était à eux, et qu'ils le dépensent comme s'il était à nous.

Voici donc le plan où je me suis arrêté: Prendre Maurice pour témoin et pour arbitre dans cette question; en d'autres termes, lui fournir tous les éléments de la décision, et lui en laisser la res-

ponsabilité; c'est toujours l'application du même axiome qui a présidé à toute ma vie paternelle: lui enseigner le gouvernement de lui-même.

Je l'ai donc appelé dans mon cabinet. Sur ma table étaient ouverts mon livre de recettes et mon livre de dépenses.

« Mon cher enfant, lui ai-je dit, te voilà homme, tu ne peux plus rester à la merci de la générosité de tes parents. Il te faut une somme d'argent annuelle et qui soit tienne. Tu vois sur ce livre le montant de ma fortune, et sur cet autre le total de tous mes frais de maison. Compare l'actif et le passif, et fixe toi-même le chiffre de ta pension. »

Il a refusé. J'ai insisté. Il a cédé. Ainsi que je le pensais, il s'est alloué une somme trop faible. Je l'ai doublée, en ajoutant:

« Voici nos deux parts faites, arrange-toi pour ne pas dépasser la tienne, car tu empiéterais sur la nôtre. »

Il s'est éloigné, ému. J'ai pris le bon parti.

II

Je m'applaudissais depuis six mois de cet arrangement, quand, hier, j'eus l'entretien suivant avec un de mes amis, homme brusque, un peu dur, et riche.

« Oui, me disait-il, je vous répète que vous donnez trop d'argent à votre fils.

— Et moi, je vous dis que vous en donnez trop peu au vôtre. Votre fils a aujourd'hui vingt et un ans; mille francs de pension, ce n'est pas assez!

— J'avais vingt-trois ans que mon père ne m'en donnait que cinq cents.

— Les choses n'ont plus aujourd'hui le même prix, et les jeunes gens n'ont plus le même âge. Six cents francs alors représentaient plus que mille francs actuellement, et vingt ans d'aujourd'hui valent vingt-cinq ans d'autrefois.

— Oh ! certes, par la vanité de ceux qui les ont ! par leur importance ! par leurs caprices ! par leurs habitudes de dépense !

— Non ! par leur place dans la vie. On est notaire à vingt-cinq ans ; on est député à vingt-cinq ans ; on est électeur à vingt et un ans. On est quelquefois industriel, manufacturier, commerçant avant d'être majeur.

— C'est un mal !

— Soit ! mais c'est un fait. Si donc on est plus tôt jeune homme, c'est parce qu'on est plus tôt homme. L'âge des plaisirs avance parce que l'âge des affaires est avancé. Ajoutez que les occasions, les tentations de dépenses se sont décuplées. Combien de budgets ignorés de nos pères ! budget des voyages ! budget des plaisirs d'art ! budget des quêtes et des fêtes de charité ! budget des séjours de campagne ! Il n'y a pas jusqu'aux timbres-poste, aux messages télégraphiques , qui n'aient le leur.

— Vous en passez, me dit-il en riant, et des meilleurs. Je ne me ferai pas le ministre des finances de tous ces budgets-là, car ils ne se soldent pas seulement en argent, ils se soldent en vices,

et l'office d'un père n'est pas de nourrir les vices de son fils.

— Ses vices? repris-je, non; mais son légitime amour du plaisir, oui ! Tout n'est pas crime dans les entraînements de la jeunesse. Qui lui a donné le goût de briller, l'amour de paraître, le besoin de remuer, la rage de l'amusement? C'est quelqu'un qui a bien su ce qu'il faisait, j'imagine. Il ne s'agit donc pas de détruire leurs goûts, mais de les modérer, et pour cela de les satisfaire.

— Dans quelle mesure? dans la proportion de leur folie?

— Non; répondis-je avec fermeté, mais selon la position de leur père dans le monde. Tout est là. Quand des parents sont pauvres ou gênés, quand ils ne vivent que du fruit de leur travail, quand ils consument leurs ressources et parfois leur vie, pour subvenir aux frais d'éducation de leurs enfants, quand ils amassent à grand'peine une faible dot pour leur fille, honte et mille fois honte aux fils qui augmentent cette sainte pauvreté au lieu de l'alléger, qui ébrèchent cette faible dot au lieu de l'accroître, qui dilapident les fruits de ce travail au lieu de les doubler! Le jeune homme qui,

pour satisfaire à ses plaisirs, condamne sa mère aux privations et sa sœur au célibat ou à un mariage médiocre, ce jeune homme n'est pas seulement un ingrat et un impie, c'est un lâche. Mais après avoir dit la vérité aux fils, disons-la aux pères. Quoi de plus étrange, de plus fatal et de plus commun que des pères prodigues pour eux-mêmes et parcimonieux pour leurs fils, qui ne se refusent rien et qui leur refusent presque tout? Je pourrais vous en citer vingt exemples.

— Le mien d'abord, n'est-ce pas? me dit mon ami avec un peu d'amertume.

— Eh bien, soit! le vôtre. Comment! vous menez un train d'homme riche; vous avez des chevaux; vous avez une table recherchée; vous avez un appartement élégant; vous avez une loge aux Italiens; votre fils vit au milieu de ce luxe....

— Et il en jouit! et il s'asseoit à cette table! et il va dans cette loge! et il se promène dans cette voiture!

— Oui! mais le reste, la toilette, les plaisirs, les réunions de jeunes gens, tout ce qui le regarde, lui, tout ce qui lui plaît, à lui, en prenez-vous souci? non! il vous voit perdre vingt louis dans

une soirée au club, et vous lui reprochez une perte de dix francs avec ses amis ! Vous plantez dans sa vie toute une futaie d'arbres du fruit défendu : il me semble pourtant que cette plantation-là n'a pas assez bien réussi une fois à l'espèce humaine, pour qu'elle doive être tentée de recommencer. Et encore si vous ne faisiez que montrer l'arbre à votre fils, mais vous mangez le fruit à ses yeux.

— Il en mangera plus tard.

— Quand ? lorsqu'il n'aura plus de dents ?

— Non ! quand il en aura acquis le droit comme moi par vingt-cinq ans de travail. Je me révolte à la fin ! Vous me reprochez mon luxe, ma vie d'abondance et de recherches ; mais je les ai gagnés, moi, gagnés et mérités, mérités et achetés, non-seulement par mon intelligence et mon labeur, mais par de longues années de privations et de gêne. Jusqu'à trente ans, je n'ai pas eu de feu dans ma chambre; jusqu'à trente ans, j'ai eu quarante sous par jour pour frais de table, et trois cents francs par an pour frais de toilette. J'ai pâti, j'ai souffert, j'ai jeûné, sinon de pain, du moins de plaisirs; qu'il fasse comme moi !

— Mais il ne peut pas faire comme vous, répliquai-je avec impatience, parce qu'il n'a pas été élevé comme vous. Belle vertu que votre sobriété! vous n'aviez pas de quoi ne pas être sobre. Votre père, en vous donnant trois cents francs, faisait son devoir, car il était relativement pauvre. Ne comprendrez-vous donc jamais la différence immense qui sépare les fils d'un père riche et les fils d'un père pauvre? Tout autres sont leurs besoins, car tout autre est leur éducation; tout autres sont leurs droits, car tout autre est leur position; tout autres sont leurs devoirs, car tout autre est leur rôle. Je ne vous dis pas de livrer votre fils par une générosité imprudente à une oisiveté qui le dépraverait; le travail est une loi pour le riche comme pour le pauvre. Mais excitez-le au travail par votre largesse intelligente, au lieu de prétendre l'y contraindre par votre inique parcimonie; moralisez-le par son luxe même!

— Eh! comment cela, bon Dieu?

— En ne lui donnant que ce qu'il aura mérité. Il désire un plaisir? Donnez-le-lui, mais qu'il le paye d'abord par un diplôme brillamment obtenu. Il rêve un voyage? Qu'il le gagne par un succès

dans une conférence d'avocat, par un travail sérieux dans une revue, par l'acquisition de la langue du pays qu'il veut visiter. Qu'il soit forcé de conquérir toutes ses jouissances de fils de famille, mais qu'il les ait; qu'il les ait par vous, ou sinon, il se les donnera sans vous! Il fera des dettes!

— Je ne les payerai pas.

— Vous les payerez!

— Non! Pas plus les dettes d'honneur.... appelées sans doute ainsi parce que ce sont les moins honorables de toutes, que les dettes de fournisseurs ou d'usuriers, s'il emprunte à ce qu'on nomme des amis. Eh bien, qu'il souffre de ne pas pouvoir rendre, qu'il soit persécuté, harcelé, molesté, tant mieux, ce sera sa punition!

— Et l'honneur de votre nom?

— Mon nom n'est pas solidaire des extravagances d'un écervelé, et d'ailleurs, je sauve peut-être ce nom en punissant énergiquement un premier écart de celui qui le porte. Rien ne m'exaspère plus que tous vos attendrissements philanthropiques à propos de l'abolition de la contrainte par corps! Si vous abolissez cette loi salutaire, quel frein restera-t-il dans les mains des pères contre

ces prétendus fils de famille qui, déshonorant à la fois le nom de fils et le mot de famille, salissent leur réputation, perdent notre fortune, ruinent leur santé, compromettent notre honneur dans le scandale de leurs orgies? Il faut les punir quand ils n'en sont qu'à la faute, pour les empêcher d'aller jusqu'au délit, jusqu'au crime peut-être! Il faut les laisser aller devant le tribunal de commerce pour les empêcher d'aller à la cour d'assises.

— Ah! les insensés!... m'écriai-je malgré moi, que ces esprits violents, qui ne veulent jamais voir dans des choses que l'extrême, et dans les hommes que les monstres!... Eh! laissez donc là les exceptions! Il ne s'agit pas ici de police correctionnelle et de cour d'assises; il ne s'agit pas même de ces prodigues pour lesquels aucune fortune ne serait suffisante, et auxquels on est obligé de donner un conseil judiciaire; je vous les abandonne et je leur dis anathème avec vous. Mais parlons de la masse des fils; parlons des hommes ordinaires, de la vie de tous les jours. Eh bien, là, quel est notre devoir, à nous pères? Est-ce de punir nos fils de leurs fautes? Oui! Mais c'est surtout

de les empêcher d'en faire. Car il y a quelque chose de pire dans la dette que l'emprunt, c'est le rôle d'emprunteur. Réduire son fils par ses parcimonies à ce triste métier, c'est l'habituer aux petits expédients, aux petites ruses, parfois même, aux petites bassesses. On n'emprunte pas longtemps sans perdre sa dignité, et parfois, sa délicatesse. »

Mon ami me regarda un moment en silence, et me dit :

« Que donnez-vous chaque année à votre fils?

— Plus que vous ne donnez au vôtre, et votre fortune est six fois supérieure à la mienne.

— Est-ce assez pour lui?

— Je le crois; du moins, c'est beaucoup; je ne pourrais pas faire davantage.

— Ainsi, vous vous imposez des privations pour votre fils?

— Peut-être. J'ai mon sentiment à ce sujet : je tiens à ce que mon fils voie une société choisie, brillante même, je tiens à ce qu'il y fasse figure, non pas de gentilhomme, mais de galant homme; je ne veux pas qu'il y paraisse à l'état d'inférieur, ce qui conduit au rôle de complaisant ou d'obligé.

Il faut qu'un jeune homme fasse dans le monde ce que fait tout le monde ; de là, pour lui, certaines dépenses nécessaires, et pour moi, quelques privations ; mais, à mon âge, une privation n'est pas un chagrin ; subie, pour lui, c'est un plaisir.

— Croyez-vous qu'il vous sache gré de ce sacrifice ?

— J'en suis sûr, car il sait que c'est un sacrifice.

— Ainsi, vous espérez lui avoir évité, par vos théories et leur application, toutes les fautes que vous avez si vivement dépeintes ?

— Ah çà ! qu'avez-vous ? lui dis-je en l'interrompant à mon tour. Que veulent dire toutes ces questions ? Pourquoi cet air de mystérieuse réserve ? On dirait que vous connaissez un secret que vous n'osez révéler ?

— Oui ! j'en connais un, me répondit avec une brusquerie affectueuse mon ami, et ce secret est celui de votre imprudence et de votre déraison ! Ah ! vous êtes démocrate, et vous voulez que votre fils hante le monde de la richesse et de l'aristocratie ! Ah ! vous voulez qu'il lui emprunte son élégance ... Eh bien ! il lui a emprunté autre chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh! parbleu ! que vous avez acheté à beaux deniers comptants un vice à votre fils. On joue beaucoup dans le grand monde. Votre fils y a pris le goût du jeu.

— Lui !

— Vous tenez à ce qu'il y fasse figure de gentleman ? Il vous a obéi. Il a tranché du vicomte ; il a joué, il a parié, et il a perdu !

— Perdu !

— Perdu quatre mille francs, si vous le voulez bien.

— C'est impossible !

— Impossible ? Il est venu me les emprunter ce matin. Je les lui ai refusés à regret, mais je les ai refusés ; trop belle était l'occasion de lui donner une leçon, et à vous aussi. Voilà où mènent vos beaux principes de générosité. Maintenant, payez ! Quatre mille francs ne sont pas trop pour votre punition ; seulement, tout ne sera pas dit quand vous aurez reçu quittance. Une dette de jeu est plus qu'une faute ; c'est un défaut. Qui a joué, jouera ; et il est mille fois plus facile de ne pas faire une seule dette que n'en faire qu'une. Vous voilà

averti ; si vous ne trouvez pas un châtiment rigoureux et efficace, je vous plains ! »

Là-dessus, il me quitta brusquement, moins peiné de ma peine, que triomphant d'avoir eu raison. Je ne songeai pas à le retenir ; j'étais atterré ! J'avais le cœur percé de mille côtés ! Comment Maurice n'avait-il pas été arrêté par la pensée du mal qu'il me ferait? Comment m'avoir caché sa faute après l'avoir commise ? Comment l'avoir révélée à un étranger? Son ingratitude me navrait, son manque de confiance me blessait ! Ses dangers futurs me faisaient frémir ! Le remords enfin, oui, le remords venait s'ajouter à tant de cuisants soucis.

J'avais, en effet, ma part dans sa faute : c'était mon imprévoyance, c'était ma vanité peut-être qui l'avaient jeté dans ce monde propre à le perdre. Comment donc, non pas punir cet enfant, mais le guérir ? Des reproches ? Oh ! sa physionomie bouleversée, son chagrin muet, son embarras me disent tout ce qu'il se dit ! Qu'y pourrais-je ajouter par mes paroles ? C'est un coup au fond du cœur qu'il faut lui porter ; je veux lui donner plus que le regret de sa faute, je veux lui en donner le re-

mords et l'horreur. Une seule leçon le frappera, celle qui me frappera moi-même. J'en vais faire l'essai.

Je l'ai fait appeler. Mon ami était revenu savoir quel parti j'avais pris.

« Aucun encore, lui ai-je dit; mais restez et vous serez témoin de ma conduite. »

Maurice est entré. Tout ce qu'il a souffert d'humiliations intérieures et d'angoisses depuis deux jours était écrit sur sa figure.

« Maurice, lui ai-je dit froidement, notre ami m'apprend que tu as perdu quatre mille francs au jeu. »

Il tressaillit.

« Je regrette que tu me l'aies pas appris toi-même; je crois que je le méritais. Enfin, ce n'est là qu'un détail accessoire; l'important, c'est de t'acquitter. Ouvre mon secrétaire; dans le tiroir à gauche tu trouveras un pli de lettre, et, dans ce pli, la somme nécessaire. Prends-la et paye. »

Il se leva sans répondre; mon accent lui disait que ce n'était pas le moment des paroles. Il alla au secrétaire et prit la lettre, mais tout à coup il

pâlit; il venait de lire la suscription : « *Argent destiné à notre voyage.* »

« Ce voyage! me dit-il d'une voix étouffée, ce voyage que le médecin te commande impérieusement! ce voyage qui peut seul achever de te remettre de ta terrible maladie!...

— Je crois, en effet, que j'en ai besoin.

— Besoin? s'écria-t-il, le médecin m'a dit que si tu ne passais pas l'hiver à Alger, ta santé serait peut-être ébranlée pour toujours!

— C'est possible! répondis-je; mais il est quelque chose de plus important que ma santé, c'est ta réputation! Cette dette devrait déjà être payée. Va payer.

— Mais!...

— Va. »

Il sortit comme un homme éperdu.

« Hum! me dit mon ami, le coup est rude!

— Et sera efficace, j'espère : ou je ne connais pas mon fils, ou il ne touchera plus à une carte de sa vie.

— Mais je m'imagine que vous voilà aussi corrigé, vous!

— J'en ai moins besoin que vous, mon ami.

— Que moi? s'écria-t-il. Et de quoi voulez-vous que je me corrige? Votre exemple ne me donne-t-il pas cent fois raison?

— Non! Il ne fait que me donner tort, repris-je avec une tristesse sévère. Que nos fautes ne nous fassent pas renier l'équité! J'ai poussé à l'extrême un principe vrai, et j'en suis justement puni; mon fils a commis une action blâmable, et il en est rudement châtié : mais mon principe n'en est pas moins bon, et le vôtre n'en est pas moins fatal. Mon imprudente facilité n'a abouti qu'à une perte d'argent, et l'honneur n'est pas compromis, tandis que votre parcimonieuse sévérité pourrait entraîner votre fils.

— A quoi?

— Bien au delà d'une faiblesse! Je ne vous parle pas seulement des usuriers auxquels vous le livrez, des manœuvres indélicates auxquelles vous le condamnez, des sentiments de révolte et de colère que vous jetez dans son âme; je ne parle même pas de ces sombres et détestables désirs qui font, selon la terrible expression de Molière : « Qui font que les enfants comptent les jours des pères! » Non, un fruit plus amer encore

peut naître de vos maximes. Rappelez-vous l'exemple du général Bourette.

— Quel est cet exemple?

— Comme vous, le général refusait à son fils ce qu'il pouvait et, selon moi, ce qu'il devait lui donner. Un jour, il le surprit, la main dans son secrétaire.

— Son fils le volait!

— Oui!

— Et il ne l'a pas tué?

— Non. Ce n'est que dans les romans qu'on tue son fils coupable; on ne le tue pas, mais on meurt de honte. Pensez au général.

§

Deux jours se sont passés depuis cet entretien; et je dis encore : oui, j'ai eu raison! c'est quatre mille francs qu'il m'en coûte, et peut-être quelques mois de souffrances; mais j'ai placé dans le cœur de mon fils, d'une manière ineffaçable : le principe du gouvernement de soi-même, la responsabilité personnelle.

LA PRÉSENCE DES FILLES[1]

A LA MAISON.

Me voilà élevé à la dignité de père consultant : mon journal me vaut cet honneur. Un de mes amis, à qui j'en avais communiqué quelques fragments, m'a écrit hier pour me demander avis sur un point fort important.

« Ma fille, me dit-il dans sa lettre, touche à ses douze ans; le moment de l'éducation sérieuse est venu pour elle. Comment dois-je l'élever? Ma

1. Je ne m'occupe dans cè chapitre que des jeunes filles de la classe aisée. J'ai traité dans l'*Histoire morale des femmes*, ce qui concerne l'enseignement des jeunes filles qui trouvent une profession dans l'enseignement.

femme veut la placer dans un couvent. Je penche pour un pensionnat. Quel est ton sentiment? »

Voici ma réponse que je transcris dans toute son étendue :

« Mon cher ami, ta question touche à un de mes plus chers sujets de réflexion : ne t'étonne donc pas de la longueur de ma lettre. Il me faut un peu de place pour t'exprimer ce qui en occupe une si grande dans mon cœur et dans mon esprit.

Quelques hommes graves voudraient supprimer les couvents comme pensionnats ; je ne suis pas de ceux-là. D'abord, on n'a pas le droit d'enlever à toute une partie de la société française la seule forme d'éducation qui lui semble convenable pour les jeunes filles; les couvents doivent rester debout, ne fût-ce que comme témoins de notre respect pour la liberté d'enseignement.

Puis, je ne saurais oublier les services rendus à l'éducation des femmes par les corporations religieuses. Qui a créé en France l'enseignement primaire pour les filles? les Ursulines[1]. Si les filles

1. Voir dans les *Chroniques des Ursulines,* les détails vraiment admirables de cette fondation.

de noblesse, de bourgeoisie, de petit commerce même, ont appris à lire deux cents ans plus tôt, c'est aux couvents qu'elles le doivent. Mais, aujourd'hui, ils représentent la réaction, comme ils ont représenté le progrès. Ils ont fait les premiers pas sur la route de l'instruction, mais ils se sont arrêtés, et l'instruction a marché, d'où il résulte qu'ils étaient en avant, et qu'ils sont en arrière. Leur enseignement religieux est, quoi qu'on ait dit, honnête et pur, mais trop souvent mêlé de puérilités et de superstitions. Leur enseignement historique est superficiel, quand il n'est pas faux; leur enseignement artistique est d'apparence et d'apparat. Enfin, chose plus grave, les vanités de naissance, loin d'expirer sur le seuil de ces pieux asiles, s'y épanouissent comme dans leur naturel domaine; nulle part les titres et les distinctions sociales ne jouent un si grand rôle. On dirait qu'il en est de l'orgueil nobiliaire comme de la noblesse même et, qu'en passant des pères aux enfants, il gagne un quartier de plus, tant ces petites personnes sont plus entichées des titres de leurs pères que leurs pères eux-mêmes! Si par hasard elles deviennent un peu humbles, elles en

sont tout de suite fières. Les pensionnats laïques ne méritent pas les mêmes reproches, mais ils en méritent d'autres. L'instruction y est, je crois, plus solide, et on y attache moins de prix à la naissance, mais on en attache plus à l'argent. Enfin, pensionnats ou couvents ont le plus grave des inconvénients; c'est que l'éducation en commun qu'on y reçoit enlève aux jeunes filles quelque chose de leur délicatesse, voire de leur pureté; les jeunes garçons se corrigent entre eux; les jeunes filles entre elles se gâtent.

Tu devines ma conclusion : élève ta fille chez toi! Sans être riche, tu as de l'aisance; sans être libre, tu as du loisir. Laisse les maisons d'éducation aux parents que leur position de fortune, leurs occupations, leur santé parfois, forcent de se séparer de leur fille. Toi, place sur cette jeune tête et sur ce jeune cœur toutes tes économies de temps, de travail, d'intelligence, et tu verras quels intérêts te rapportera ton capital! »

— Mais, me diras-tu, comment l'élever? Quelle méthode suivre? problème difficile à résoudre!

On s'occupe beaucoup aujourd'hui de l'éducation des femmes : tout le monde la veut *solide et*

sérieuse. Mais s'entend-on bien sur ces mots *solide et sérieuse?* les entend-on bien? je ne le crois pas. Une chose me frappe dans presque tous les cours, dans presque tous les livres destinés à l'instruction des femmes, c'est qu'ils semblent avoir été faits pour des hommes. Chronologie générale, précis général d'histoire, précis général de littérature; énumération générale de faits et de dates; on dirait d'une préparation au baccalauréat. Or, cette préparation est chose fort sérieuse pour les hommes qui doivent acquitter, à l'entrée de toute carrière, ce droit de péage qu'on appelle un diplôme de bachelier. Mais pour les jeunes filles de la classe aisée, car je ne parle aujourd'hui que de celles-là, où cette éducation les conduit-elle? à quoi leur sert-elle? en quoi les intéresse-t-elle? Les hommes ont pour stimulant, dans ces arides études, l'ambition, la nécessité, l'intérêt, la vocation pour un état; mais tous ces mobiles manquent à la jeune fille; l'étude pour elle n'a d'autre objet que le développement de son intelligence et de son âme; elle ne peut avoir pour l'étude qu'un amour désintéressé. Donc, puisque sa destinée diffère tant de celle de l'homme et que son âme

en diffère encore davantage, il faut chercher le point d'appui de son éducation, dans cette différence même, c'est-à-dire dans les plus intimes besoins de son âme à elle; dans les aptitudes les plus personnelles de son intelligence à elle, dans les plus réelles nécessités de sa destinée à elle! Voilà à quel prix, et à quel prix seulement, vous lui donnerez une éducation solide et sérieuse; en d'autres termes, il faut élever la femme aussi bien que l'homme, mais autrement. Il faut lui apprendre les mêmes choses, mais différemment.

Un fait frappant t'expliquera ma pensée: un de mes amis avait une fille de quatorze à quinze ans. Rien de plus expressif que la figure de cette enfant, rien de plus rebelle au travail que cette intelligence. L'étude de l'histoire surtout lui était insupportable. « Pourquoi donc, disait-elle à son père, me fais-tu apprendre toute cette succession des rois d'Égypte, toute cette dynastie des Mérovingiens, qu'est-ce que cela me fait? Qu'est-ce que cela me fait qu'Antiochus succède à Séleucus, et Eudes à Clotaire? Je n'apprends tout cela que pour l'oublier, n'est-ce pas? Tu comprends bien qu'une fois mariée, je ne rouvrirai jamais au-

cun de ces livres. A quoi bon alors tant m'ennuyer pour me mettre dans la tête ce qui y restera si peu, et ne me servira à rien du tout ? » Le père était désespéré.

Un jour, il voit cette enfant qui regardait avec une sorte d'intérêt un livre d'histoire orné de gravures. Que représentaient ces gravures? des costumes du siècle dernier. Étonné de l'attention inaccoutumée de sa fille, il l'interroge; elle répond par quelques comparaisons assez fines entre ces habits et les nôtres.

Le père lui apporte un recueil de beaux portraits historiques du quinzième siècle; sa fille y prend un goût singulier. Il commence alors à lui raconter ce qu'étaient ces hommes et ces femmes dont le costume différait tant du nôtre ; il lie l'histoire des coutumes à celle des costumes, et mêle peu à peu la biographie morale de ces grands hommes à l'examen de leurs visages et de leurs habillements. Elle l'écoute avec une surprise intelligente : ses regards curieux et charmés semblent suivre à mesure qu'ils surgissent de l'ombre du passé, ces êtres qui la laissaient indifférente la veille parce qu'ils étaient morts comme des

••

êtres abstraits, et qui l'intéressent aujourd'hui parce qu'ils vivent. Le père remplace alors les précis d'histoire par quelques Mémoires bien choisis et abondants en détails de mœurs ou de caractères ; la jeune fille les lit avec un empressement qui ressemblait à de l'avidité ; dès lors le succès était certain, le père avait trouvé, pardonne-moi cette expression vulgaire, avait trouvé le manche par où empoigner ce jeune esprit. Pour qu'elle voulût pénétrer dans l'histoire, il fallait l'y faire entrer par la petite porte. Mais, chose étrange, une fois lancée dans sa véritable voie, cette jeune intelligence revint par le chemin de traverse dans la grande route qui lui semblait fermée. Elle remonta insensiblement de l'étude des événements particuliers à l'étude des faits généraux, de la lecture et de la compréhension des biographies, à l'intérêt pour les grandes phases historiques, et quelque dix ans plus tard, devenue vraiment une femme de mérite, son intelligence tenait toutes les promesses de son visage ! Eh bien, voilà la règle et le but. Les femmes sont plus frappées des faits particuliers que des faits généraux ; elles s'intéressent plus aux êtres

qu'aux idées; ce qui les touche dans l'histoire, c'est ce qui les touche dans le présent; c'est-à-dire la vie privée, la peinture des sentiments, tout ce qui brille, tout ce qui éclate, tout ce qui émeut.

Qu'on parte de ce principe, on leur donnera la seule éducation sérieuse qui leur convienne, c'est-à-dire celle qui les prépare, comme épouses, à s'associer ou à s'intéresser aux travaux de leur mari; comme mères, à se mêler aux études de leurs enfants; comme femmes, à remplir tous les loisirs d'une vie souvent inoccupée; comme créatures de Dieu, à développer selon leur droit toutes leurs facultés spirituelles et morales.

Pour réaliser ce programme trois choses sont nécessaires : des parents dévoués; des maîtres intelligents et des cours publics. Ces parents ne peuvent pas remplacer les maîtres; il leur manque la première condition du professeur chronique, l'art d'enseigner; mais ce sont d'excellents auxiliaires et de précieux répétiteurs. Quant aux cours publics, ne t'étonne pas que je les défende aujourd'hui; il y a plus de vingt ans que je les réclame! Seuls, ils peuvent relever le niveau

des études féminines, seuls, ils peuvent créer des méthodes d'enseignement nouvelles; seuls, ils peuvent faire de nos filles des Françaises. Il y a une Université pour les hommes, il y a une École normale pour les hommes, il y a une École polytechnique pour les hommes, il y a une École des arts et métiers pour les hommes. Qu'y a-t-il pour les femmes? Un enseignement primaire. Est-ce juste? Pourquoi nos filles sont-elles moins bien traitées que les filles des classes populaires?

Je connais la réponse ordinaire : Voulez-vous donc, nous dit-on, en envoyant nos filles aux cours publics, les aventurer dans les rues comme des collégiens? Sans doute; et parce que c'est le meilleur moyen de les fixer à la maison. Je ne raille pas! Qu'est-ce que les cours publics, sinon les mères associées à toutes les études de leurs filles, sinon les filles rapportant chaque jour, presqu'à chaque heure dans la famille, les fruits de leur travail, les partageant entre leurs frères et leurs parents, et réalisant ainsi tous les bienfaits de leur heureuse présence à la maison?

Disons tout cependant : cette éducation ne va ni sans périls ni sans difficultés.

Le premier de ces périls se trouve dans les maîtres eux-mêmes. Je vais toucher à un sujet bien délicat. Défie-toi des maîtres, surtout des maîtres de musique ; garde-toi de te rassurer, parce qu'ils ne sont pas jeunes, parce qu'ils ne sont pas beaux, parce qu'ils sont négligemment vêtus. La tête des jeunes filles est parfois étrangement faite; tout ce qui a un air de supériorité les exalte, tout ce qui a un aspect humble les touche, et des exemples terribles nous prouvent que leurs vertus mêmes servent parfois à les égarer.

Sois donc toujours présent à la leçon, à toute la leçon, et à toutes les leçons : car sans aller jusqu'à de fausses prévisions, souviens-toi que l'animal appelé homme a un fond naturel de vice; souviens-toi que l'imagination a sa virginité comme le corps, et qu'une fleur peut être salie sans être flétrie.

Je vois un second péril dans la vanité des mères. Jadis, quand les mères confiaient l'éducation de leur fille aux couvents, elles avaient le tort d'en être trop peu occupées dans son enfance et d'en être un peu jalouses dans sa jeunesse. Au-

jourd'hui qu'elles ne les quittent plus, elles en sont vaines jusqu'à la folie : enfants, elles en font des poupées; jeunes filles, elles en font des idoles. Heureusement, elles trouvent un refuge contre ces tendresses délétères dans leur rôle même d'institutrice. On n'idolâtre pas les filles qu'on élève.

Enfin, un troisième danger plus grave tient à notre façon même de vivre. Une famille n'est pas un cloître ; on a des amis, des relations ; comment leur imposer la réserve de langage que commande la présence d'une fille? A-t-on des fils ? Comment couper court à toutes leurs confidences, ou à toutes leurs gaietés de collégiens? Vous-même, il vous faut mettre un sceau sur vos lèvres. Il est tel entretien qui suffit pour porter le trouble dans une imagination de quinze ans : elle reste aussi honnête, mais non pas aussi naïve; c'est une vierge moins virginale. On s'effraye beaucoup du babillage des jeunes filles : c'est leur silence qui m'effraye, car ce silence n'est souvent qu'une dissimulation, et quand je vois pendant toute une soirée, au milieu des causeries de toutes sortes, une jeune fille, assise à la table de travail, le

front penché sur son ouvrage, le visage immobile, avec l'air, non-seulement de ne rien comprendre, mais de ne rien entendre, je me dis toujours : Que se passe-t-il derrière ce rideau? Qu'est-ce que toutes ces paroles font germer dans cette petite tête? Sont-ce des plantes salutaires ou des herbes vénéneuses qui y poussent?

Voilà une grave objection. C'est Molière qui répondra : Comment! Molière, diras-tu! — Oui, Molière!

Te rappeles-tu le rôle d'Henriette dans *les Femmes savantes?* Henriette est-elle une ingénue, ou une avisée? Si elle dit tout ce qu'elle dit sans le comprendre, c'est une niaise; si elle comprend, c'est une effrontée. Et cependant, non, Henriette n'est ni une effrontée, ni une niaise; c'est un être adorable et pur, la plus délicate et la plus spirituelle des jeunes filles de Molière! Comment donc concilier ce qu'elle sait, ce qu'elle dit, avec ce qu'elle est? Molière n'a jamais mieux montré sa science profonde de l'âme humaine. Les jeunes filles, bien nées et de cœur honnête, ont une disposition singulière, c'est de s'arrêter naturellement, à mi-chemin de certains problè-

mes périlleux; elles ont le don de ne comprendre qu'à moitié, et de se satisfaire avec cette moitié de compréhension; personne ne se paye de mots comme les jeunes filles. Certes, quand Henriette se moque de la pruderie de sa sœur, quand elle fait prévoir à Trissotin le sort qui lui serait réservé, elle y entend malice, mais elle n'y entend pas impureté. Élevée au milieu de toutes les subtilités d'un spiritualisme grossier; habituée à ce jargon à la fois quintessencié et matériel, elle en répète ce qu'il lui faut pour en rire, elle en saisit ce qui lui est nécessaire pour s'en moquer, mais elle ne va pas au delà. Son instinct de railleuse lui fait deviner le côté comique de tout ce fatras, mais la preuve qu'elle ne comprend pas tout ce qu'elle dit, c'est qu'elle le dit. Soyez sûr qu'une fois mariée, elle sera bien honteuse rétrospectivement de ses saillies de jeune fille, et que quand Clitandre les lui répétera, elle ne pourra se défendre d'en rougir, et de dire tout bas : Comment! j'ai dit cela! Eh bien, l'exemple d'Henriette me rassure pour nos filles. D'abord, si nous sommes des parents sensés, nous établirons un cordon sanitaire autour de ces pures et chastes

oreilles. C'est gênant, j'en conviens! Heureuse gêne! Puis, cette mesure prise, ce qu'elles entendront ne sera pas aussi mortel qu'o.. pourrait le croire. Il y a dans l'ingénuité vraie, quelque chose de réfractaire à ce qui est déshonnête. Un air empoisonné ne frappe souvent que les personnes qui ont un fond de venin en elles-mêmes, et l'ignorance ne se détruit pas si facilement, quand elle a pour fondement la candeur. Nos filles en sauront donc beaucoup moins qu'elles n'en auront l'air; et, si elles en savent plus que des filles élevées dans le cloître, elles en sauront beaucoup moins que si elles étaient élevées en commun. Ce qu'elles apprennent dans la famille ne peut que les instruire, ce qu'elles apprennent dans l'éducation en commun, ne peut que les corrompre.

Je n'ai pas achevé, car je t'ai peint seulement dans l'éducation de famille tout ce que la jeune fille en retire. Parlons de ce qu'elle y apporte. Je vois des hommes graves craindre pour la sœur la présence des frères; moi je bénis pour les frères la présence de la sœur. Mille sentiments inconnus naissent dans le cœur des frères par leur intimité de chaque jour avec leur sœur. Chose

étrange ! un jeune homme qui ne craindrait pas de choquer les oreilles de sa mère, par quelques légèretés de paroles, s'arrête souvent et se tait devant sa sœur. Il sent que la vertu commande moins de retenue que l'innocence, car offenser l'une ce n'est que la blesser, offenser l'autre ce serait la ternir. J'ai vu mille exemples du rôle charmant et salutaire de la sœur dans la maison : elle est la grande conseillère, la grande confidente, la grande consolatrice, la grande ambassadrice. Dès qu'il y a quelque dissentiment international entre les pères et les fils, c'est elle qui se charge de négocier le traité de paix. S'il y a une grave question de budget, c'est elle qui fait voter l'impôt ; elle paye même quelquefois les centimes additionnels sur sa bourse de jeune fille. Ne la plaignez pas trop, et ne le blâmez pas trop ; il lui paye et payera longtemps sa dette en tendresse et en dévouement.

Enfin, c'est la sœur aussi qui retient ou ramène nos fils à la maison. Le tort de l'âge mûr est de se cantonner dans ses goûts, de se claquemurer dans ses admirations d'autrefois, de se vieillir avant l'âge. Notre fille, par la seule force d'attrac-

tion de ses dix-huit ans, groupe autour de nous toute une jeunesse qui nous force à rester jeunes !

Enfin, dernier bienfait : que de querelles conjugales apaisées ou amorties par cette douce présence ! Que de maris contenus ou moralisés par la présence de leur fille ! Que de mères consolées, défendues, et quelquefois protégées contre elles-mêmes, par celles qu'elles protégent ! Crois-moi donc quand je te dis à toi, et en même temps à tous les pères : Gardez votre fille ! Instruisez-vous pour elle ! Perfectionnez-vous pour elle ! Apportez-lui le meilleur de vous-mêmes ! Créez entre elle et vous, la seconde parenté, la parenté de l'âme et de l'intelligence ! Qu'elle soit deux fois votre fille !

« J'entends d'ici ton objection, la grande objection qui se trouve sur toutes les lèvres paternelles.... « Mais après ?... Quand j'aurai mis ainsi sur cette jeune tête toutes mes expériences, qu'adviendra-t-il ? Que l'amour la donnera à un autre ! Qu'elle me quittera pour un autre ! Qu'elle m'oubliera pour un autre ! Je ne l'aurai formée que pour la perdre ! Je n'aurai noué et renoué mille fois entre nous ces chers liens, que pour qu'ils me brisent le cœur en se brisant ! »

Eh bien, quand il serait vrai, qu'importe! Resté seul à ton foyer, ta consolation sera de te dire, que tes paroles, que ton âme revivent dans une autre maison, font la force et la joie d'une autre maison, et que celle qui t'oublie et te délaisse, te doit le bonheur qu'elle goûte et le bien qu'elle fait! Mais non! l'abandon et l'oubli ne peuvent suivre une telle éducation. L'amour aura beau saisir le cœur de ta fille, la maternité aura beau lui apporter tous ses devoirs et toutes ses ivresses, n'importe; si pleine que soit son âme, il y restera toujours une place pour toi, une place qui ne sera qu'à toi. Les natures généreuses n'ont pas besoin de prendre sur leurs premières affections pour faire la part de leurs attachements nouveaux; leur cœur s'élargit à mesure que les objets de leur tendresse s'accroissent, et ta fille ne cessera pas d'être ta fille, parce que grâce à toi elle sera une bonne mère et une honnête femme! D'ailleurs ne faut-il pas compter avec les événements et les catastrophes de la vie? Souvent les jeunes nids sont plutôt brisés que les vieux; la maison paternelle qui a servi de berceau à l'enfant ou à la jeune fille, sert parfois d'asile à la femme

ruinée ou à la femme veuve. Enfin, pour laisser de côté ces sinistres prévoyances, l'avenir ne peut-il pas t'offrir une chance de bonheur délicieux ?

On marie parfois sa fille sans la perdre ; c'est un fait rare, mais qui le devient moins chaque jour, et que l'éducation de famille tend à multiplier. Il y a des jeunes filles qui demandent à leur fiancé comme preuve d'amour, comme douaire du cœur, de ne pas les séparer de leur père. Il y a des maris qui consentent à partager ce qu'ils pourraient garder pour eux seuls. Il y a même des gendres qui aiment leur beau-père ; il n'y en a pas beaucoup, mais il y en a, et s'il n'y en a pas davantage, c'est la faute des beaux-pères. On dit trop de mal des gendres, et pas assez des beaux-pères ; les beaux-pères sont comme les pères, ils ne savent pas leur métier. Apprends-le, et il te sera peut-être accordé de vivre auprès de ta fille, de vieillir au milieu de ses enfants, de la voir devenir tour à tour jeune femme, mère de famille, et s'élever successivement à toutes les vertus propres aux diverses époques de la vie, ainsi que le feuillage d'un arbre prend tour à tour les teintes des diverses saisons. Tu verras ce

visage s'empreindre de dignité sans perdre de son charme. Tu trouveras même parfois le conseil sur sa bouche, et tu sentiras naître en toi un sentiment inconnu, imprévu, exquis, plus doux que la tendresse paternelle elle-même, le respect paternel. Élève ta fille! Garde ta fille! Depuis le berceau jusqu'à la tombe, la présence des filles à la maison est le charme, la lumière et le salut de la maison. »

L'AGE DE LA RETRAITE.

I

Hier, un spectacle poignant m'a jeté dans un grand trouble. J'étais allé à un théâtre de musique : la foule s'y pressait pour entendre une fois encore un célèbre chanteur qui reparaissait sur la scène, après plusieurs années de retraite. Un sentiment secret de sympathie m'attira à cette représentation. Les malheureux chanteurs se retirent toujours, pour reparaître sans cesse. De tous les artistes, ce sont certes les plus dignes de pitié. La jeunesse de leur talent est si courte! Dix ans, douze ans au plus! A peine le temps que dure

la beauté d'une femme! Pendant douze ans, presque un dieu; puis, au bout de douze ans, moins qu'un homme, un vieil instrument brisé!

Je me rendis à ce spectacle avec une sorte d'inquiétude fiévreuse. Je devinais, ce semble, que j'allais y voir, condensées en une heure, résumées en une seule représentation, toutes les amertumes de la vieillesse des artistes, et les passions contradictoires de la foule.

Quand le virtuose parut, un tonnerre d'applaudissements salua son entrée. Les hommes rassemblés ont des délicatesses, des générosités qui laissent bien loin derrière elles les plus purs sentiments des âmes solitaires. Tout dans cette foule était à la fois reconnaissance, enthousiasme et pitié. Elle avait le désir, le besoin de payer l'artiste en une seconde, des années de plaisir qu'elle lui avait dues. On devine sans peine l'émotion du chanteur.

Un court récitatif qui précédait son air, lui permit de se remettre, et quand il commença, il était maître de lui. Les premiers sons de cette voix, naguère encore tant aimée, étaient attendus avec anxiété ; ce ne fut que douce surprise et plaisir. Un long repos avait rendu à son organe une fraî-

cheur nouvelle, et électrisé, par la sympathie qui l'accueillait, l'artiste se retrouva presque tout entier; son succès fut un triomphe; on semblait le remercier de renaître. Le second morceau lui fut moins favorable, mais on s'y attendait; il n'avait jamais brillé dans ce passage, et le duo qui suivait, allait lui permettre de prendre sa revanche; il ne la prit qu'à demi, et peu à peu la fatigue commença à se faire sentir. Un voile s'étendit peu à peu sur la voix; elle devint plus terne, plus sourde; et le premier acte s'acheva dans un silence glacé.

Pendant l'entr'acte, j'observai et j'écoutai; les physionomies étaient plutôt attristées que mécontentes; seulement çà et là, à l'écart, on entendait quelque écho du refrain ordinaire de l'envie satisfaite : *nous l'avions bien dit.*

Le second acte commença, et avec lui un spectacle navrant. Tout ce que l'artiste avait reconquis de jeunesse en trois ans de repos, il l'avait perdu en une heure; il semblait vieillir de minute en minute!

Si cruel que soit l'affaissement intellectuel du poëte, au moins, est-ce un affaissement solitaire,

et qui n'a que lui pour témoin. Mais tomber en décadence aux yeux de deux mille spectateurs! Mais ne pouvoir pas même s'arracher à ce supplice! Être condamné par son devoir à rester cloué sur cette scène comme à un pilori! Être forcé de lutter, non-seulement contre la foule et son dédain, mais contre soi-même, contre cet organe délicat que le moindre effort déchire et altère! Le malheureux faisait pitié! La sueur ruisselait sur son visage, les muscles de son cou se tendaient comme des cordes; l'angoisse et le désespoir se peignaient sur sa figure. Mais ce qui me navrait plus encore, c'étaient les visages de ceux qui l'écoutaient! Plus de pitié; plus d'intérêt; l'irritation ou une joie amère! L'homme est féroce dans ses plaisirs! Ces yeux qui, il y a une heure, s'éclairaient d'enthousiasme ou de sympathie, le regardaient maintenant comme on regarde un ennemi. Les plus bienveillants quittaient la salle; ceux qui restaient ne ménageaient ni les gestes d'impatience, ni les sourds mécontentements, et le second acte terminé, on entendit éclater de toutes parts, au milieu de quelques rares paroles de compassion, ces implacables et ordinaires ré-

criminations de la foule contre les vanités entêtées qui ne veulent pas tenir compte du temps, contre les décrépitudes aveugles qui ont la rage de s'étaler au grand jour, et de s'imposer aux autres; aucun terme du vocabulaire du mépris ne lui fut épargné.

J'écoutais tout avec un serrement de cœur, et tout bas ma conscience me disait: Entends-tu? entends-tu?

Je n'avais pourtant encore rien vu, ni rien entendu.

Le troisième acte s'ouvrit par un duo entre lui et l'héroïne; l'héroïne, c'était sa fille. Elle chantait avec lui pour la première fois, et leurs deux noms réunis sur l'affiche, avaient été un des plus vifs attraits de cette représentation. Leurs deux personnes réunies sur la scène, en firent un affreux spectacle. Était-ce cette réunion même qui le troublait? Était-ce la crainte de ne pas réussir auprès d'elle, ou de l'entraîner elle-même dans sa défaite qui lui enlevait un reste de moyens? Je ne sais, mais il perdit toute possession de son art, toute possession de lui-même. Des murmures commençaient à se faire entendre; la pitié, la reconnais-

sance essayaient encore de les réprimer; mais l'orage grondait.... Tout à coup, à la fin du morceau, le malheureux laisse échapper un de ces sons qui semblent déchirer l'air lui-même! Il y a des organisations nerveuses et délicates qu'une fausse note met hors d'elles-mêmes! Exaspéré, un jeune homme, mon voisin de stalle, tire une petite clef, et il s'apprêtait à se venger par une de ces insultes dont Nourrit est mort, quand un vieillard, placé dans une loge au rez-de-chaussée, se pencha vivement au-dessus de l'orchestre, et arrêtant le bras du jeune homme, lui dit à demi-voix : « Oh! monsieur, ayez pitié! Il chante avec sa fille! » Ce mot me fit venir les larmes aux yeux! Pour la première fois, m'apparaissait l'atroce et nouvelle torture de ce malheureux, humilié à la fois comme artiste et comme père, humilié à côté de son enfant. Heureusement le duo était fini; et dans le reste de l'ouvrage, le rôle de la fille prenait la première place. Elle nous donna alors, elle, le plus émouvant, le plus délicieux des spectacles. Elle redoublait d'ardeur pour protéger, pour abriter son père sous son propre succès!... Dans les moments où ils étaient réunis, elle avait du talent

pour elle et pour lui! C'était un indescriptible mélange d'émotion filiale et d'émotion artistique! Elle jetait parfois au public des regards qui étaient touchants comme une prière; et la représentation s'acheva au bruit des applaudissements où se mêlait çà et là, au nom de la fille, le nom du père.

Le spectacle fini, je montai sur la scène, et je me dirigeai vers la loge de l'artiste. J'avais comme un besoin maladif d'épuiser jusqu'à la lie cette terrible leçon. J'entrai; la loge était déjà pleine. Assis sur un divan, la tête baissée, il demeurait immobile, sans songer à se débarrasser de son costume de théâtre; sa fille lui tenait la main, et l'embrassait de temps en temps avec effusion; il ne semblait pas la voir. Les courtisans, qui abondent toujours autour des reines d'Opéra, essayaient en vain de lui parler de leur enthousiasme; elle les décourageait par son indifférence ou les arrêtait par ses regards; sa délicatesse lui faisait sentir que chaque parole qui s'adressait à elle comme un éloge, retombait sur son père comme une satire.

On voyait sur la figure de cet homme, habitué à représenter toutes les passions humaines, la trace de ces deux heures de tortures; l'humiliation

dominait tout. Embarrassés par ce silence et par cette vue, les visiteurs se retirèrent un à un ; resté le dernier, je pus voir en partant le malheureux, vaincu enfin par les ineffables tendresses de sa fille, se jeter à son cou en sanglotant, et j'entendis, de sa voix brisée, s'échapper ces mots : « Devant toi! devant toi! »

Je sortis troublé jusqu'au fond du cœur. J'étais en face de ce problème redoutable : l'âge de la retraite !

II

Dans la vie, comme dans une pièce de théâtre, ce qu'il y a de plus difficile à faire, c'est le dernier acte. Je n'entends pas par dernier acte le dénoûment final. Bien mourir est un fait où la nature nous aide par l'affaiblissement des organes et par l'inconscience de la mort. Mais bien finir sa vie, bien remplir l'intervalle qui sépare l'existence ac-

tive du terme dernier, voilà le point critique. Tant que l'homme est engagé dans l'action, il soupire après la retraite; quand il est entré dans la retraite, il regrette l'action. Ministres, généraux, hommes politiques, avocats, commerçants, industriels, artistes, tous succombent sous les loisirs de la retraite. Autrefois, les idées religieuses, la pensée de Dieu étaient le couronnement et l'apaisement de toute fin d'existence; on achevait de vivre, l'œil tourné vers l'autre vie. Mais aujourd'hui, le souvenir de nos occupations terrestres nous poursuit et nous torture, même en dehors du monde. On demandait à un vieux comédien, dont le nom est synonyme des personnages les plus grotesques, on demandait à Brunet, âgé de quatre-vingt ans :

« A quoi employez-vous votre temps dans votre retraite de Fontainebleau?

— Je repasse mes rôles, » répondit-il.

Eh bien, nous ressemblons tous à Brunet, nous passons notre vieillesse à repasser nos rôles! Des rôles qui ne valaient pas souvent beaucoup mieux que les siens; rôles de gouverneurs, rôles de gouvernés, rôles d'ambitieux, n'importe! L'orateur

redit ses discours, le général refait ses batailles, le magistrat recommence ses considérants, l'avocat ses plaidoiries; il n'y a pas jusqu'au marchand retiré qui ne revende son sucre et sa cannelle! Triste fin, que de ressasser ainsi sa vieille vie au lieu de préparer la nouvelle!

Mais de toutes ces douleurs qui signalent l'âge de la retraite, les plus vives, les plus amères reviennent à la pâle et fiévreuse caste des hommes qui vivent par l'imagination : les peintres, les poëtes, les musiciens ou les écrivains dramatiques. On parle souvent des désespoirs attachés aux débuts des artistes. Oui! Ils souffrent, ils pleurent, mais ils vivent, ils se sentent vivre! Une heure de succès les paye de dix ans de déboires ; un jour d'inspiration compense des mois de découragement; enfin, ils ont vingt ans, et ils espèrent! Mais avoir été et n'être plus; voir le silence se faire autour de soi; descendre en soi-même, se dire que le monde qui vous oublie a raison; et cela à quarante ans, à cinquante ans, en pleine force! Les savants sont plus heureux que les hommes d'art. Le savant, à cinquante ans, marche dans sa voie d'un pas plus sûr, car tout

ce qu'il a acquis, l'aide à acquérir encore; tout ce qu'il sait est un capital qui lui profite et porte intérêt. L'historien tient sa plume d'une main plus ferme à cinquante ans qu'à trente, les qualités que réclame l'histoire étant des qualités d'âge mûr; là surtout, savoir, c'est pouvoir. Mais un artiste! un auteur dramatique! Qu'est-ce qui peut remplacer pour lui l'imagination défaillante? Combien peu pèse et compte dans les œuvres d'art l'expérience réduite à elle seule! Et comme la force créatrice meurt en nous longtemps avant nous! Allons! Le moment d'une résolution énergique est arrivé; la vue du désespoir atroce de ce chanteur m'a éclairé; d'autres exemples bien plus illustres m'avertissent encore. L'artiste doit se fixer à lui-même une date, un jour, où il se met à la retraite, et ce jour venu, briser irrévocablement la plume ou le pinceau. Eh bien, je ne puis me le dissimuler : mon imagination est moins active : mes cheveux gris deviennent blancs! Tout me dit : *Solve senescentem!*... C'en est fait! j'éteins ma lampe de travail.

III

Depuis trois mois que je me suis fait ce serment, je l'ai tenu ; mais les jours s'écoulent, sans m'amener le calme. Que vais-je devenir? Me va-t-il falloir, à l'imitation de certaines vieillesses désespérées, entrer dans une inaction pleine d'ennui ? Vais-je, comme d'autres, passer mes jours, mes longs jours à me relire à moi-même les derniers produits d'une imagination désormais impuissante, et à me traîner sur de vieux manuscrits dont personne ne prend souci ? Ou bien, torture plus cruelle ! irai-je m'asseoir encore à cette table de travail, témoin de tant d'ivresses délicieuses, pour sentir ma plume se glacer sous mes doigts ? Oh ! qu'elles sont amères, ces larmes silencieuses qui tombent sur le papier que le poëte ne peut plus animer ! Il jette avec rage, et comme avec dégoût,

cette plume qui le trahit; il lui semble que s'obstiner, ce serait profaner la muse, et il cherche la consolation et l'oubli dans les chefs-d'œuvre, dans les livres. Mais hélas ! Il ne peut plus lire ! Habitué comme il l'est aux ardentes joies de la création, cette passive attitude de l'homme qui ouvre son cerveau aux pensées des autres, l'endort et l'ennuie; il aimait dans les livres des instruments de travail, des stimulants d'imagination ; il aimait les productions des autres, parce qu'elles l'aidaient à produire, mais lire pour lire ; non ! les vieux poëtes ne lisent pas. Alors commence pour eux (que de terribles et éclatants exemples m'en offre ma mémoire !) une maladie morale mille fois pire encore que l'ennui. Leur âme se déprave dans cette inaction forcée ; les renommées naissantes les irritent; l'envie et la haine entrent sourdement dans leur cœur ; ils accusent le public qui les oublie, les jeunes gens qui prennent leur place, et se plongent d'autant plus profondément dans leur préoccupation égoïste, que personne ne s'occupe plus d'eux qu'eux-mêmes. Ces souvenirs me font frémir ; à aucun prix, je n'accepterai de telles douleurs et de telles humiliations ! Non ! je ne veux

ni haïr, ni envier, ni faire rire, ni me lamenter, ni profaner l'art que j'ai tant aimé par une poursuite impuissante, ni donner à tous le spectacle de ma défaillance ! Mais à aucun prix, non plus, je ne me résignerai à ces existences inertes, à ces éternelles réminiscences du passé ! J'agirai au lieu de penser ! Je secourrai, je consolerai, j'aimerai, je vivrai ! Je veux vivre !

IV

La tâche est plus rude que je ne le croyais ; cette vie de création est si enivrante qu'elle vous dégoûte de tout le reste. Peu importe le degré du mérite des œuvres ; le travail seul suffit pour tout embellir ! Autrefois, quand je descendais pour le déjeuner, après deux ou trois heures de production facile, j'avais le visage rayonnant de joie, et dès que j'entrais : « Oh ! tu as bien travaillé », me disaient ma femme et mon fils ! Ils le voyaient

dans mes yeux, et plus encore, dans ma tendresse pour eux. Oui, je les aimais plus encore, ou du moins je sentais plus combien je les aimais. Le jardin, le ciel, la musique, tout me semblait mille fois plus beau. Un pauvre, sans ouvrage, venait-il frapper à ma porte? je l'écoutais avec plus de pitié. Au milieu des occupations matérielles de la journée, j'apercevais du coin de l'œil la fenêtre de mon cabinet entr'ouverte, et sur le bord de la fenêtre, le petit angle de ma table de travail; je lui souriais de loin, et lui disais tout bas : J'irai bientôt te rejoindre! Aujourd'hui que j'ai dit adieu à l'art, tout s'est, non pas évanoui avec lui, mais assombri loin de lui; mon affection pour ceux que j'aime n'est pas moins complète, mais il ne s'y mêle plus autant de débordement de joie et de rayonnement intérieur. J'ai essayé de m'occuper à quelque travail de recherches; je ne m'y intéresse pas. Alors je suis entré résolûment dans la vie utile; je fais partie du bureau de bienfaisance; j'ai organisé dans mon village une société de secours mutuels, un orphéon; et ces devoirs accomplis me calment. Parfois même, j'éprouve un plaisir de curiosité, un plaisir d'artiste, à pénétrer dans ces

obscures existences des gens de campagne, à lire dans ces cœurs si mystérieux pour eux-mêmes, à entendre ce langage qui ne m'est pas familier.... L'avouerai-je? ma vanité (cette plante vivace ne meurt jamais dans l'âme de l'homme), ma vanité trouve quelquefois son compte dans mes entretiens avec ces paysans et ces ouvriers; je m'amuse de les amuser; je ne suis pas insensible au plaisir de leur plaire; mais toutes ces joies de conscience, ou d'amour-propre, ne durent guère, et je retombe dans la langueur morne qui m'accable; j'ai froid au cœur! aurai-je la force de tenir mon serment? malgré tout ce que je vois autour de moi, malgré tout ce que je sens en moi-même, pourrai-je résister à tenter une fois encore la fortune du théâtre? Mais, malheureux! si tu tombes, et tu tomberas, au lieu de l'honneur d'un sacrifice volontaire qui laisse toujours après soi, dans l'âme qui se l'impose, quelque chose de fortifiant, et dont on vous sait gré, tu céderas donc à la dure nécessité de l'échec? Au lieu de te retirer du temple, tu en seras donc chassé?... Non! jamais! Je me tiendrai parole! Mais que je souffre!

V

J'ai calomnié la Providence, en disant : J'éteins ma lampe de travail ! Je la rallume ; je la rallume pour lui, par lui ! Oh ! divine récompense de la vraie vie paternelle ! Comme ses bienfaits se renouvellent sans cesse ! Comme ce qu'on a pu y faire de bien, se lève tout à coup devant vous, pour vous consoler, pour vous guider, pour vous sauver !

Hier, Maurice entre chez moi, et me dit :

— Il faut que je te communique un grand projet.

— Lequel?

— J'ai fait enfin choix d'un état !

— Et cet état, c'est...?

— Le haut enseignement ! Il faut qu'à trente ans j'aie une chaire de faculté.

— A la Sorbonne? lui dis-je en riant.

— Oh! je suis modeste, répondit-il gaiement aussi; à la Sorbonne, je me contenterai d'une place de suppléant!

— Voyons, repris-je d'un ton sérieux; assieds-toi là, et raisonnons.

— Je n'ai pas attendu ce moment pour réfléchir, cher père. J'ai vingt-trois ans. Mon droit est fini; je suis licencié ès lettres, je sais l'allemand et l'anglais; je n'ai pas comme toi l'imagination qui invente, mais j'ai celle qui admire; je me sens un goût sérieux pour les études historiques et poétiques; dans un an je passe ma thèse de docteur, j'ai déjà choisi mon sujet : dans trois ans, je concours à l'agrégation. J'aurai alors vingt-six ans. J'échouerai peut-être une fois, mais je n'échouerai pas deux. Enfin, cet état est le seul qui me plaise; je peux y être un homme distingué, sans être obligé d'y être un homme supérieur. Le travail et la conscience peuvent vous y assurer une belle place, et je ne crois pas être vaniteux en disant que je ne t'y ferai pas honte....

Tout cela fut dit simplement, fermement.

Je répondis :

— Ah! çà, monsieur le docteur, tu es donc orateur?

— Je me suis essayé à nos conférences d'avocats; il paraît que je ne m'en suis pas trop mal tiré. D'ailleurs, tu m'as toujours dit que j'étais bavard, et un bavard c'est la moitié d'un orateur!

— Soit! mais le concours d'agrégation demande des études d'histoire et de langues anciennes.

— Très-difficiles! Je le sais bien, mais tu *m'aideras!*

« *Tu m'aideras!* » Ce mot prononcé si naturellement m'a ouvert les yeux. Voilà ma profession retrouvée. L'habitude était trop forte! Je ne pouvais pas travailler sans but! J'en ai un aujourd'hui, et qui m'excite mille fois plus que celui d'autrefois, car mon but d'autrefois, c'était moi, et mon but d'aujourd'hui, c'est lui. Toute ma nuit s'est passée à tracer la route que nous avons à parcourir ensemble. Rassembler tout ce qui me reste de forces d'esprit, et le mettre au service de son intelligence! Lire pour lui, apprendre pour lui; penser avec lui! Être son préparateur, son collaborateur! La première condition de tout bon travail étant l'ordre, je me suis fait une règle, comme

au collége.... Comme quand j'étais enfant! Je le suis! J'ai retrouvé cette sorte d'allégresse lumineuse et sans ombre qui n'appartient qu'à l'enfance, comme certaines clartés diaphanes n'appartiennent qu'au matin.

§

J'ai vu le programme de l'agrégation. Il est plus difficile encore que je ne le pensais! Bah! après tout, j'ai su tout cela! J'ai traduit des tragédies d'Eschyle et de Sophocle tout entières; seulement je crois que je ferai bien de mettre mon heure de lever à six heures au lieu de sept.

§

Je ne sais plus le grec. Je ne sais plus les histoires anciennes. Tout ce que l'étude avait confié à ma jeune mémoire a disparu, emporté, englouti par trente ans de travaux d'imagination. J'ai éprouvé un réel chagrin lorsqu'en ouvrant les harangues de Démosthène, j'ai vu que je ne comprenais plus! Je me suis rabattu sur Xénophon,

sur Lucien!... même embarras; à peine ai-je saisi quelques lambeaux de phrases! Je ne sais plus le grec! Il faut recommencer par la grammaire, si je veux le suivre dans cette partie de ses travaux! Comment, si je veux! Eh! où puis-je lui être plus utile que dans l'intelligence sérieuse, non-seulement de l'idiome, mais de l'esprit, des mœurs de l'antiquité? Allons! aux déclinaisons, mon écolier de cinquante ans! Alfieri était mon aîné quand il s'est mis en tête d'apprendre le grec, et il n'avait pas de fils! Demain, j'achète une grammaire de Burnouf; seulement, je crois que je ferai sagement de mettre l'heure de mon lever à cinq heures au lieu de six!

§

Il y a quelques jours, j'ai été pris par mon camarade de classe en flagrant délit. J'avais veillé jusqu'à une heure sur mes verbes irréguliers, et le matin me trouva dans mon lit à huit heures. Ce fut lui qui me réveilla. En m'embrassant il sentit un livre sous mon oreiller; avant que j'eusse le temps de m'y opposer, il le tenait :

— Une grammaire grecque! s'écria-t-il, toi! qu'est-ce que tu fais de cela?

Je ne répondis pas; mais mon visage parla probablement pour moi, car bientôt je vis ses lèvres trembler légèrement et il se jeta à mon cou; il avait compris!

— Eh bien! repris-je en souriant, ne m'avais-tu pas dit, *tu m'aideras?*

— Ah! je serais un monstre si je ne réussissais pas! s'écria-t-il en m'embrassant de nouveau.

Puis avec un sourire:

— Dis donc, père, veux-tu que je te fasse répéter?

— Voyez-vous l'insolent! eh bien, soit!

Et alors commença entre nous deux, dans cette petite alcôve une de ces scènes que comprennent seuls les pères. Il m'interrogeait avec la gravité affectée d'un maître; je répondais avec la déférence d'un écolier; et jamais nous ne nous étions si bien sentis, moi son père, et lui mon fils, que dans ce renversement de nos rôles. Après un mois d'efforts, j'ai regagné du terrain; mon savoir d'autrefois reparaît comme par enchantement. Il semble qu'il fût non pas effacé de ma mémoire, mais comme enseveli sous les diverses couches de pen-

sées, de travaux, de méditations qui m'ont occupé depuis trente ans. Je crois assister à une fouille où l'on retrouve sous la cendre, des monuments intacts qui n'attendaient pour se montrer qu'une main opiniâtre et intelligente, qui déblayât le terrain.

Chaque jour la distance diminue entre moi et lui. J'ai pour moi mes cinquante-quatre ans; il faut bien qu'ils servent à quelque chose. La connaissance des hommes, la pratique de l'art, l'habitude de la réflexion et mille notions variées que nous apporte le seul cours des années, me font découvrir dans les historiens ou dans les poëtes des beautés qui échappent à son inexpérience, et dont je grossis son bagage. Et moi qui, il y a un an, croyais ma vie finie...; elle commence!

Racine a dit: « Heureux le poëte qui dans la maturité de l'âge, quand sa première fleur de poésie est fanée, se retrempe aux flots des pensées pieuses et morales! » J'ai éprouvé la vérité de cette belle parole, et un phénomène singulier s'est produit en moi depuis deux ans. Je n'ai pas seulement réappris le grec et l'histoire ancienne avec mon fils et pour lui; mais, sous l'empire des sentiments

qui m'animaient, les grands écrivains de l'antiquité se sont comme renouvelés à mes yeux; j'ai vu en eux, j'ai vu dans leur siècle ce que je n'avais pas encore su y voir; devant moi s'est ouvert tout un ordre d'idées et de considérations qui sont devenues comme mon œuvre personnelle; j'ai passé du rôle passif de lecteur au rôle actif de penseur; j'ai senti confusément d'abord, puis plus clairement, qu'il y avait là pour moi matière à des écrits d'un nouveau genre; que je pouvais me créer une place, me trouver un travail dans des études d'histoire et de morale où ce qui me reste d'imagination aurait aussi sa part. Ainsi, ma vie se renouvelait pendant que la sienne se développait; et tandis qu'il passait sa thèse de docteur, je me rasseyais à ma table de travail, et ma plume redevenait la compagne de mes derniers jours.

Un beau sujet d'histoire et de morale ayant été proposé par un corps savant, j'ai résumé mes deux ans d'études et de réflexions en un mémoire qui n'a pas moins que l'étendue d'un volume. Ce travail, outre la distinction et les éloges publics dont il a été l'objet, m'a valu un honneur qui me touche jusqu'au fond de l'âme. Une des principales

villes de la Suisse fonde une chaire; pour donner plus d'éclat à cette chaire, elle la met au concours; pour rendre le concours plus brillant, elle appelle comme juges des écrivains de plusieurs pays. Mon mémoire m'a désigné aux suffrages, et je pars demain pour la Suisse. Peu de succès m'ont été plus sensibles, car c'est à mon fils que je le dois. Une seule arrière-pensée gâte un peu ma joie; il y a trois jours, quand j'ai reçu ma nomination, il m'a paru plus troublé que heureux. Pourquoi?

§

Pourquoi? le voici : Quand je suis arrivé en Suisse il y était déjà. Sans nous le dire et afin de ne pas nous mêler à ses craintes, il s'était fait inscrire secrètement parmi les aspirants à cette chaire, et ce concours nous a mis en face l'un de l'autre, lui comme concurrent, moi comme juge.

Mon parti fut pris aussitôt. A la première réunion de la commission d'examen, j'ai fait connaître à mes collègues ma position particulière, et j'ai donné ma démission. Elle a été refusée unanimement; j'ai insisté; nouveau refus plus énergique.

« Nous ne vous demandons, a-t-on ajouté, que de ne pas être partial contre votre fils. » Persister eût été une sorte d'ingratitude et d'injure; accepter, je m'en sens digne. Pourtant, dès que les sept concurrents ont été réunis, je me suis tourné vers eux, et je leur ai dit :

« Messieurs, nul ne doit être juge et partie, et toute personne intéressée dans une cause peut être répudiée comme arbitre. Or, je suis le père d'un de vos rivaux ; mes confrères m'ont maintenu dans mes fonctions, mais ma conscience ne serait pas tranquille si je n'étais réélu que par eux. J'ai besoin de l'être par vous. Parlez donc. S'il reste dans le cœur de l'un de vous une crainte, un soupçon, qu'il le dise sans hésiter et je me retire. »

Les jeunes gens inclinent toujours vers la générosité : leur réponse fut un cri unanime de sympathie. Un quart d'heure après, la première séance commençait, et j'étais installé dans mon office de président. A ce titre, je fus chargé de faire l'appel des concurrents ; ils sont sept, et nous sommes cinq juges. Lorsque vint le tour de Maurice et que je lui dis : « Votre nom et votre âge, monsieur? » j'éprouvai et je crus lire sur son visage une assez

forte émotion. Ce seul mot de *monsieur* disait nettement que pendant cette épreuve, nous devenions étrangers l'un pour l'autre.

La première séance a été consacrée aux épreuves écrites.

J'ai demandé que la lecture en fût publique : on me l'a accordé; j'en suis heureux et rassuré : c'est une responsabilité de moins, c'est un contrôle de plus, et j'y trouve un double soutien contre ma sévérité et contre mon indulgence. Les jeunes gens se sont mis à l'œuvre. Maurice a pris la plume d'un air content, et comme sûr de lui ; j'ai profité de ces quatre heures pour observer les concurrents et interroger mes collègues sur eux. On attend beaucoup du n° 3 et du n° 5 ; l'un est un jeune professeur de Lyon ; l'autre a fait déjà quelques beaux travaux de revue ; leur physionomie révèle en effet des esprits distingués ; on espère peu, ou l'on ne sait rien des quatre autres ; j'excepte le n° 7 qu'un juge connaît et qui mérite grand intérêt. Le besoin seul l'a poussé à cette tentative ; sa mise plus que simple, la pâleur de son visage, son air de découragement indiquent un de ces malheureux qui n'ont pas eu la force de soulever le

poids de pauvreté qui les accable. Il n'est pourtant pas, dit-on, sans mérite, mais il s'exprime avec peine; il a la maladie des hommes à qui rien n'a réussi, la timidité.

La lecture publique a commencé à deux heures. Trois des concurrents ont été écartés; le n° 3 et le n° 5 ont fait preuve de savoir et de talent; le travail de mon fils a paru produire sur le public plus d'effet encore que le leur; le pauvre n° 7 a obtenu aussi l'honneur d'être réservé. Sa composition, malgré bien des fautes, témoigne de qualités d'esprit éminentes. Ces êtres pour qui la vie n'a été que lutte et privation, ces timides dont la pensée trouve à peine le chemin de leurs lèvres, ont parfois çà et là une profondeur et une force où les heureux n'atteignent pas; leurs souffrances ont donné à leur style une puissance de résumé qui n'appartient qu'à eux.

Les lectures finies, nous avons procédé au classement. Mes collègues voulaient mettre mon fils au premier rang : je me suis opposé à cette décision, elle n'était pas juste; mon fils a partagé le premier rang avec le n° 5; les deux autres ont obtenu le second. Il a été convenu que le résultat

de nos délibérations ne franchirait pas la salle de nos séances.

Le soir, j'ai dit à Maurice :

— Eh bien, es-tu content ?

— Et toi, père, as-tu été content de moi ?

— Très-content !

— Je vais l'écrire à ma mère ! s'est-il écrié.

— Prends garde ! La séance d'aujourd'hui n'est que préliminaire ; demain seulement commencent les épreuves les plus redoutables, les épreuves orales. Ne donne pas d'espoir à ta mère ; l'espoir pourrait lui être plus fatal que la crainte.

Il n'a pas écrit.

§

La séance s'est ouverte à neuf heures ; la salle était comble. Il s'agissait de faire une leçon de deux heures sur un sujet donné, après une demi-heure de préparation. Le n° 3 a commencé ; au bout d'une demi-heure, son impuissance était manifeste. Ce qu'il y avait d'élégance et de talent de style dans sa composition écrite, a disparu dans ce rude travail de l'improvisation, qui est aux œuvres écrites ce que la fresque est à la peinture.

Cet art *pressant*, comme dit Molière :

.... Qui veut sans complaisance
Qu'un peintre s'accommode à son impatience.

demande avant tout le gouvernement hardi et dédaigneux de la parole ; il faut marcher droit au but : le concurrent n'était pas de force à tenter telle besogne ; après une demi-heure d'essai, balbutiant, les yeux effarés, le front ruisselant de sueur, il est descendu de la chaire sans pouvoir achever, et me laissant au cœur, non pas comme on pourrait le croire, l'égoïste satisfaction de me dire que mon fils avait un concurrent de moins, mais la terreur de le voir bientôt, lui aussi, monter à cette chaire, affronter les mêmes difficultés, passer par les mêmes angoisses, et redescendre peut-être de cette chaire, avec la même honte sur le front ! En définitive, il n'a jamais parlé que devant des auditeurs amis ; il n'a jamais lutté par la parole ; a-t-il le tempérament de la lutte ? Ses adversaires ont le droit de l'interrompre dans sa démonstration : saura-t-il supporter l'interruption , l'objection ; la raillerie peut-être ? Chose étrange ! j'appelle presque un hasard, une force majeure qui l'empêche de tenter l'épreuve.

La séance a recommencé après une demi-heure de suspension. J'ai appelé le n° 5. Quel changement subit, et comme la vue de ce hardi concurrent m'a violemment rejeté vers d'autres pensées ! Voilà que me reprennent à la fois toutes mes ambitions, toutes mes espérances et toutes mes premières craintes. Si tout à l'heure en face de ce pauvre jeune homme éperdu et défait, je me représentais mon fils frappé du même coup, la physionomie résolue et confiante de son second rival me le rend pour ainsi dire dans toute la plénitude de sa jeune énergie ; je ne crois plus le succès impossible, depuis que je le vois si bravement tenté par un autre ; j'ai peur, mais d'une peur vaillante qui accepte la lutte. Elle sera dure. Ce jeune homme est vraiment un homme de mérite ; du savoir sans charlatanisme ; des études sérieuses ; un véritable talent de parole ! Les deux heures qu'il a consacrées à la leçon ont charmé le public et instruit même les juges. Si j'avais pu douter de son succès, la seule physionomie de mes collègues, quand nous sommes rentrés dans la salle des délibérations, aurait suffi pour m'éclairer ; ils semblaient un peu contraints vis-à-vis de moi.

Chez quelques-uns cet embarras allait jusqu'à une sorte de regret; les chances de succès de mon fils avaient fort diminué à leurs yeux, et ils en souffraient. Cette marque de sympathie a augmenté ma force. J'ai proposé de donner au concurrent le point 20 qui, dans tous les concours d'école, est le point le plus élevé. Un de mes collègues s'y est opposé. « Le mérite très-réel de cette leçon, a-t-il dit, ne peut être l'objet d'une appréciation absolue. Il ne s'agit pas seulement qu'elle soit bonne, il faut qu'elle soit la meilleure. Or, nous ne pouvons être édifiés là-dessus qu'après avoir entendu les deux autres concurrents. Il est à peine deux heures. Je demande la continuation des épreuves. » L'avis a été adopté; on appelle le n° 6 : c'est mon fils. Nous rentrons en séance.

§

Cinq heures après, voici ce que j'écrivais à sa mère :

« Chère femme, tu as sans doute reçu déjà notre dépêche télégraphique. Ma lettre te racontera cette séance dont notre télégramme n'a pu te

dire que le succès. Oh! qu'ils sont étroits et ingrats, ces esprits arriérés qui appellent toutes les grandes inventions scientifiques de notre siècle, des créations matérielles; qui ne voient dans la vapeur et l'électricité que des moyens de transporter des marchandises ou des nouvelles de bourse, et ne s'aperçoivent pas que ce sont les messagers de l'âme, les intermédiaires des relations les plus chères! Ces messagers portent en une seconde, à des centaines de lieues de distance, une parole de consolation, de joie, d'espoir; ils anéantissent pour les êtres qui s'aiment, les deux plus grandes douleurs de ce monde : l'absence et l'attente! C'est le fil télégraphique qui t'a dit, il y a une heure, que ton fils avait réussi ; c'est la vapeur qui te dira demain que ce succès a presque été un triomphe. Oh! que je t'ai regrettée! Il est vrai que ta présence aurait peut-être ôté les forces au pauvre garçon. Il ne m'a pas regardé une seule fois pendant les deux heures; il avait peur, m'a-t-il dit après, que ma vue ne l'attendrît Si tu avais vu comme l'auditoire était captivé! Il s'échappait parfois en applaudissements involontaires! Et quand je pense qu'en ma qualité de prési-

dent, j'étais obligé de leur imposer silence! Il a vraiment parlé avec talent; mais ce qui m'a le plus touché peut-être, c'est son attitude pendant son succès : les marques de satisfaction, au lieu de l'exalter, le rendaient plus sérieux, plus contenu; son émotion ne se trahissait que par une légère pâleur, et quelque chose de plus nerveux dans l'accent. C'est là le signe d'une âme qui ne manque pas de force.

« La séance finie, tout le public a éclaté en bravos prolongés; mes confrères m'ont comme entraîné dans la salle des délibérations, en s'écriant tous : « 20! 20!... le point 20! » J'ai fait un effort pour leur rappeler qu'il restait un dernier concurrent, le n° 7. « C'est juste! c'est juste! ont-ils répondu, n'engageons pas notre conscience par un vote prématuré!... A demain pour le n° 7. Seulement, a ajouté celui de mes confrères qui le connaît, je sais que dès ce matin il voulait se retirer du concours. Je pense que l'épreuve dont il vient d'être témoin ne contribuera pas à le rassurer; quant à moi, je lui donnerai le conseil de la retraite. Ainsi, mon cher collègue, soyez héroïque tout à votre aise, votre héroïsme est sans danger. »

Voilà, chère femme, le résumé de la journée. A demain les derniers détails. »

§

J'ai subi quelques dures épreuves dans ma vie; mais d'aussi cruelles que celles-ci, jamais! Comme Dieu se plaît à montrer aux hommes qu'ils ne sont rien, que leurs plus fermes principes reposent sur du sable, et que pas une seule de leurs vertus, ou plutôt de ce que nous appelons de ce nom, ne leur appartient! Une dernière séance a eu lieu aujourd'hui : le n° 7 s'est ravisé, il a maintenu sa candidature; il a subi son épreuve ce matin, je viens d'y présider. Par combien de sentiments que je croyais ignorer, ai-je passé depuis trois heures! J'ai haï ce pauvre jeune homme: j'avais peine à cacher ma colère pendant qu'il parlait; je me suis surpris deux ou trois fois à le regarder avec un air de dédain, afin de le troubler. Oh! il ne faut pas me mentir à moi-même; deux fois j'ai failli mêler à quelques questions qui lui étaient adressées, des objections insidieuses qui auraient pu l'égarer. Peut-être n'ai-je été arrêté

que par la présence de l'auditoire. Mais qui aurait pu s'attendre à un tel revirement? Ce jeune homme est arrivé d'abord pâle, effaré, épouvanté de son courage; tant de modestie m'a touché, tant de timidité m'a ému; je ne craignais pas encore, et je l'ai rassuré de la voix et du geste; mais quand je l'ai vu peu à peu se ranimer et prendre confiance; quand, se dégageant insensiblement de ses incertitudes de langage et de ses tâtonnements de pensée, il est arrivé, sous l'empire même de la crainte, à la pleine possession de lui-même; lorsque, semblable pour ainsi dire aux voyageurs alpestres, il a traversé la région des nuages et nous a élevés avec lui jusqu'aux sommets où la lumière est pure et le ciel sans voile; quand j'ai vu la figure de mes collègues s'animer en l'écoutant, les têtes s'avancer vers lui, et le public lui adresser ces applaudissements qu'il avait jusque-là réservés pour mon fils, alors les plus mauvais sentiments de la nature humaine se sont éveillés dans mon âme et ont failli s'élancer sur mes lèvres. Ce n'est pas que ce jeune homme ait effacé ni peut-être dépassé mon fils; il n'a certes ni sa chaleur expansive, ni son élé-

gance naturelle, ni son charme ; mais ce qui lui est propre, c'est ce que j'avais remarqué dans sa composition : ce je ne sais quoi de fort et de ferme que donne l'habitude de la vie dure. Il a plus vécu ; il a plus souffert ; il est plus homme, plus habitué aux travaux ardus et pénibles. Il connaissait sur le sujet proposé, un ouvrage allemand dont l'analyse, admirablement faite par lui, a éclairé la question d'un nouveau jour ; enfin si forte a été l'impression produite, que, réunis tous les cinq dans la salle des délibérations, nous avons senti l'impossibilité de décider immédiatement. Une dernière réunion a été fixée pour ce soir, afin de nous laisser à chacun le temps de comparer, en silence, et seuls avec nous-mêmes, les mérites divers des deux concurrents.

J'ai essayé cette comparaison depuis une heure ; impossible de me résoudre à rien. Je me déchire le cœur, sans pouvoir saisir où est la vérité ! Tantôt je revois mon fils à cette chaire ; j'entends de nouveau sa parole, il m'apparaît dans toute sa grâce de talent et de jeunesse, et je m'écrie : c'est lui qui mérite le premier rang ! Mais alors se des-

sine comme dans l'ombre et par degrés, la figure pâle et timide de son concurrent qui me regarde, ce me semble, avec une sorte de doux reproche; mon esprit se trouble, et dans mon cœur, dans ma tête, roule comme un tourbillon de pensées qui ne me permettent pas de savoir ce que je pense.

Mon parti est pris : la séance recommence dans une demi-heure. Comme président, je dois opiner et voter le dernier; j'écouterai, je m'éclairerai et je me rangerai au parti de la majorité. Je ne peux pas briser l'avenir de ce jeune homme; mais je ne peux pourtant pas non plus briser celui de mon fils!

§

Quel moment! après deux heures de discussion sérieuse et profonde, j'ai fait voter : deux voix pour mon fils, deux voix pour son adversaire; c'est à moi de décider! J'ai demandé qu'on m'accordât jusqu'au lendemain matin pour réfléchir, et je suis rentré chez moi. Le premier visage que j'ai rencontré, c'est le sien; il m'attendait, et courant au-devant de moi.

— Eh bien? s'est-il écrié.

— Eh bien, ai-je répondu, rien encore de décidé.

Il a pâli en me voyant un visage si altéré ; je suis rentré dans mon cabinet.

§

Il est cinq heures du matin ; après quelques heures données au sommeil pour me rafraîchir la tête, et me permettre de voir plus juste, j'ai commencé le double examen de leurs doubles compositions ; les deux travaux écrits étaient devant moi ; leurs deux leçons reparaissaient dans ma mémoire comme si la sténographie les y eût gravées. Pour décider selon la justice, j'ai suivi le conseil de Franklin, j'ai fait ce qu'il faisait quand il avait une grave résolution à prendre, j'ai écrit sur une double colonne les mérites et les défauts des deux concurrents, et après une heure de comparaison, j'ai cru voir luire enfin la vérité ; une demi-conviction s'est faite dans mon esprit. Pour m'y affermir, je me suis adressé tout bas à celui où toute équité réside : « Vous voyez mon trouble, lui ai-je dit, mais vous voyez aussi que j'aspire

à la justice. Si j'ai essayé depuis vingt-cinq ans d'être vraiment père, récompensez-m'en en me montrant clairement ce qu'il est bien que je fasse, et en me donnant la force de le faire. »

Après cette prière tacite, j'ai relu une dernière fois mon double résumé; j'ai vu clair; c'est l'autre qui mérite le premier rang. Allons!... Écrivons mon jugement.

Comme je prenais la plume, mon fils est entré; il avait appris que la décision définitive était remise entre mes mains. Je lui ai tendu mon travail de comparaison; il l'a lu avec attention; il a mis au bas de son nom le point 19, et au bas de l'autre nom, 20.

Nous nous sommes embrassés.

— Tu ne m'en veux pas, lui ai-je dit, mais ta mère?

— Ma mère! a-t-il repris vivement, je sais un moyen de la consoler.

— Comment?

— Tu as passé une cruelle nuit, mon pauvre père! mais ici, en face, il y a quelqu'un qui en a passé une plus dure encore. C'est la mère du pauvre n° 7. Elle est venue à Lausanne de qua-

rante lieues, à pied, car ils sont plus que pauvres, ils sont dans la misère, et pendant que tu veillais, toi, dans toutes les angoisses de la conscience, elle veillait, elle aussi, avec son fils, l'œil fixé peut-être sur la fenêtre, et attendant de ta décision la vie ou la mort. Cette place pour eux, c'est le salut! Voilà ce que j'écrirai à ma mère, et elle n'aura plus comme moi, qu'une pensée, celle de t'aimer encore plus à cause de ce dur sacrifice. D'ailleurs, sois tranquille, j'aurai une revanche un jour.

Allons! nos vingt ans d'enseignement mutuel n'ont été perdus ni pour lui, ni pour moi; et, dans ce jour d'épreuve, nous avons fait tous deux ce que nous devions faire!

RÊVES D'AÏEUL.

I

Ma tâche active est finie. Il a une profession et il est marié.

Après une thèse de docteur, très-brillamment soutenue, et un concours remarquable pour l'agrégation des classes d'histoire, il a été choisi par un professeur de Sorbonne comme son suppléant, et accepté par la Faculté. Voilà son premier pas fait ; il n'a plus qu'à continuer. Ce qui me plaît dans cette profession, c'est qu'elle ne l'enferme pas uniquement dans l'enseignement universitaire ; elle conduit aux grands tra-

vaux historiques, qui aujourd'hui conduisent à tout.

Son mariage ne m'agrée pas moins.

Beaucoup d'amour! beaucoup de considération! Pas de fortune, mais de l'aisance.

Il avait exprimé et inspiré à sa fiancée le désir de faire vie commune avec moi. J'ai d'abord refusé nettement. Rien de plus illusoire souvent que ces conditions imposées à l'un des époux par l'autre; l'on brise parfois ainsi les liens de famille qu'on croyait resserrer; car ces associations finissent souvent par des ruptures, et il est quelque chose de pire que d'être séparés, c'est de se séparer.

Les vives instances de la jeune fille m'ont décidé à prendre un moyen terme. « Voici le printemps, leur ai-je dit; venez passer la belle saison avec nous dans notre petite maison de campagne. Nous verrons quel conseil nous donneront les quatre ou cinq mois de vie commune. »

Ils ont accepté; ils sont arrivés ici ce soir; je les ai conduits, après le dîner, dans leur modeste chambre, située au-dessus de la mienne; et à cette heure, au moment de me coucher, j'entends le

bruit de leurs pas au-dessus de ma tête. J'éprouve une joie profonde à les sentir ainsi tous deux sous mon toit.

II

Je ne peux pas dormir. Malgré moi ma tête et mon cœur travaillent ; je me prépare à mes nouveaux devoirs de beau-père, et de grand-père. On m'a dit quelquefois, quand j'étais jeune, que j'étais désireux de plaire, coquet ; je sens que je vais le redevenir pour ma belle-fille ! Je veux être.... le plus charmant rôle de beau-père qu'un auteur dramatique ait jamais créé. Oh ! mon fils fera bien de se tenir ! Je lui rendrai sa besogne de mari aimable, très-difficile.

Quant à mes petits-enfants, c'est différent ! mon parti est pris. Aime-t-on ses petits-enfants autant que ses enfants? les aime-t-on plus? les aime-t-on moins? Je ne sais ; mais certes, on doit

les aimer autrement. Sans parler de l'âge qui rend plus faible, de la mort plus voisine qui attendrit et attriste, la grande différence, c'est que, vis-à-vis de ses petits-enfants, on ne se sent plus ni responsable, ni maître. On ne doit pas l'être. Voilà le point sur lequel ont porté toutes mes réflexions. L'amour paternel et l'amour maternel ont leur jalousie comme l'amour; il faut respecter cette jalousie, car c'est le plus sacré des droits. Je me suis rédigé dans ma tête ces quelques phrases courtes, comme plan de conduite: — ne jamais empiéter sur les priviléges des parents; ne jamais les contredire ni les blâmer devant les enfants; ne jamais intervenir dans les questions de direction et d'éducation; ne jamais donner de conseils sans qu'on vous les demande, à moins qu'il n'y ait péril à se taire; ne pas trop attirer à soi l'affection des enfants; se dire que les parents jeunes ont des idées à eux qu'il ne faut pas trop se hâter de blâmer; enfin présider, assister plutôt qu'agir. Les grands parents représentent dans la famille ce que la vieille garde représentait dans l'armée : ils ne doivent donner que dans les grandes occasions.

Voilà tous les sages avis que je me suis adres-

sés pendant mon insomnie, et bientôt, excité par mon insomnie même, et emporté malgré moi au delà des froides régions du devoir, mon pauvre cœur a débordé en mille rêves d'affection, en attendrissements, en larmes même. Il me semblait que mon amour pour mon fils s'était renouvelé, agrandi! ma belle-fille devenait ma fille! si bien que je me suis levé, frissonnant d'émotion et comme de fièvre, épuisé, anéanti. En m'asseyant à ma table de travail, je suis tombé évanoui sur mon livre. Combien de temps cet évanouissement a-t-il duré? je ne sais, une demi-heure peut-être. En me relevant, j'ai passé devant une glace; ma pâleur m'a presque fait reculer. Je ne parlerai pas à mon fils de ce petit accident; il s'en effrayerait.

III

Ma journée a été mauvaise. Je me sens d'une faiblesse singulière. J'ai été trouver le docteur en

secret. Il m'a interrogé; il m'a ausculté ; sa physionomie est restée fort sérieuse pendant et après l'examen. Du repos, aucun excitant, de la digitale; voilà son ordonnance.

IV

J'ai une hypertrophie au cœur. C'est une maladie incurable. Il faut tourner mes rêves d'un autre côté. Et moi, qui craignais tant de les gêner ! Je ne verrai pas mes petits-enfants. Allons ! pas d'attendrissement, il me reste une dernière leçon à donner à mon fils; je lui ai appris à vivre : je lui apprendrai à mourir.

CONCLUSION.

Ici s'arrête le journal du père. Le pauvre homme avait deviné juste, il ne vit pas ses petits-enfants. Mais il put voir ce qu'est un fils au lit de mort de celui qui a été vraiment père. Quelques heures avant la dernière, il appela son cher Maurice. Sur son lit se trouvait une sorte de volume manuscrit, et formé de plusieurs cahiers : c'était ce journal. Il le tendit à son fils, en lui disant : « Tiens, lis! voilà ce que j'ai fait pour toi, et ce que je t'ai dû. Veux-tu m'en récompenser? fais de même pour ton fils. »

Le lendemain, tout était fini. Ne le plaignez pas trop ; il était parti le premier.

FIN.

TABLE.

10400 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

66

